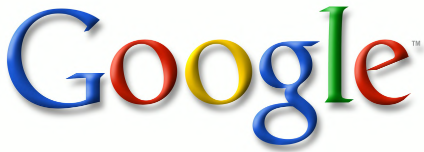
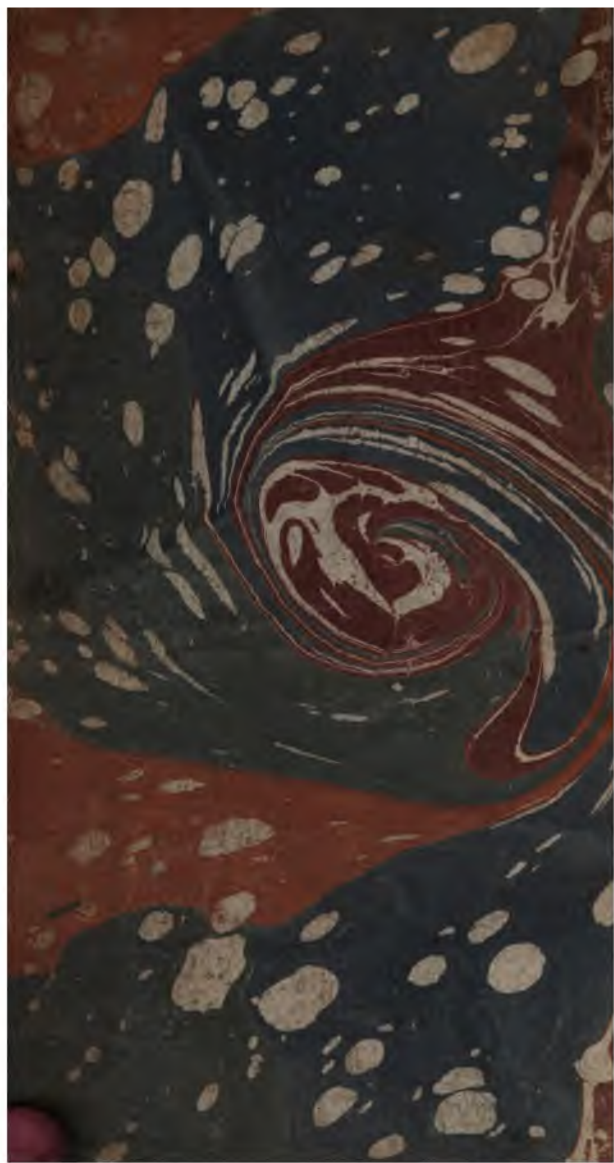
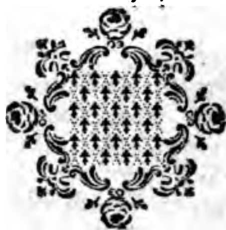




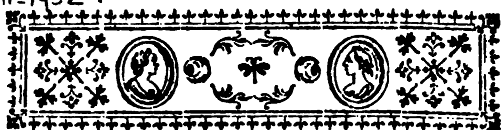


LES PENSÉES DE J. J. ROUSSEAU, CITOYEN DE GENEVE.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LXIV.



AVERTISSEMENT
DE L'EDITEUR.

PEU de siecles ont eu autant de besoin que le nôtre, d'être ramenés aux vrais principes des devoirs & de la raison ; c'est ce qui a sans doute tourné la plume & les talents du plus grand nombre de nos Ecrivains à l'étude de la Philosophie.

L'impuissance d'égaler les grands Maîtres du regne brillant de LOUIS XIV, *n'a pas déterminé seule, ni toujours, les esprits au choix des matieres qu'ils ont embrassées, & je crois qu'il leur a paru plus nécessaire de s'occuper d'objets vraiment utiles pour nous, que d'augmenter les trésors de nos amusements & de nos plaisirs.*

Mais n'est-on pas forcé de convenir que plusieurs de nos Gens de lettres, en cherchant à rappeller leur profession à sa

premiere & noble institution, & en s'érigeant en précepteurs du genre humain, ont abusé (peut-être sans le vouloir) de l'autorité qu'ils pouvoient tirer de leur talent d'écrire & de leur vigueur de penser?

Il est une Nation réfléchie & toujours rivale de la nôtre. Elle s'est enfoncée la premiere dans les abymes de la Métaphysique. Toutes les hardiesses peuvent se montrer chez ce Peuple, il les a toutes offertes sous mille formes: mais en augmentant la licence qui leur donnoit l'être, ont-elles contribué à rendre le pays plus heureux & plus sage? Il est permis de s'en rapporter aux plus sensés des Auteurs de cette isle, dont ils ont déploré les excès en tout genre.

En conclura-t-on qu'il faut interdire aux hommes l'étude de la Philosophie? Non; mais il seroit à souhaiter que les Ecrivains qui s'y livrent, se rappellassent quelquefois ce qu'en a dit un de leurs principaux chefs, plus coupable qu'eux, puisqu'en connoissant si bien les dangers de cette étude trop approfondie, il n'a pas su se contenir.

La Philosophie (*dit Bayle* *) ressemble à des poudres si corrosives, qu'après avoir consumé les chairs mal-saines d'une

* Art. Acosta.

plaie, elles rongeroient la chair vive, carieroient les os, & perceroient jusqu'aux mouelles. Elle réfute d'abord les erreurs, (*ajoute-t-il*) mais si on ne l'arrête point là, elle attaque les vérités, & va si loin qu'elle ne sait plus où elle est, ni ne trouve plus où s'asseoir.

Cette image forte & vraie des excès où nous expose un amour immodéré pour la Philosophie, auroit dû sans doute arrêter la main de plus d'un Philosophe, qui, sous prétexte d'arracher de dessus nos yeux l'épais bandeau des préjugés, a blessé notre vue par un éclat incertain, vague & rapide, plus semblable au feu destructeur de la foudre, qu'à la lumiere d'un beau jour. Jusqu'à quand la Philosophie (pour me servir des expressions de M. Rousseau lui-même) ne s'occupera-t-elle qu'à diffamer l'espece humaine?

Dans le nombre du peu de vérités qui circulent parmi les hommes, il en est qu'une douce persuasion, une conscience presque générale, un sentiment intime & difficile à vaincre ont établies, & qu'il est cruel de vouloir nous enlever, parce qu'indépendamment de leur certitude, elles sont, ou notre consolation, ou notre espérance.

Inutilement l'Auteur du fameux Traité du Citoyen *s'épuise-t-il à prouver que*

la méchanceté est inhérente & essentielle aux hommes, il n'entraîne à son opinion que des gens pour qui toutes les singularités sont précieuses, ou des méchants qui s'apperçoivent que cette prétendue découverte protege & sert les vils intérêts dont ils sont animés : le plus grand nombre des hommes pensants, sait qu'il a besoin de sa propre estime pour l'encourager au bien, & M. Hume, *qui n'a pu s'empêcher de regarder la bienfaisance comme une des premieres dispositions de notre ame, en est cru sans preuves, parce qu'il n'en faut qu'aux choses de calcul matériel & presque jamais à celles qui sont senties.*

C'est encore une entreprise téméraire & dangereuse de la part des Philosophes, d'attaquer ouvertement le culte reçu & consacré par des loix, sous le bouclier desquelles on repose avec tranquillité. C'est détruire les fortifications d'une place qu'on habite ; c'est appeller par cette destruction tous les brigands qui voudront s'en emparer ; c'est compromettre à la fois & sa propriété, & sa liberté, & sa sûreté ; c'est invoquer l'indépendance, l'anarchie & la licence, mere de tous les crimes.

Ce seroit donc un service à rendre à la Société d'arracher des Livres qui lui

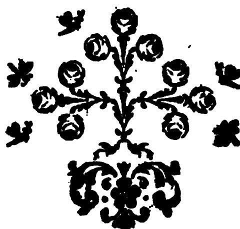
ont été offerts, tout ce qui a élevé le scandale & le cri public, & de les réduire aux seules vérités utiles qu'ils contiennent. Il faut l'avouer à l'honneur de plus d'un ouvrage que la vigilance du Gouvernement a proscrits, ils feroient encore, avec le retranchement dont je parle, & la gloire de leurs Auteurs & celle de leur siecle.

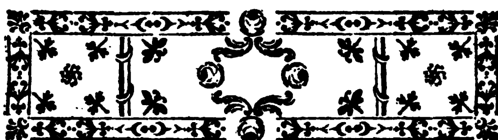
Le Recueil que je donne au Public aujourd'hui en sera la preuve la plus forte. On y va voir combien M. Rousseau ajoute à la masse de nos idées, on y admirera cette sagacité profonde, cet amour de la vertu & ces richesses de style qui distinguent si fort le Citoyen de Geneve : l'humanité, l'honneur & la sagesse ont souvent dicté les maximes précieuses qui composeront ce volume. J'ai fait disparoître autant que j'ai pu le sophiste hardi pour n'offrir que l'Ecrivain brillant & mâle, l'homme sensible & penseur.

Le penchant qu'un Auteur de ce mérite peut avoir pour le paradoxe le détourne quelquefois du vrai, mais alors c'est l'Alchimiste de la Littérature qui, dans la vaine recherche du remede universel, trouve en chemin mille secrets, qui tous séparés de leur objet, deviennent de la plus grande utilité.

Je ne finirai point cet Avertissement

ſans excuſer autant qu'il eſt poſſible, M. Rouſſeau d'avoir ſcandaliſé dans quelques-uns de ſes ouvrages, & le Français Citoyen & le Catholique. Etranger à Paris, il naquit & fut élevé dans une République & dans le Schiſme.





LES PENSÉES DE J. J. ROUSSEAU, CITOYEN DE GENEVE.

DIEU.



PLUS je m'efforce de contempler ſon eſſence infinie, moins je la conçois ; mais elle eſt, cela me ſuffit ; moins je la conçois, plus je l'adore. Je m'humilie & lui dis : Etre des Etres, je ſuis, parce que tu es ; c'eſt m'élever à ma ſource que de méditer ſans ceſſe. Le plus digne uſage de ma raiſon eſt de s'anéantir devant toi : c'eſt mon raviſſement d'eſprit, c'eſt le char-

me de ma foiblesse de me sentir accablé de ta grandeur.

Voulons-nous pénétrer dans ces abymes de métaphysique qui n'ont ni fond ni rive, & perdre à disputer sur l'essence divine ce temps si court qui nous est donné pour l'honorer? Nous ignorons ce qu'elle est, mais nous savons qu'elle est: que cela nous suffise; elle se fait voir dans ses œuvres, elle se fait sentir au dedans de nous. Nous pouvons bien disputer contr'elle, mais non pas la méconnoître de bonne foi.

Rien n'existe que par celui qui est. C'est lui qui donne un but à la justice, une base à la vertu, un prix à cette courte vie employée à lui plaire; c'est lui qui ne cesse de crier aux coupables que leurs crimes secrets ont été vus, & qui fait dire au juste oublié, tes vertus ont un témoin; c'est lui, c'est sa substance inaltérable qui est le vrai modele des perfections dont nous portons tous une image en nous-mêmes. Nos passions ont beau la défigurer; tous ses traits, liés à l'essence infinie, se représentent toujours à la raison, & lui servent à rétablir ce que l'imposture & l'erreur en ont altéré.

ÉVANGILE.

CE divin Livre, le ſeul néceſſaire à un Chrétien, & le plus utile de tous à quiconque même ne le ſeroit pas, n'a beſoin que d'être médité pour porter dans l'ame l'amour de ſon Auteur, & la volonté d'accomplir ſes préceptes. Jamais la vertu n'a parlé un ſi doux langage; jamais la plus profonde ſageſſe ne s'eſt exprimée avec tant d'énergie & de ſimplicité. On n'en quitte point la lecture ſans ſe ſentir meilleur qu'auparavant.

La majeſté des Ecritures m'étonne, la ſainteté de l'Evangile parle à mon cœur. Voyez les Livres des Philoſophes avec toute leur pompe : qu'ils ſont petits près de celui-là! Se peut-il qu'un Livre, à la fois ſi ſublime & ſi ſage, ſoit l'ouvrage des hommes? ſe peut-il que celui dont il fait l'hiſtoire ne ſoit qu'un homme lui-même? Eſt-ce là le ton d'un enthouſiaſte ou d'un ambitieux ſectaire? Quelle douceur, quelle pureté dans ſes mœurs! quelle grace touchante dans ſes inſtructions! quelle élévation dans ſes maximes! quelle profonde ſageſſe dans ſes diſcours! quelle préſence d'eſprit! quelle fineſſe & quelle

justesse dans ses réponses ! quel empire sur ses passions ! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir, & mourir sans foiblesse & sans ostentation ? Quand Platon peint son Juste imaginaire couvert de tout l'opprobre du crime, & digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ : la ressemblance est si frappante, que tous les Peres l'ont sentie, & qu'il n'est pas possible de s'y tromper. Quels préjugés : quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oser comparer le Fils de Sophronisque au Fils de Marie ? Quelle distance de l'un à l'autre ! Socrate mourant sans douleur, sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage ; & si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douteroit si Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un Sophiste. Il inventa, dit-on, la Morale. D'autres avant lui l'avoient mise en pratique ; il ne fit que dire ce qu'ils avoient fait, il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Aristide avoit été juste avant que Socrate eût dit ce que c'étoit que justice ; Léonidas étoit mort pour son pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie ; Sparte étoit sobre avant que Socrate eût loué la sobriété : avant qu'il eût loué la vertu, la Grece abon-

doit en hommes vertueux. Mais où Jésus avoit-il pris chez les siens cette morale élevée & pure, dont lui seul a donné les leçons & l'exemple? Du sein du plus furieux fanatisme la plus haute sagesse se fit entendre, & la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate philosophant tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse désirer; celle de Jésus expirant dans les tourments, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate prenant la coupe empoisonnée bénit celui qui la lui présente & qui pleure; Jésus au milieu d'un supplice affreux, prie pour les Bourreaux acharnés. Oui, si la vie & la mort de Socrate sont d'un Sage, la vie & la mort de Jésus sont d'un Dieu. Dirons-nous que l'histoire de l'Evangile est inventée à plaisir? Ce n'est pas ainsi qu'on invente; & les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Au fond, c'est reculer la difficulté sans la détruire; il seroit plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce Livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des Auteurs Juifs n'eussent trouvé ni ce ton ni cette morale; & l'Evangile a des

ame ? quel prix peut-il attendre de sa vertu ? comment doit-il envisager la mort ?

Une derniere ressource à employer contre l'incrédule, c'est de le toucher, c'est de lui montrer un exemple qui l'entraîne, & de lui rendre la Religion si aimable qu'il ne puisse lui résister.

Quel argument contre l'incrédule que la vie du vrai Chrétien ! Y a-t-il quelque ame à l'épreuve de celui-là ? Quel tableau pour son cœur quand ses amis, ses enfants, sa femme concourront tous à l'instruire en l'édifiant ! Quand sans lui prêcher Dieu dans leurs discours, ils le lui montreront dans les actions qu'il inspire, dans les vertus dont il est l'auteur, dans le charme qu'on trouve à lui plaire ! Quand il verra briller l'image du Ciel dans sa maison ! Quand une fois le jour il sera forcé de se dire : non, l'homme n'est pas ainsi par lui-même, quelque chose de plus qu'humain regne ici !

Un heureux instinct me porte au bien, une violente passion s'éleve ; elle a sa racine dans le même instinct, que ferai-je pour la détruire ? De la considération de l'ordre je tire la beauté de la vertu, & sa bonté de l'utilité commune ; mais que fait tout cela contre mon intérêt particulier, & lequel au

au fond m'importe le plus, de mon bonheur aux dépens du reste des hommes, ou du bonheur des autres aux dépens du mien? Si la crainte de la honte ou du châtiment m'empêche de mal faire pour mon profit, je n'ai qu'à mal faire en secret, la vertu n'a plus rien à me dire, & si je suis surpris en faute, on punira comme à Sparte, non le délit, mais la mal-adresse. Enfin, que le caractere & l'amour du beau soit empreint par la nature au fond de mon ame, j'aurai ma regle aussi long-temps qu'il ne sera point défiguré; mais comment m'assurer de conserver toujours dans sa pureté cette effigie intérieure qui n'a point parmi les Etres sensibles de modele auquel on puisse la comparer? Ne sait-on pas que les affections désordonnées corrompent le jugement ainsi que la volonté, & que la conscience s'altere & se modifie insensiblement dans chaque siecle, dans chaque peuple, dans chaque individu, selon l'inconstance & la variété des préjugés? Adorons l'Etre éternel, d'un souffle nous détruirons ces fantômes de raison qui n'ont qu'une vaine apparence & fuient comme une ombre devant l'immuable Vérité.

L'oubli de toute Religion conduit à l'oubli des devoirs de l'homme.

Fuyez ceux qui, ſous prétexte d'expliquer la nature, ſement dans les cœurs des hommes de déſolantes doctrines, & dont le ſcepticiſme apparent eſt une fois plus affirmatif & plus dogmatique que le ton décidé de leurs adverſaires. Sous le hautain prétexte qu'eux ſeuls ſont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous ſoumettent impérieuſement à leurs déciſions tranchantes, & prétendent nous donner, pour les vrais principes des choſes, les inintelligibles ſyſtêmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reſte, renverſant, détruiſant, foulant aux pieds tout ce que les hommes reſpectent, ils ôtent aux affligés la derniere conſolation de leur miſere, aux puiſſants & aux riches le ſeul frein de leurs paſſions; ils arrachent du fond des cœurs le remords du crime, l'eſpoir de la vertu, & ſe vantent encore d'être les bienfaicteurs du genre humain. Jamais, diſent-ils, la vérité n'eſt nuiſible aux hommes; je le crois comme eux, & c'eſt à mon avis une grande preuve que ce qu'ils enſeignent n'eſt pas la vérité.



ORAISON, DÉVOTION, DÉVOTS.

L'Ame en s'élevant par l'Oraiſon à la ſource du ſentiment & de l'Etre, y perd ſa ſéchereſſe & ſa langueur : elle y renaît, elle s'y ranime, elle y trouve un nouveau reſſort, elle y puiſe une nouvelle vie, elle y prend une autre exiſtence qui ne tient point aux paſſions du corps, ou plutôt elle n'eſt plus en elle-même, elle eſt toute dans l'Etre immenſe qu'elle contemple ; & dégagée un moment de ſes entraves, elle ſe conſole d'y rentrer, par cet eſſai d'un état plus ſublime qu'elle eſpere être un jour le ſien.

Il n'y a rien de bien qui n'ait un excès blâmable, même la Dévotion qui tourne en délire. Comment viennent les extaſes des aſcétiques ? En prolongeant le temps qu'on donne à la priere plus que ne le permet la foibleſſe humaine. Alors l'eſprit s'épuiſe, l'imagination s'allume & donne des viſions, on devient inſpiré, Prophete, & il n'y a plus ni ſens ni génie qui garantiſſe du Fanatiſme.

Si l'on abuſe de l'Oraiſon, & qu'on devienne myſtique, on ſe perd à force de s'élever ; en cherchant la grace on

renonce à la raiſon ; pour obtenir un don du Ciel on en foule aux pieds un autre ; en s'obſtinant à vouloir qu'il nous éclaire, on s'ôte les lumieres qu'il nous a données.

Servir Dieu, ce n'eſt point paſſer ſa vie à genoux dans un Oratoire, c'eſt remplir ſur la terre les devoirs qu'il nous impoſe ; c'eſt faire en vue de lui plaire tout ce qui convient à l'état où il nous a mis : il faut premiérement faire ce qu'on doit, puis prier quand on le peut.

La dévotion eſt un opium pour l'ame : elle égaie, anime & ſoutient quand on en prend un peu : une trop forte doſe endort, ou rend furieux, ou tue.

On ne doit point afficher la Dévotion par un extérieur affecté, & comme une eſpece d'emploi qui diſpenſe de tout autre. Il faut auſſi s'abſtenir de ce langage myſtique & figuré qui nourrit le cœur des chimeres de l'imagination, & ſubſtitue au véritable amour de Dieu des ſentiments imités de l'amour terreſtre, & très-propres à le réveiller. Plus on a le cœur tendre & l'imagination vive, plus on doit éviter ce qui tend à les émouvoir ; car enfin, comment voir les rapports de l'objet myſtique, ſi l'on ne voit auſſi l'objet ſenſuel ? & comment une honnête femme oſe-

t-elle imaginer avec assurance des objets qu'elle n'oseroit regarder?

Ce qui donne le plus d'éloignement pour les Dévots de profession, c'est cette âpreté de mœurs qui les rend insensibles à l'humanité, c'est cet orgueil excessif qui leur fait regarder en pitié le reste du monde; dans leur élévation s'ils daignent s'abaisser à quelque acte de bonté, c'est d'une maniere si humiliante, ils plaignent les autres d'un ton si cruel, leur justice est si rigoureuse, leur charité est si dure, leur zele est si amer, leur mépris ressemble si fort à la haine, que l'insensibilité même des gens du monde est moins barbare que leur commisération. L'amour de Dieu leur sert d'excuse pour n'aimer personne, ils ne s'aiment pas même l'un l'autre; vit-on jamais d'amitié véritable entre les (faux) Dévots? Mais plus ils se détachent des hommes, plus ils en exigent, & l'on diroit qu'ils ne s'élevent à Dieu que pour exercer son autorité sur la terre.

CONSCIENCE.

LE meilleur de tous les Casuistes est la Conscience, & ce n'est que quand on marchande avec elle, qu'on

a recours aux ſubtilités du raiſonnement.

La Conſcience eſt la voix de l'ame, les paſſions ſont la voix du corps. Eſt-il étonnant que ſouvent ces deux langages ſe contrediſent, & alors lequel faut-il écouter? Trop ſouvent la raiſon nous trompe, nous n'avons que trop acquis le droit de la récuſer; mais la Conſcience ne trompe jamais, elle eſt le vrai guide de l'homme; elle eſt à l'ame ce que l'inſtinct eſt au corps; qui la ſuit, obéit à la nature, & ne craint point de s'égarer.

Conſcience! Conſcience! Inſtinct divin, immortelle & céleſte voix; guide aſſuré d'un être ignorant & borné, mais intelligent & libre; juge infaillible du bien & du mal, qui rends l'homme ſemblable à Dieu: c'eſt toi qui fais l'excellence de ſa nature & la moralité de ſes actions; ſans toi je ne ſens rien en moi qui m'éleve au-deſſus des bêtes, que le triſte privilege de m'égarer d'erreurs en erreurs, à l'aide d'un entendement ſans regle, & d'une raiſon ſans principe.

Si la Conſcience parle à tous les cœurs, pourquoi donc y en a-t-il ſi peu qui l'entendent? Eh! c'eſt qu'elle nous parle la langue de la Nature, que tout nous a fait oublier. La Conſcience eſt

timide, elle aime la retraite & la paix; le monde & le bruit l'épouvante ; les préjugés dont on la fait naître sont ses plus cruels ennemis, elle fuit ou se tait devant eux; leur voix bruyante étouffe la sienne, & l'empêche de se faire entendre; le fanatisme ose la contrefaire, & dicter le crime en son nom. Elle se rebute enfin à force d'être éconduite; elle ne nous parle plus, elle ne nous répond plus; & après de si longs mépris pour elle, il en coûte autant de la rappeller qu'il en coûta de la bannir.

MORALITÉ DE NOS ACTIONS.

TOute la Moralité de nos actions est dans le jugement que nous en portons nous-mêmes. *S*'il est vrai que le bien soit bien, il doit l'être au fond de nos cœurs, comme dans nos œuvres; & le premier prix de la justice est de sentir qu'on la pratique. Si la bonté morale est conforme à notre nature, l'homme ne sauroit être sain d'esprit ni bien constitué, qu'autant qu'il est bon. *Si* elle ne l'est pas, & que l'homme soit méchant naturellement, il ne peut cesser de l'être sans se corrompre, & la bonté n'est en lui qu'un vice contre

nature. Fait pour nuire à ses semblables, comme le loup pour égorger sa proie, un homme humain seroit un animal aussi dépravé qu'un loup pitoyable, & la vertu seule nous laisseroit des remords.

Rentrons en nous-mêmes : examinons, tout intérêt personnel à part, à quoi nos penchants nous portent. Quel spectacle nous flatte le plus, celui des tourments ou du bonheur d'autrui ? Qu'est ce qui nous est le plus doux à faire, & nous laisse une impression plus agréable après l'avoir fait, d'un acte de bienfaisance ou d'un acte de méchanceté ? Pourquoi vous intéressez-vous sur vos théatres ? Est-ce aux forfaits que vous prenez plaisir ? Est-ce à leurs auteurs punis que vous donnez des larmes ? Tout nous est indifférent, disent-ils, hors notre intérêt ; & tout au contraire, les douceurs de l'amitié, de l'humanité nous consolent dans nos peines ; & même dans nos plaisirs, nous serions trop seuls, trop misérables, si nous n'avions avec qui les partager. S'il n'y a rien de moral dans le cœur de l'homme, d'où lui viennent donc ces transports d'admiration pour les grandes ames ? Cet enthousiasme de la vertu, quel rapport a-t-il avec notre intérêt privé ? Pourquoi voudrois-je être Caton qui déchire

déchire ses entrailles, plutôt que César triomphant ? Otez de nos cœurs cet amour du beau, vous ôtez tout le charme de la vie. Celui dont les viles passions ont étouffé dans son ame étroite ces sentiments délicieux, celui qui, à force de se concentrer au-dedans de lui, vient à bout de n'aimer que lui-même, n'a plus de transports, son cœur glacé ne palpite plus de joie, un doux attendrissement n'humecte jamais ses yeux ; il ne jouit plus de rien ; le malheureux ne sent plus, il ne vit plus, il est déjà mort.

Jettez les yeux sur toutes les Nations du monde, parcourez toutes les histoires : parmi tant de cultes humains & bizarres, parmi cette prodigieuse diversité de mœurs & de caracteres, vous trouverez par-tout les mêmes idées de justice & d'honnêteté, par-tout les mêmes notions du bien & du mal. L'ancien Paganisme enfanta des Dieux abominables, qu'on eût punis ici bas comme des scélérats, & qui n'offroient pour tableau du bonheur suprême, que des forfaits à commettre & des passions à contenter. Mais le vice armé d'une autorité sacrée, descendoit en vain du séjour éternel, l'instinct moral le repoussoit du cœur des humains. En célébrant les débauches de Jupiter, on admiroit

la continence de Xénocrate; la chaste Lucrece adoroit l'impudique Vénus; l'intrépide Romain sacrifioit à la peur, il invoquoit le Dieu qui mutila son pere, & mouroit sans murmure de la main du sien: les plus méprisables Divinités furent servies par les plus grands hommes. La sainte voix de la nature, plus forte que celle des Dieux, se faisoit respecter sur la terre, & sembloit reléguer dans le ciel le crime avec les coupables.

Il est donc au fond de nos ames un principe inné de justice & de vertu, sur lequel, malgré nos propres maximes, nous jugeons nos actions & celles d'autrui, comme bonnes ou mauvaises.

PASSIONS.

L'Entendement humain doit beaucoup aux passions, qui, d'un commun aveu, lui doivent beaucoup aussi. C'est par leur activité que notre raison se perfectionne; nous ne cherchons à connoître que parce que nous désirons de jouir: & il n'est pas possible de concevoir pourquoi celui qui n'auroit ni désirs, ni craintes, se donneroit la peine de raisonner. Les passions, à leur tour, tirent leur origine de nos besoins,

& leur progrès de nos connoissances; car on ne peut désirer ou craindre les choses, que sur les idées qu'on en peut avoir, ou par la simple impulsion de la Nature.

C'est une erreur de distinguer les passions en permises & défendues, pour se livrer aux premieres & se refuser aux autres. Toutes sont bonnes quand on en est le maître, toutes sont mauvaises quand on s'y laisse assujettir.

Les grandes passions usées dégoûtent des autres; la paix de l'ame qui leur succede est le seul sentiment qui s'accroit par la jouissance.

Le spectacle des passions violentes de toute espece est un des plus dangereux qu'on puisse offrir aux enfants. Ces passions ont toujours dans leurs excès quelque chose de puérile qui les amuse, qui les séduit, & leur fait aimer ce qu'ils devroient craindre. Voilà pourquoi nous aimons tous le Théatre, & plusieurs d'entre nous les Romans.

Toutes les grandes Passions se forment dans la solitude; on n'en a point de semblables dans le monde, où nul objet n'a le temps de faire une profonde impression, & où la multitude des goûts énerve la force des sentiments.

Les petites passions ne prennent jamais le change & vont toujours à leur

fin ; mais on peut armer les grandes contre elles-mêmes.

Dans la retraite on a d'autres manieres de voir & de sentir, que dans le commerce du monde ; les passions autrement modifiées ont aussi d'autres expressions : l'imagination toujours frappée des mêmes objets, s'en affecte plus vivement. Ce petit nombre d'images revient toujours, se mêle à toutes les idées, & leur donne ce tour bizarre & peu varié qu'on remarque dans les discours des solitaires. S'ensuit-il delà que leur langage soit fort énergique ? Point du tout, il n'est qu'extraordinaire. Ce n'est que dans le monde qu'on apprend à parler avec énergie. Premierement, parce qu'il faut toujours dire autrement & mieux que les autres, & puis, que forcé d'affirmer à chaque instant ce qu'on ne croit pas, d'exprimer des sentiments qu'on n'a point, on cherche à donner à ce qu'on dit un tour persuasif qui supplée à la persuasion intérieure. Croyez-vous que les gens vraiment passionnés aient ces manieres de parler vives, fortes, coloriées que l'on admire dans les drames, & dans les romans français ! Non : la passion pleine d'elle-même, s'exprime avec plus d'abondance que de force ; elle ne songe pas même à persuader ; elle ne soup-

gonne pas qu'on puisse douter d'elle: quand elle dit ce qu'elle sent, c'est moins pour l'exposer aux autres, que pour se soulager. On peint plus vivement l'amour dans les grandes villes; l'y sent-on mieux que dans les hameaux?

Lisez une Lettre d'amour faite par un Auteur dans son cabinet, par un bel esprit qui veut briller. Pour peu qu'il ait du feu dans la tête, sa lettre va, comme on dit, brûler le papier; la chaleur n'ira pas plus loin. Vous serez enchanté, même agité peut-être; mais d'une agitation passagere & seche, qui ne vous laissera que des mots pour tout souvenir. Au contraire, une lettre que l'amour a réellement dictée; une lettre d'un Amant vraiment passionné, sera lâche, diffuse, toute en longueurs, en désordre, en répétitions. Son cœur, plein d'un sentiment qui déborde, redit toujours la même chose, & n'a jamais achevé de dire; comme une source vive qui coule sans cesse & ne s'épuise jamais. Rien de saillant, rien de remarquable: on ne retient ni mots, ni tours, ni phrases: on n'admire rien, l'on n'est frappé de rien. Cependant on se sent l'ame attendrie: on se sent ému sans savoir pourquoi. Si la force du sentiment ne nous frappe pas, sa vérité nous touche, & c'est ainsi que le cœur sait parler au cœur.

Mais ceux qui ne sentent rien, ceux qui n'ont que le jargon paré des passions, ne connoissent point ces sortes de beautés, & les méprisent.

L'enthousiasme est le dernier degré de la passion. Quand elle est à son comble, elle voit son objet parfait; elle en fait alors son idole; elle le place dans le ciel. En écrivant à ce qu'on aime, ce ne sont plus des lettres que l'on écrit, ce sont des hymnes.

Les grandes passions ne germent guere chez les hommes foibles.

La source de nos passions, l'origine & le principe de toutes les autres, la seule qui naît avec l'homme, & ne le quitte jamais, tant qu'il vit, est l'amour de soi: passion primitive, innée, antérieure à toute autre, & dont toutes les autres ne sont, en un sens, que des modifications.

Dans le regne des passions, elles aident à supporter les tourments qu'elles donnent; elles tiennent l'espérance à côté du désir. Tant qu'on désire, on peut se passer d'être heureux; on s'attend à le devenir: si le bonheur ne vient point, l'espoir se prolonge, & le charme de l'illusion dure autant que la passion qui le cause. Ainsi cet état se suffit à lui-même, & l'inquiétude qu'il donne

eſt une ſorte de jouiſſance qui ſupplée à la réalité.

On étouffe de grandes paſſions; rarement on les épure.

On n'a de priſe ſur les paſſions, que par les paſſions; c'eſt par leur empire qu'il faut combattre leur tyrannie, & c'eſt toujours de la nature elle-même qu'il faut tirer les inſtruments propres à la régler.

Que les paſſions nous rendent crédules! & qu'un cœur vivement touché ſe détache avec peine des erreurs mêmes qu'il apperçoit!

On peut vivre beaucoup en peu d'années, & acquérir une grande expérience à ſes dépens: c'eſt alors le chemin des paſſions qui conduit à la philoſophie.

La ſource de toutes les paſſions eſt la ſenſibilité; l'imagination détermine leur pente. Tout être qui ſent ſes rapports, doit être affecté quand ces rapports s'altérent, & qu'il en imagine, ou qu'il en croit imaginer de plus convenables à ſa nature. Ce ſont les erreurs de l'imagination qui transforment en vives les paſſions de tous les êtres bornés, même des Anges, s'ils en ont; car il faudroit qu'ils connuſſent la nature de tous les êtres, pour ſavoir quels rapports conviennent le mieux à la leur.

Voici le sommaire de toute la sagesse humaine dans l'usage des passions. 1°. Sentir les vrais rapports de l'homme, tant dans l'espece que dans l'individu. 2°. Ordonner toutes les affections de l'ame selon ces rapports.

BONHEUR.

Nous ne savons ce que c'est que bonheur ou malheur absolu. Tout est mêlé dans cette vie, on n'y goûte aucun sentiment pur, on n'y reste pas deux moments dans le même état. Les affections de nos ames, ainsi que les modifications de nos corps, sont dans un flux continuel. Le bien & le mal nous sont communs à tous, mais en différentes mesures. Le plus heureux est celui qui souffre le moins de peines; le plus misérable est celui qui sent le moins de plaisirs. Toujours plus de souffrances que de jouissances : voilà la différence commune à tous. La félicité de l'homme ici bas n'est donc qu'un état négatif, on doit la mesurer par la moindre quantité des maux qu'il souffre.

Tout sentiment de peine est inséparable du désir de s'en délivrer : toute idée de plaisir est inséparable du désir d'en jouir : tout désir suppose privation, &

toutes les privations qu'on ſent ſont pénibles ; c'eſt donc dans la diſproportion de nos déſirs & de nos facultés, que conſiſte notre miſere. Un être ſenſible, dont les facultés égaleroient les déſirs, ſeroit un être abſolument heureux.

En quoi donc conſiſte la ſageſſe humaine, ou la route du vrai bonheur? Ce n'eſt pas préciſément à diminuer nos déſirs ; car s'ils étoient au-deſſous de notre puiſſance, une partie de nos facultés reſteroit oiſive, & nous ne jouirions pas de tout notre être. Ce n'eſt pas non-plus à étendre nos facultés ; car ſi nos déſirs s'étendoient à la fois en plus grand rapport, nous n'en deviendrions que plus miſérables : mais c'eſt à diminuer l'excès des déſirs ſur les facultés, & à mettre en égalité parfaite la puiſſance & la volonté. C'eſt alors ſeulement que toutes les forces étant en action, l'ame cependant reſtera paiſible, & que l'homme ſe trouvera bien ordonné.

Le monde réel a ſes bornes, le monde imaginaire eſt infini : ne pouvant élargir l'un, rétreciſſons l'autre ; car c'eſt de leur ſeule différence que naiſſent toutes les peines qui nous rendent vraiment malheureux. Otez la force, la ſanté, le bon témoignage de ſoi, tous les biens de cette vie ſont dans l'opinion : ôtez les

douleurs du corps & les remords de la conſcience, tous nos maux ſont imaginaires.

Tous les animaux ont exactement les facultés néceſſaires pour ſe conſerver. L'homme ſeul en a de ſuperflues. N'eſt-ce pas bien étrange que ce ſuperflu ſoit l'inſtrument de ſa miſere? Dans tout pays les bras d'un homme valent plus que ſa ſubſtance. S'il étoit aſſez ſage pour compter ce ſuperflu pour rien, il auroit toujours le néceſſaire, parce qu'il n'auroit jamais rien de trop. Les grands beſoins, diſoit Favorin, naiſſent des grands biens, & ſouvent le meilleur moyen de ſe donner les choſes dont on manque, eſt de s'ôter celles qu'on a: c'eſt à force de nous travailler pour augmenter notre bonheur, que nous le changeons en miſere. Tout homme qui ne voudroit que vivre, vivroit heureux; par conſéquent il vivroit bon, car où ſeroit pour lui l'avantage d'être méchant?

Nous jugeons trop du bonheur ſur les apparences; nous le ſuppoſons où il eſt le moins; nous le cherchons où il ne ſauroit être: la gaieté n'en eſt qu'un ſigne très équivoque. Un homme gai n'eſt ſouvent qu'un infortuné, qui cherche à donner le change aux autres, & à s'étourdir lui-même. Ces gens ſi riants, ſi

ouverts, si sérieux dans un cercle, sont presque tous tristes & grondeurs chez eux, & leurs domestiques portent la peine de l'amusement qu'ils donnent à leurs sociétés. Le vrai contentement n'est ni gai, ni folâtre ; jaloux d'un sentiment si doux, en le goûtant on y pense ; on le savoure, on craint de l'évaporer. Un homme vraiment heureux ne parle guere, & ne rit guere ; il resserre, pour ainsi dire, le bonheur autour de son cœur. Les jeux bruyants, la turbulente joie voilent les dégoûts & l'ennui. Mais la mélancolie est amie de la volupté : l'attendrissement & les larmes accompagnent les plus douces jouissances ; l'excessive joie elle-même arrache plutôt des pleurs que des ris.

Si d'abord la multitude & la variété des amusements paroissent contribuer au bonheur, si l'uniformité d'une vie égale paroît d'abord ennuyeuse ; en y regardant mieux, on trouve, au contraire, que la plus douce habitude de l'ame consiste dans une modération de jouissance, qui laisse peu de prise au désir & au dégoût. L'inquiétude des désirs produit la curiosité, l'inconstance ; le vuide des turbulents plaisirs produit l'ennui.

On a du plaisir quand on en veut avoir ; c'est l'opinion seule qui rend tout difficile, qui chasse le bonheur devant

nous ; & il eſt cent fois plus aiſé d'être heureux que de le paroître.

Il n'eſt point de route plus sûre pour aller au bonheur, que celui de la vertu. Si l'on y parvient, il eſt plus pur, plus ſolide & plus doux par elle ; ſi on le manque, elle ſeule peut en dédommager.

Que font ces hommes ſenſuels qui multiplient ſi indiſcrétement leurs douleurs par leurs voluptés? Ils anéantiſſent pour ainſi dire leur exiſtence à force de l'étendre ſur la terre; ils aggravent le poids de leurs chaînes par le nombre de leurs attachements; ils n'ont point de jouiſſances qui ne leur préparent mille ameres privations : plus ils ſentent & plus ils ſouffrent : plus ils s'enfoncent dans la vie, & plus ils ſont malheureux.

Tout ce qui tient aux ſens & n'eſt pas néceſſaire à la vie, change de nature auſſi-tôt qu'il tourne en habitude. Il ceſſe d'être un plaiſir en devenant un beſoin ; c'eſt à la fois une chaîne qu'on ſe donne & une jouiſſance dont on ſe prive ; & prévénir toujours les déſirs, n'eſt pas l'art de les contenter, mais de les éteindre. Un objet plus noble qu'on doit ſe propoſer en cela, eſt de reſter maître de ſoi-même, d'accoutumer ſes paſſions à l'obéiſſance, & de plier tous ſes déſirs à la regle. C'eſt un nouveau

moyen d'être heureux, car on ne jouit ſans inquiétude que de ce qu'on peut perdre ſans peine ; & ſi le vrai bonheur appartient au ſage, c'eſt parce qu'il eſt de tous les hommes celui à qui la fortune peut le moins ôter.

Tous les Conquérants n'ont pas été tués ; tous les uſurpateurs n'ont pas échoué dans leurs entrepriſes ; pluſieurs paroîtront heureux aux eſprits prévenus des opinions vulgaires ; mais celui qui, ſans s'arrêter aux apparences, ne juge du bonheur des hommes que par l'état de leurs cœurs, verra leur miſere dans leurs ſuccès mêmes, il verra leurs déſirs & leurs ſoucis rongeans s'étendre & s'accroître avec leur fortune ; il les verra perdre haleine en avançant, ſans jamais parvenir à leurs termes. Il les verra ſemblables à ces voyageurs inexpérimentés, qui, s'engageant pour la premiere fois dans les Alpes, penſent les franchir à chaque montagne, & quand ils ſont au ſommet, trouvent avec découragement de plus hautes montagnes au-devant d'eux.

Celui qui pourroit tout ſans être Dieu, ſeroit une miſérable créature ; il ſeroit privé du plaiſir de déſirer ; tout autre privation ſeroit plus ſupportable. D'où il ſuit que tout Prince qui aſpire au deſpotiſme, aſpire à l'honneur de mourir

d'ennui. Dans tous les Royaumes du monde cherchez-vous l'homme le plus ennuyé du pays? Allez toujours directement au Souverain, sûr-tout s'il est très-absolu. C'est bien la peine de faire tant de misérables! Ne sauroit-il s'ennuyer à moindres frais?

Les gueux sont malheureux, parce qu'ils sont toujours gueux : les Rois sont malheureux, parce qu'ils sont toujours Rois. Les états moyens dont on sort plus aisément offrent des plaisirs au-dessus & au-dessous de soi; ils étendent aussi les lumieres de ceux qui les remplissent, en leur donnant plus de préjugés à connoître, & plus de degrés à comparer. Voilà, ce me semble, la principale raison pourquoi c'est généralement dans les conditions médiocres qu'on trouve les hommes les plus heureux & du meilleur sens.

Le signe le plus assuré du vrai contentement d'esprit, est la vie retirée & domestique; l'on peut croire que ceux qui vont sans cesse chercher leur bonheur chez autrui, ne l'ont point chez eux-mêmes.



VERTU.

LE mot de Vertu vient de *force*; la force eſt la baſe de toute Vertu.

L'homme vertueux eſt celui qui ſait vaincre ſes affections.

La vertu n'appartient qu'à un être foible par ſa nature & fort par ſa volonté ; c'eſt en cela que conſiſte le mérite de l'homme juſte.

L'exercice des plus ſublimes Vertus éleve & nourrit le génie.

Les ames d'une certaine trempe transforment, pour ainſi dire, les autres en elles-mêmes ; elles ont une ſphere d'activité, dans laquelle rien ne leur réſiſte : on ne peut les reconnoître ſans les vouloir imiter, & de leur ſublime élevation elles attirent à elles tout ce qui les environne.

Il n'eſt pas ſi facile qu'on penſe de renoncer à la Vertu. Elle tourmente long-temps ceux qui l'abandonnent, & ſes charmes, qui font les délices des ames pures, font le premier ſupplice du méchant, qui les aime encore & n'en ſauroit plus jouir.

L'exercice des vertus ſociales porte au fond des cœurs l'amour de l'huma-

nité ; c'est en faisant le bien qu'on devient bon.

La vertu est si nécessaire à nos cœurs, que quand on a une fois abandonné la véritable, on s'en fait ensuite une à sa mode, & l'on y tient plus fortement, peut-être, parce qu'elle est de notre choix.

Si les sacrifices à la Vertu coûtent souvent à faire, il est toujours doux de les avoir faits, & l'on n'a jamais vu personne se repentir d'une bonne action.

Une ame une fois corrompue, l'est pour toujours, & ne revient plus au bien d'elle même, à moins que quelque révolution subite, quelque brusque changement de fortune & de situation ne change tout-à-coup ses rapports, & par un violent ébranlement ne l'aide à retrouver une bonne assiette. Toutes ses habitudes étant rompues, & toutes ses passions modifiées, dans ce bouleversement général, on reprend quelquefois son caractere primitif, & l'on devient comme un nouvel être sorti récemment des mains de la Nature. Alors le souvenir de sa précédente bassesse, peut servir de préservatif contre une rechûte. Hier on étoit abject & foible, aujourd'hui l'on est fort & magnanime. En

se

ſe contemplant de ſi près dans deux états ſi différents, on en ſent mieux le prix de celui où l'on eſt remonté ; & l'on en devient plus attentif à s'y ſoutenir.

La jouiſſance de la Vertu eſt toute intérieure & ne s'apperçoit que par celui qui la ſent : mais tous les avantages du vice frappent les yeux d'autrui, & il n'y a que celui qui les a qui ſache ce qu'ils lui coûtent. C'eſt peut-être là la clef des faux jugements des hommes ſur les avantages du vice & ſur ceux de la Vertu.

Il n'y a que des ames de feu qui ſavent combattre & vaincre. Tous les grands efforts, toutes les actions ſuſublimes ſont leur ouvrage ; la froide raiſon n'a jamais rien fait d'illuſtre, & l'on ne triomphe des paſſions qu'en les oppoſant l'une à l'autre. Quand celle de la Vertu vient à s'élever, elle domine ſeule & tient tout en équilibre ; voilà comme ſe forme le vrai ſage, qui n'eſt pas plus qu'un autre à l'abri des paſſions ; mais qui ſeul ſait les vaincre par elles-mêmes comme un pilote fait route par les mauvais vents.

La Vertu eſt un état de guerre, & pour y vivre on a toujours quelque combat à rendre contre ſoi.

Si la vie eſt courte pour le plaiſir, qu'elle eſt longue pour la Vertu ! il

faut être inceſſamment ſur ſes gardes. L'inſtant de jouir paſſe & ne revient plus; celui de mal faire paſſe & revient ſans ceſſe: on s'oublie un moment, & l'on eſt perdu.

La fauſſe honte & la crainte du blâme inſpirent plus de mauvaiſes actions que de bonnes; mais la Vertu ne fait rougir que de ce qui eſt mal.

L'homme de bien porte avec plaiſir le doux fardeau d'une vie utile à ſes ſemblables: il ſent ce que la vaine ſageſſe des méchants n'a jamais pu croire; qu'il eſt un bonheur réſervé dès ce monde aux ſeuls amis de la Vertu.

Il vaut mieux déroger à la Nobleſſe qu'à la Vertu, & la femme d'un Charbonnier eſt plus reſpectable que la maîtreſſe d'un Prince.

On a dit qu'il n'y avoit point de héros pour ſon valet de chambre, cela peut-être; mais l'homme juſte a l'eſtime de ſon valet: ce qui montre aſſez que l'héroïſme n'a qu'une vaine apparence & qu'il n'y a rien de ſolide que la Vertu.

Charme inconcevable de la beauté qui ne périt point! Ce ne ſont point les vicieux au faîte des honneurs, dans le ſein des plaiſirs, qui font envie; ce ſont les vertueux infortunés, & l'on ſent au fond de ſon cœur la félicité réelle que couvroient leurs maux apparents. Ce ſen-

timent eſt commun à tous les hommes, & ſouvent même en dépit d'eux. Ce divin modele que chacun de nous porte avec lui, nous enchante malgré que nous en ayons ; ſi-tôt que la paſſion nous permet de le voir, nous lui voulons reſſembler ; & ſi le plus méchant des hommes pouvoit être un autre que lui-même, il voudroit être un homme de bien.

Les Vertus privées ſont ſouvent d'autant plus ſublimes, qu'elles n'aſpirent point à l'approbation d'autrui, mais ſeulement au bon témoignage de ſoi-même; & la conſcience du juſte lui tient lieu des louanges de l'Univers.

La félicité eſt la fortune du ſage, & il n'y en a point ſans vertu.

HONNEUR.

On peut diſtinguer dans ce qu'on appelle honneur, celui qui ſe tire de l'opinion publique, & celui qui dérive de l'eſtime de ſoi-même. Le premier conſiſte en vains préjugés plus mobiles qu'une onde agitée ; le ſecond a ſa baſe dans les vérités éternelles de la morale. L'honneur du monde peut être avantageux à la fortune ; mais il ne pénetre point dans l'ame & n'influe en rien ſur le vrai bonheur. L'honneur véritable au contraire en forme l'eſſence,

parce qu'on ne trouve qu'en lui ce ſentiment permanent de ſatisfaction intérieure, qui ſeul peut rendre heureux un Etre penſant.

CHASTETÉ, PURETE, PUDEUR.

LA Chaſteté doit être une vertu délicieuſe pour une belle femme qui a quelqu'élévation dans l'ame. Tandis qu'elle voit toute la terre à ſes pieds, elle triomphe de tout & d'elle-même: elle s'éleve dans ſon propre cœur un trône auquel tout vient rendre hommage: les ſentiments tendres ou jaloux, mais toujours reſpectueux, des deux ſexes, l'eſtime univerſelle & la ſienne propre, lui paient ſans ceſſe en tribut de gloire les combats de quelques inſtants. Les privations ſont paſſageres, mais le prix en eſt permanent. Quelle jouiſſance pour une ame noble, que l'orgueil de la vertu jointe à la beauté! Réaliſez une héroïne de Roman, elle goûtera des voluptés plus exquiſes que les Laïs & les Cléopatres; & quand ſa beauté ne ſera plus, ſa gloire & ſes plaiſirs reſteront encore: elle ſeule ſaura jouir du paſſé.

La Pureté ſe ſoutient par elle-même;

les désirs toujours réprimés s'accoutument à ne plus renaître, & les tentations ne se multiplient que par l'habitude d'y succomber.

La force de l'ame, qui produit toutes les vertus, tient à la pureté qui les nourrit toutes.

Rien n'est méprisable de ce qui tend à garder la pureté, & ce sont les petites précautions qui conservent les grandes vertus.

Les désirs voilés par la honte, n'en deviennent que plus séduisants; en les gênant, la Pudeur les enflamme : ses craintes, ses détours, ses réserves, ses timides aveux, sa tendre & naïve finesse, disent mieux ce qu'elle croit taire que la passion ne l'eût dit sans elle : c'est elle qui donne du prix aux faveurs & de la douceur aux refus. Le véritable amour possede en effet ce que la seule Pudeur lui dispute; ce mêlange de foiblesse & de modestie le rend plus touchant & plus tendre; moins il obtient, plus la valeur de ce qu'il obtient en augmente, & c'est ainsi qu'il jouit à la fois de ses privations & de ses plaisirs. Le vice a beau se cacher dans l'obscurité, son empreinte est sur les fronts coupables : l'audace d'une femme est le signe assuré de sa honte; c'est pour avoir trop à rougir qu'elle ne rougit

plus ; & si quelquefois la Pudeur survit à la Chasteté, que doit-on penser de la Chasteté, quand la Pudeur même est éteinte ?

Douce Pudeur ! suprême volupté de l'amour ; que de charmes perd une femme au moment qu'elle renonce à toi ! Combien, si elles connoissoient ton empire, elles mettroient de soin à te conserver, sinon par honnêteté, du moins par coquetterie ! Mais on ne joue point la Pudeur. Il n'y a point d'artifice plus ridicule que celui qui la veut imiter.

PITIÉ.

LA Pitié est une vertu d'autant plus universelle, & d'autant plus utile à l'homme, qu'elle précede en lui l'usage de toute réflexion, & si naturelle, que les bêtes mêmes en donnent quelquefois des signes sensibles.

On voit avec plaisir l'Auteur de la Fable des Abeilles, forcé de reconnoître l'homme comme un Être compatissant & sensible, sortir de son style froid & subtil, pour nous offrir la pathétique image d'un homme enfermé qui apperçoit au dehors une bête féroce, arrachant un enfant du sein de

ſa mere, briſant ſous ſa dent meurtriere les foibles membres, & déchirant de ſes ongles les entrailles palpitantes de cet enfant. Quelle affreuſe agitation n'éprouve pas ce témoin d'un événement auquel il ne prend aucun intérêt perſonnel? Quelles angoiſſes ne ſouffre-t-il pas à cette vue, de ne pouvoir porter aucun ſecours à la mere évanouie, ni à l'enfant expirant?

Mandeville a bien ſenti qu'avec toute leur morale, les hommes n'euſſent jamais été que des monſtres, ſi la nature ne leur eût donné la pitié à l'appui de la raiſon; mais il n'a pas vu que de cette ſeule qualité découlent toutes les vertus ſociales qu'il veut diſputer aux hommes. En effet, qu'eſt-ce que la généroſité, la clémence, l'humanité, ſinon la pitié appliquée aux foibles, aux coupables, ou à l'eſpece humaine en général? La bienveillance & l'amitié même ſont, à le bien prendre, des productions d'une pitié conſtante, fixée ſur un objet particulier: car déſirer que quelqu'un ne ſouffre point, qu'eſt-ce autre choſe que déſirer qu'il ſoit heureux?

La pitié qu'on a du mal d'autrui ne ſe meſure pas ſur la quantité de ce mal, mais ſur le ſentiment qu'on prête à ceux qui le ſouffrent.

On ne plaint un malheureux qu'au-

tant qu'on croit qu'il se trouve à plaindre.

Pour empêcher la pitié de dégénérer en foiblesse, il faut la généraliser, & l'étendre sur tout le genre humain. Alors on ne s'y livre qu'autant qu'elle est d'accord avec la justice, parce que de toutes les vertus, la justice est celle qui concourt le plus au bien commun des hommes. Il faut par raison, par amour pour nous, avoir pitié de notre espece, encore plus de notre prochain, & c'est une très-grande cruauté envers les hommes que la pitié pour les méchants.

Pour plaindre le mal d'autrui, sans doute il faut le connoître, mais il ne faut pas le sentir. Quand on a souffert, ou qu'on craint de souffrir, on plaint ceux qui souffrent; mais tandis qu'on souffre, on ne plaint que soi. Or si, tous étant assujettis aux miseres de la vie, nul n'accorde aux autres que la sensibilité dont il n'a pas actuellement besoin pour lui-même, il s'ensuit que la commisération doit être un sentiment tres-doux, puisqu'elle dépose en notre faveur, & qu'au contraire un homme dur est toujours malheureux, puisque l'état de son cœur ne lui laisse aucune sensibilité surabondante qu'il puisse accorder aux peines d'autrui.

Il y a des gens qui ne savent être émus

émus que par des cris & des pleurs ; les longs & sourds gémissements d'un cœur serré de détresse ne leur ont jamais arraché des soupirs ; jamais l'aspect d'une contenance abattue, d'un visage have & plombé, d'un œil éteint & qui ne peut plus pleurer, ne les fit pleurer eux-mêmes ; les maux de l'ame ne sont rien pour eux ; ils sont jugés, la leur ne sent rien : n'attendez d'eux que rigueur inflexible, endurcissement, cruauté. Ils pourront être integres & justes, jamais cléments, généreux, pitoyables. Je dis qu'ils pourront être justes, si toutefois un homme peut l'être quand il n'est pas miséricordieux.

La pitié est douce, parce qu'en se mettant à la place de celui qui souffre, on sent pourtant le plaisir de ne pas souffrir comme lui. L'envie est amere, en ce que l'aspect d'un homme heureux, loin de mettre l'envieux à sa place, lui donne le regret de n'y pas être. Il semble que l'une nous exempte des maux qu'il souffre, & que l'autre nous ôte les biens dont il jouit.



AMOUR DE LA PATRIE.

LEs plus grands prodiges de vertu ont été produits par l'Amour de la Patrie : ce ſentiment doux & vif qui joint la force de l'amour-propre à toute la beauté de la vertu, lui donne une énergie, qui ſans la défigurer, en fait la plus héroïque de toutes les paſſions. C'eſt lui qui produiſit tant d'actions immortelles dont l'éclat éblouit nos foibles yeux, & tant de grands hommes dont les antiques vertus paſſent pour des fables depuis que l'amour de la Patrie eſt tourné en dériſion. Ne nous en étonnons pas, les tranſports des cœurs tendres paroiſſent autant de chimeres à quiconque ne les a point ſentis; & l'amour de la Patrie, plus vif & plus délicieux cent fois que celui d'une maîtreſſe, ne ſe conçoit de même qu'en l'éprouvant : mais il eſt aiſé de remarquer dans tous les cœurs qu'il échauffe, dans toutes les actions qu'il inſpire, cette ardeur bouillante & ſublime dont ne brille pas la plus pure vertu, quand elle en eſt ſéparée. Oſons oppoſer Socrate même à Caton : l'un étoit plus philoſophe, & l'autre plus citoyen. Athènes étoit déjà perdue, & Socrate

n'avoit plus de patrie que le monde entier : Caton porta toujours la sienne au fond de son cœur ; il ne vivoit que pour elle & ne put lui survivre. La vertu de Socrate est celle du plus sage des hommes : mais entre César & Pompée, Caton semble un Dieu parmi des Mortels. L'un instruit quelques particuliers, combat les Sophistes, & meurt pour la vérité : l'autre défend l'Etat, la liberté, les loix contre les Conquérants du monde, & quitte enfin la terre quand il n'y voit plus de patrie à servir. Un digne éleve de Socrate seroit le plus vertueux de ses Contemporains : un digne émule de Caton en seroit le plus grand. La vertu du premier feroit son bonheur, le second chercheroit son bonheur dans celui de tous. Nous serions instruits par l'un & conduits par l'autre, & cela seul décideroit de la préférence : car on n'a jamais fait un peuple de sages, mais il n'est pas impossible de rendre un peuple heureux.

Voulons-nous que les peuples soient vertueux ? commençons donc par leur faire aimer la Patrie : mais comment l'aimeront-ils, si la Patrie n'est rien de plus pour eux que pour des Etrangers, & qu'elle ne leur accorde que ce qu'elle ne peut refuser à personne ? Ce seroit bien pis s'ils n'y jouissoient pas même

de la sûreté civile, & que leurs biens, leur vie ou leur liberté fussent à la discrétion des hommes puissants, sans qu'il leur fût possible ou permis d'oser réclamer les loix. Alors soumis aux devoirs de l'Etat civil, sans jouir même des droits de l'état de nature, & sans pouvoir employer leurs forces pour se défendre, ils seroient par conséquent dans la pire condition où se puissent trouver des hommes libres, & le mot de *Patrie* ne pourroit avoir pour eux qu'un sens odieux ou ridicule.

AMOUR-PROPRE, AMOUR DE SOI-MÊME.

IL ne faut pas confondre l'Amour-propre & l'Amour de soi-même; deux passions très-différentes par leur nature & par leurs effets. L'Amour de soi-même est un sentiment naturel qui porte tout animal à veiller à sa propre conservation, & qui, dirigé dans l'homme par la raison, & modifié par la pitié, produit l'humanité & la vertu. L'Amour-propre n'est qu'un sentiment relatif, factice & né dans la société, qui porte chaque individu à faire plus de cas de soi que de tout autre, qui inspire aux

hommes tous les maux qu'ils se font mutuellement, & qui est la véritable source de l'honneur.

Le plus méchant des hommes est celui qui s'isole le plus, qui concentre le plus son cœur en lui-même ; le meilleur est celui qui partage également ses affections à tous ses semblables. Il vaut beaucoup mieux aimer une maîtresse que de s'aimer seul au monde. Mais quiconque aime tendrement ses parents, ses amis, sa patrie & le genre humain, se dégrade par un attachement désordonné qui nuit bientôt à tous les autres, & leur est infailliblement préféré.

L'Amour de soi, qui ne regarde que nous, est content quand nos vrais besoins sont satisfaits ; mais l'Amour-propre, qui se compare, n'est jamais content & ne sauroit l'être, parce que ce sentiment, en nous préférant aux autres, exige aussi que les autres nous préferent à eux, ce qui est impossible. Voilà comment les passions douces & affectueuses naissent de l'Amour de soi, & comment les passions haineuses & irascibles naissent de l'Amour-propre. Ainsi ce qui rend l'homme essentiellement bon, est d'avoir peu de besoins & de peu se comparer aux autres ; ce

qui le rend essentiellement méchant, est d'avoir beaucoup de besoins & de tenir beaucoup à l'opinion.

Les préceptes de la loi naturelle ne sont pas fondés sur la raison seule, ils ont une base plus solide & plus sage. L'amour des hommes dérivé de l'amour de soi, est le principe de la justice humaine.

AMOUR.

On peut distinguer le moral du physique dans le sentiment de l'amour. Le physique est ce désir général qui porte un sexe à s'unir à l'autre : le moral est ce qui détermine ce désir & le fixe sur un seul objet exclusivement, ou qui, du moins, lui donne pour cet objet préféré un plus grand dégré d'énergie. Or il est facile de voir que le moral de l'amour est un sentiment factice, né de l'usage de la société, & célébré par les femmes avec beaucoup d'habileté & de soin pour établir leur empire, & rendre dominant le sexe qui devroit obéir.

On aime bien plus l'image qu'on se fait, que l'objet auquel on l'applique. Si l'on voyoit ce qu'on aime exactement tel qu'il est, il n'y auroit plus

d'amour sur la terre. Quand on cesse d'aimer, la personne qu'on aimoit reste la même qu'auparavant, mais on ne la voit plus la même. Le voile du prestige tombe, & l'amour s'évanouit.

Les premieres voluptés sont toujours mystérieuses ; la pudeur les assaisonne & les cache : la premiere maîtresse ne rend pas effronté, mais timide. Tout absorbé dans un état si nouveau pour lui, le jeune homme se recueille pour le goûter, & tremble de le perdre. S'il est bruyant, il n'est ni voluptueux ni tendre ; tant qu'il se vante, il n'a pas joui.

Le véritable amour est le plus chaste de tous les liens. C'est lui, c'est son feu divin qui sait épurer nos penchants naturels, en les concentrant dans un seul objet ; c'est lui qui nous dérobe aux tentations, & qui fait qu'excepté cet objet unique, un sexe n'est plus rien pour l'autre.

L'argent tue l'amour infailliblement. Quiconque paie, fût-il le plus aimable des hommes, par cela seul qu'il paie, ne peut être long-temps aimé. Bientôt il paiera pour un autre, ou plutôt cet autre sera payé de son argent ; & dans ce double lien formé par l'intérêt, par la débauche, sans amour, sans bonheur, sans vrai plaisir, la femme avide,

infidelle & misérable, traitée par le vil qui reçoit comme elle traite le sot qui donne, reste ainsi quitte envers tous deux.

Celui qui disoit : je possede Laïs sans qu'elle me possede, disoit un mot sans esprit. La possession qui n'est pas réciproque n'est rien : c'est tout au plus la possession du sexe, mais non pas de l'individu. Or, où le moral de l'amour n'est pas, pourquoi faire une si grande affaire du reste ? Rien n'est si facile à trouver. Un Muletier est là-dessus plus près du bonheur qu'un Millionnaire.

Le plus grand prix des plaisirs est dans le cœur qui les donne : un véritable Amant ne trouveroit que douleur, rage & désespoir dans la possession même de ce qu'il aime, s'il croyoit n'en point être aimé.

Malgré l'absence, les privations, les alarmes, malgré le désespoir même, les puissants élancements de deux cœurs l'un vers l'autre, ont toujours une volupté secrette, ignorée des ames tranquilles.

L'amour, qui rapproche tout, n'éleve point la personne ; il n'éleve que les sentiments.

Généralement les hommes sont moins constants que les femmes, & se rebutent plutôt qu'elles de l'amour heureux. La

femme pressent de loin l'inconstance de l'homme, & s'en inquiete; c'est ce qui la rend aussi plus jalouse. Quand il commence à s'attiédir, forcée à lui rendre, pour le garder, tous les soins qu'il prit autrefois pour lui plaire, elle pleure, elle s'humilie à son tour, & rarement avec le même succès. L'attachement & les soins gagnent les cœurs: mais ils ne les recouvrent guere.

Vous êtes bien folles, vous autres femmes, de vouloir donner de la consistance à un sentiment aussi frivole & aussi passager que l'amour. Tout change dans la nature, tout est dans un flux continuel, & vous voulez inspirer des feux constants? Et de quel droit prétendez-vous être aimée aujourd'hui parce que vous l'étiez hier? Gardez donc le même visage, le même âge, la même humeur; soyez toujours la même & l'on vous aimera toujours, si l'on peut. Mais changer sans cesse & vouloir toujours qu'on vous aime, c'est vouloir qu'à chaque instant on cesse de vous aimer; ce n'est pas chercher des cœurs constants, c'est en chercher d'aussi changeants que vous.

L'image de la félicité ne flatte plus les hommes; la corruption du vice n'a pas moins dépravé leur goût que leurs cœurs. Ils ne savent plus sentir ce qui

est touchant, ni voir ce qui est aimable. Vous, qui pour peindre la volupté, n'imaginez jamais que d'heureux amants, nageants dans le sein des délices, que vos tableaux sont encore imparfaits! Vous n'en avez que la moitié la plus grossiere; les plus doux attraits de la volupté n'y sont point. O qui de vous n'a jamais vu deux jeunes époux unis sous d'heureux auspices, sortant du lit nuptial, & portant à la fois dans leurs regards languissants & chastes, l'ivresse des doux plaisirs qu'ils viennent de goûter, l'aimable sécurité de l'innocence, & la certitude alors si charmante de couler ensemble le reste de leurs jours? Voilà l'objet le plus ravissant qui puisse être offert au cœur de l'homme; voilà le vrai tableau de la volupté! Vous l'avez vu cent fois sans le reconnoître; vos cœurs endurcis ne sont plus faits pour l'aimer.

J'ai peine à concevoir comment on rend assez peu d'honneur aux femmes, pour leur oser adresser sans cesse ces fades propos galants, ces compliments insultants & moqueurs, auxquels on ne daigne pas même donner un air de bonne foi; les outrager par ces évidents mensonges, n'est-ce pas leur déclarer assez nettement qu'on ne trouve aucune vérité obligeante à leur dire? Que l'a-

mour se fasse illusion sur les qualités de ce qu'on aime, cela n'arrive que trop souvent ; mais est-il question d'amour dans tout ce maussade jargon ? Ceux mêmes qui s'en servent, ne s'en servent-ils pas également pour toutes les femmes, & ne seroient-ils pas au désespoir qu'on les crût sérieusement amoureux d'une seule? Qu'ils ne s'inquiettent pas. Il faudroit avoir d'étranges idées de l'amour pour les en croire capables, & rien n'est plus éloigné de son ton que celui de la galanterie. De la maniere que je conçois cette passion terrible, son trouble, ses égarements, ses palpitations, ses transports, ses brûlantes expressions, son silence plus énergique, ses inexprimables regards que leur timidité rend téméraires, & qui montrent les désirs par la crainte, il me semble qu'après un langage aussi véhément, si l'Amant venoit à dire une seule fois, *je vous aime*, l'Amante indignée lui diroit, *vous ne m'aimez plus*, & ne le reverroit de sa vie.

L'amour véritable est un feu dévorant qui porte son ardeur dans les autres sentiments, & les anime d'une vigueur nouvelle. C'est pour cela qu'on a dit que l'amour faisoit des Héros.

Le moment de la possession est une crise de l'amour.

Le plus puiſſant de tous les obſtacles à la durée des feux de l'amour, eſt de n'en avoir plus à vaincre, & de ſe nourrir uniquement d'eux-mêmes. L'univers n'a jamais vu de paſſion ſoutenir cette épreuve.

Le véritable amour a cet avantage, auſſi-bien que la vertu, qu'il dédommage de tout ce qu'on lui ſacrifie, & qu'on jouit en quelque ſorte des privations qu'on s'impoſe par le ſentiment même de ce qu'il en coûte & du motif qui nous y porte.

Quand le bonheur commun devient impoſſible, chercher le ſien dans celui de ce qu'on aime, n'eſt-ce pas tout ce qui reſte à faire à l'amour ſans eſpoir ?

L'amour eſt privé de ſon plus grand charme quand l'honnêteté l'abandonne; pour en ſentir tout le prix, il faut que le cœur s'y complaiſe, & qu'il nous éleve en élevant l'objet aimé. Otez l'idée de la perfection, vous ôtez l'enthouſiaſme; ôtez l'eſtime, & l'amour n'eſt plus rien. Comment une femme pourroit-elle honorer un homme qui ſe déshonore ? Comment pourra-t-il adorer lui-même celle qui n'a pas craint de s'abandonner à un vil corrupteur ? Ainſi bientôt ils ſe mépriſeront mutuellement; l'amour ne ſera plus pour eux qu'un honteux commerce, ils auront

perdu l'honneur & n'auront pas trouvé la félicité.

On n'eſt point ſans plaiſirs quand on aime encore. L'image de l'amour éteint, effraie plus un cœur tendre que celle de l'amour malheureux, & le dégoût de ce qu'on poſſede eſt un état cent fois pire que le regret de ce qu'on a perdu.

On n'aime point ſi l'on n'eſt aimé; du moins on n'aime pas long-temps. Ces paſſions ſans retour, qui font, dit-on, tant de malheureux, ne ſont fondées que ſur les ſens. Si quelques-unes pénetrent juſqu'à l'ame, c'eſt par des rapports faux dont on eſt bientôt détrompé. L'amour ſenſuel ne peut ſe paſſer de la poſſeſſion, & s'éteint par elle. Le véritable amour ne peut ſe paſſer du cœur, & dure autant que les rapports qui l'ont fait naître. Quand ces rapports ſont chimériques, il dure autant que l'illuſion qui nous les fait imaginer.

Il n'y a point de paſſion qui nous faſſe une ſi forte illuſion que l'amour : on prend ſa violence pour un ſigne de ſa durée ; le cœur ſurchargé d'un ſentiment ſi doux, l'étend, pour ainſi dire, ſur l'avenir, & tant que cet amour dure, on croit qu'il ne finira point. Mais au contraire, c'eſt ſon ardeur même qui le

consſume; il s'uſe avec la jeuneſſe, il s'efface avec la beauté, il s'éteint ſous les glaces de l'âge; & depuis que le monde exiſte on n'a jamais vu deux amants en cheveux blancs ſoupirer l'un pour l'autre. On doit compter qu'on ceſſera de s'adorer tôt ou tard; alors l'idole qu'on ſervoit détruite, on ſe voit réciproquement tels qu'on eſt. On cherche avec étonnement l'objet qu'on aima; ne le trouvant plus on ſe dépite contre celui qui reſte, & ſouvent l'imagination le défigure autant qu'elle l'avoit paré. Il y a peu de gens, dit la Rochefoucauld, qui ne ſoient honteux de s'être aimés, quand ils ne s'aiment plus.

Si l'amour éteint jette l'ame dans l'épuiſement, l'amour ſubjugué lui donne, avec la conſcience de ſa victoire, une élévation nouvelle & un attrait plus vif pour tout ce qui eſt grand & beau.

Périſſe l'homme indigne qui marchande un cœur, & rend l'amour mercenaire! C'eſt lui qui couvre la terre des crimes que la débauche y fait commettre. Comment ne ſeroit pas toujours à vendre celle qui ſe laiſſe acheter une fois? Et dans l'opprobre où bientôt elle tombe, lequel eſt l'auteur de ſa miſere,

du brutal qui la maltraite en un mauvais lieu, ou du séducteur qui l'y traîne, en mettant le premier ses faveurs à prix?

AMANTS.

UNe femme hardie, effrontée, intrigante, qui ne sait attirer ses amans que par la coquetterie, ni les conserver que par les faveurs, les fait obéir comme des valets dans les choses serviles & communes; dans les choses importantes & graves, elle est sans autorité sur eux. Mais la femme à la fois honnête, aimable & sage; celle qui force les siens à la respecter; celle qui a de la réserve & de la modestie; celle, en un mot, qui soutient l'amour par l'estime, les envoie d'un signe au bout du monde, au combat, à la gloire, à la mort, où il lui plaît; cet empire est beau, ce me semble, & vaut bien la peine d'être acheté.

Brantome dit que, du temps de François premier, une jeune personne ayant un Amant babillard, lui imposa un silence absolu & illimité, qu'il garda si fidélement deux ans entiers, qu'on le crut devenu muet par maladie. Un jour en pleine assemblée, sa maîtresse, qui, dans ces temps où l'amour se faisoit

avec myſtere, n'étoit point connue pour telle, ſe vanta de le guérir ſur le champ, & le fit avec ce ſeul mot : *parlez*. N'y a-t-il pas quelque choſe de grand & d'héroïque dans cet amour-là ? Qu'eût fait de plus la philoſophie de Pythagore avec tout ſon faſte ? Quelle femme aujourd'hui pourroit compter ſur un pareil ſilence un ſeul jour, dût-elle le payer de tout le prix qu'elle y peut mettre ?

Deux amants s'aiment-ils l'un l'autre? Non ; *vous* & *moi* ſont des mots proſcrits de leur langue ; ils ne ſont plus deux : ils ſont un.

L'inconſtance & l'amour ſont incompatibles : l'Amant qui change, ne change pas ; il commence ou finit d'aimer.

L'amant qui loue dans l'objet aimé des perfections imaginaires, les voit en effet telles qu'il les repréſente ; il ne ment point en diſant des menſonges, il flatte ſans s'avilir, & l'on peut au moins l'eſtimer ſans le croire.

AMI, AMITIÉ.

On n'achete ni ſon ami ni ſa maîtreſſe.

On n'a pas tout perdu ſur la terre quand

quand on y retrouve un fidele ami.

Un honnête homme n'aura jamais de meilleur ami que sa femme.

Un cœur plein d'un sentiment qui déborde, aime à s'épancher; du besoin d'une maîtresse naît bientôt celui d'un ami.

L'attachement peut se passer de retour, jamais l'amitié. Elle est un échange, un contrat comme les autres, mais elle est le plus saint de tous. Le mot d'*ami* n'a point d'autre corrélatif que lui-même. Tout homme qui n'est pas l'ami de son ami est très-sûrement un fourbe; car ce n'est qu'en rendant ou feignant de rendre l'amitié, qu'on peut l'obtenir.

Rien n'a tant de poids sur le cœur humain que la voix de l'amitié bien reconnue; car on sait qu'elle ne nous parle jamais que pour notre intérêt. On peut croire qu'un ami se trompe; mais non qu'il veuille nous tromper. Quelquefois on résiste à ses conseils, mais on ne les méprise jamais.

On peut laisser penser aux indifférents ce qu'ils veulent: mais c'est un crime de souffrir qu'un ami nous fasse un mérite de ce que nous n'avons pas fait pour lui.

Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Les ames humaines veulent être

accouplées pour valoir tout leur prix, & la force unie des amis, comme celle des lames d'un aimant artificiel, est incomparablement plus grande que la somme de leurs forces particulieres. Divine amitié! c'est là ton triomphe.

Les épanchements de l'amitié se retiennent devant un témoin quel qu'il soit. Il y a mille secrets que trois amis doivent savoir, & qu'ils ne peuvent se dire que deux à deux.

Tout le charme de la société qui regne entre de vrais amis, est dans cette ouverture de cœur qui met en commun tous les sentiments, toutes les pensées, & qui fait que chacun se sentant tel qu'il doit être, se montre à tous tel qu'il est. Supposez un moment quelque intrigue secrette, quelque liaison qu'il faille cacher, quelque raison de réserve & de mystere, à l'instant tout le plaisir de se voir s'évanouit, on est contraint l'un devant l'autre, on cherche à se dérober, quand on se rassemble on voudroit se fuir : la circonspection, la bienséance amenent la défiance & le dégoût. Le moyen d'aimer long-temps ceux qu'on craint!

On prétend que la conversation des amis ne tarit jamais. Il est vrai, la langue fournit un babil facile aux attachements médiocres. Mais, amitié! sen-

timent vif & céleste, quels discours sont dignes de toi ! Quelle langue ose être ton interprete ? Jamais ce qu'on dit à son ami peut-il valoir ce qu'on sent à ses côtés ? Mon Dieu ! qu'une main serrée, qu'un regard animé, qu'une étreinte contre la poitrine, que le soupir qui la suit disent de choses, & que le premier mot qu'on prononce est froid après tout cela !

Le silence, l'état de contemplation fait un des grands charmes des hommes sensibles. Mais les importuns empêchent de le goûter, & les amis ont besoin d'être sans témoin pour pouvoir ne se rien dire à leur aise. On veut être recueillis, pour ainsi dire, l'un dans l'autre : les moindres distractions sont désolantes, la moindre contrainte est insupportable. Si quelquefois le cœur porte un mot à la bouche, il est si doux de pouvoir le prononcer sans gêne. Il semble qu'on n'ose penser librement ce qu'on n'ose dire de même : il semble que la présence d'un seul étranger retient le sentiment & comprime des ames qui s'entendroient si bien sans lui.

La communication des cœurs imprime à la tristesse je ne sais quoi de doux & de touchant que n'a pas le contentement ; & l'amitié a été spécialement donnée aux malheureux pour le

ſoulagement de leurs maux & la conſolation de leurs peines.

La voix d'un ami peut donner une grande chaleur aux raiſonnements d'un ſage.

Qu'eſt-ce qui rend les amitiés ſi tiedes & ſi peu durables entre les femmes, entre celles mêmes qui ſauroient aimer? Ce ſont les intérêts de l'amour; c'eſt l'empire de la beauté; c'eſt la jalouſie des conquêtes.

SENTIMENT.

TOut devient ſentiment dans un cœur ſenſible. L'Univers entier ne lui offre que des ſujets d'attendriſſement & de gratitude. Par-tout il apperçoit la bienfaiſante main de la Providence; il recueille ſes dons dans les productions de la terre; il voit ſa table couverte par ſes ſoins; il s'endort ſous ſa protection; ſon paiſible réveil lui vient d'elle; il ſent ſes leçons dans les diſgraces, & ſes faveurs dans les plaiſirs; les biens dont jouit tout ce qui lui eſt cher, ſont autant de nouveaux ſujets d'hommages. Si le Dieu de l'Univers échappe à ſes foibles yeux, il voit par-tout le Pere commun des hommes. Honorer ainſi ſes bienfaits ſuprêmes, n'eſt-ce pas ſer-

vir autant qu'on peut l'Être infini?

O Sentiment, Sentiment! douce vie de l'ame! quel eſt le cœur de fer que tu n'as jamais touché? Quel eſt l'infortuné mortel à qui tu n'arrachas jamais de larmes? les ſcenes de plaiſir & de joie que produit la vivacité du Sentiment, n'épuiſent un inſtant la nature que pour la ranimer d'une vigueur nouvelle; elles ne ſont jamais dangereuſes.

A meſure qu'on avance en âge, tous les ſentiments ſe concentrent. On perd tous les jours quelque choſe de ce qui nous fut cher, & l'on ne le remplace plus. On meurt ainſi par dégrés, juſqu'à ce que n'aimant enfin que ſoi-même, on ait ceſſé de ſentir & de vivre avant de ceſſer d'exiſter. Mais un cœur ſenſible ſe défend de toute ſa force contre cette mort anticipée; quand le froid commence aux extrêmités, il raſſemble autour de lui toute ſa chaleur naturelle; plus il perd, plus il s'attache à ce qui lui reſte; & il tient, pour ainſi dire, au dernier objet par les liens de tous les autres.



NATURE, HABITUDE.

LA Nature, nous dit-on, n'eſt que l'habitude. Que ſignifie cela? N'y a-t-il pas des habitudes qu'on ne contracte que par force, & qui n'étouffent jamais la Nature? Telle eſt, par exemple, l'habitude des plantes dont on gêne la direction verticale. La plante miſe en liberté, garde l'inclinaiſon qu'on l'a forcée à prendre : mais la ſeve n'a point changé pour cela ſa direction primitive, & ſi la plante continue à végéter, ſon prolongement redevient vertical. Il en eſt de même des inclinations des hommes. Tant qu'on reſte dans le même état, on peut garder celles qui réſultent de l'habitude & qui nous ſont le moins naturelles; mais ſi-tôt que la ſituation change, l'habitude ceſſe & le naturel revient. L'éducation n'eſt certainement qu'une habitude. Or, n'y a-t-il pas des gens qui oublient & perdent leur éducation? D'autres qui la gardent? D'où vient cette différence? S'il faut borner le nom de Nature aux habitudes conformes à la Nature, on peut s'épargner ce galimatias.

Nous naiſſons ſenſibles, & dès notre naiſſance nous ſommes affectés de di-

verſes manieres par les objets qui nous environnent. Si-tôt que nous avons, pour ainſi dire, la conſcience de nos ſenſations, nous ſommes diſpoſés à rechercher ou à fuir les objets qui les produiſent, d'abord ſelon qu'elles nous ſont agréables ou déplaiſantes, puis ſelon la convenance ou diſconvenance que nous trouvons entre nous & ces objets, & enfin ſelon les jugements que nous en portons ſur l'idée de bonheur ou de perfection que la raiſon nous donne. Ces diſpoſitions s'étendent & s'affermiſſent à meſure que nous devenons plus ſenſibles & plus éclairés : mais, contraintes par nos habitudes, elles s'alterent plus ou moins par nos opinions. Avant cette altération, elles ſont ce que j'appelle en nous la Nature.

VICE.

SI l'on pouvoit développer aſſez les inconſéquences du Vice, combien, lorſqu'il obtient ce qu'il a voulu, on le trouveroit loin de ſon compte ! pourquoi cette barbare avidité de corrompre l'innocence, de ſe faire une victime d'un jeune objet qu'on eût dû protéger, & que de ce premier pas on traîne inévitablement dans un gouffre de

miseres, dont il ne sortira qu'à la mort? Brutalité, vanité, sottise, & rien davantage. Ce plaisir même n'est pas de la nature, il est de l'opinion, & de l'opinion la plus vile, puisqu'elle tient du mépris de soi. Celui qui se sent le dernier des hommes, craint la comparaison de tout autre, & veut passer le premier pour être moins odieux. Voyez si les plus avides de ce ragoût imaginaire sont jamais de jeunes gens aimables, dignes de plaire, & qui seroient plus excusables d'être difficiles? Non, avec de la figure, du mérite & des sentiments, on craint peu l'expérience de sa maîtresse; dans une juste confiance, on lui dit: tu connois les plaisirs, n'importe; mon cœur t'en promet que tu n'as jamais connus. Mais un vieux satyre usé de débauche, sans agrément, sans ménagement, sans égard, sans aucune espece d'honnêteté, incapable, indigne de plaire à toute femme qui se connoît en gens aimables, croit suppléer à tout cela chez une jeune innocente, en gagnant de vîtesse sur l'expérience, & lui donnant la premiere émotion des sens. Son dernier espoir est de plaire à la faveur de la nouveauté; c'est incontestablement là le motif secret de cette fantaisie: mais il se trompe, l'horreur qu'il fait n'est pas moins de la nature,

re, que n'en ſont les déſirs qu'il voudroit exciter; il ſe trompe auſſi dans ſa folle attente; cette même nature a ſoin de revendiquer ſes droits : toute fille qui ſe vend, s'eſt déjà donnée, & s'étant donnée à ſon choix, elle a fait la comparaiſon qu'il craint. Il achette donc un plaiſir imaginaire, & n'en eſt pas moins abhorré.

MÉCHANCETÉ, MÉCHANT.

TOute méchanceté vient de foibleſſe; l'enfant n'eſt méchant que parce qu'il eſt foible; rendez-le fort, il ſera bon : celui qui pourroit tout ne feroit jamais de mal. De tous les attributs de la Divinité toute-puiſſante, la bonté eſt celui ſans lequel on la peut le moins concevoir. Tous les Peuples qui ont reconnu deux principes, ont toujours regardé le mauvais comme inférieur au bon, ſans quoi ils auroient fait une ſupoſition abſurde.

Le méchant ſe craint & ſe fuit; il s'égaie en ſe jettant hors de lui-même; il tourne autour de lui des yeux inquiets, & cherche un objet qui l'amuſe; ſans la ſatyre amere, ſans la raillerie inſultante, il ſeroit toujours triſte; le ris mocqueur eſt ſon ſeul plaiſir. Au contraire, la ſé-

rénité du juſte eſt intérieure ; ſon ris n'eſt point de malignité, mais de joie : il en porte la ſource en lui-même ; il eſt auſſi gai ſeul qu'au milieu d'un cercle, il ne tire pas ſon contentement de ceux qui l'approchent, il le leur communique.

HYPOCRISIE.

L'Hypocriſie eſt un hommage que le vice rend à la vertu ; oui, comme celui des aſſaſſins de Céſar, qui ſe proſternoit à ſes pieds pour l'égorger plus ſûrement. Couvrir ſa méchanceté du dangereux manteau de l'hypocriſie, ce n'eſt point honorer la vertu, c'eſt l'outrager en profanant ſes enſeignes ; c'eſt ajouter la lâcheté & la fourberie à tous les autres vices ; c'eſt ſe fermer pour jamais tout retour vers la probité. Il y a des caracteres élevés qui portent juſques dans le crime je ne ſais quoi de fier & de généreux, qui laiſſe voir au dedans encore quelque étincelle de ce feu céleſte, fait pour animer les belles ames. Mais l'ame vile & rampante de l'hypocrite eſt ſemblable à un cadavre où l'on ne trouve plus ni feu, ni chaleur, ni retour à la vie. J'en appelle à l'expérience. On a vu de grands ſcélérats rentrer

en eux-mêmes, achever ſaintement leur carriere, & mourir en prédeſtinés. Mais ce que perſonne n'a jamais vu, c'eſt un hypocrite devenir homme de bien; on auroit pu raiſonnablement tenter la converſion de Cartouche, jamais un homme ſage n'eût entrepris celle de Cromwel.

Il n'y a qu'un homme de bien qui ſache l'art d'en former d'autres. Un hypocrite a beau vouloir prendre le ton de la vertu, il n'en peut inſpirer le goût à perſonne, & s'il ſavoit la rendre aimable, il l'aimeroit lui-même.

CARACTERES.

IL eſt des ames aſſez reſſemblantes pour n'avoir aucun caractere marqué, dont on puiſſe au premier coup d'œil aſſigner les différences; & cet embarras de les définir les fait prendre pour des ames communes par un obſervateur ſuperficiel. Mais c'eſt cela même qui les diſtingue, qu'il eſt impoſſible de les diſtinguer, & que les traits du modele commun, dont quelqu'un manque toujours à chaque individu, brillent tous également en elles. Ainſi chaque épreuve d'une eſtampe a ſes défauts particuliers qui lui ſervent de caractere, & s'il en

vient une qui ſoit parfaite, quoiqu'on la trouve belle au premier coup d'œil, il faut la conſidérer long-temps pour la reconnoître.

Comment réprimer la paſſion même la plus foible quand elle eſt ſans contrepoids? Voilà l'inconvénient des caracteres froids & tranquilles. Tout va bien tant que leur froideur les garantit des tentations; mais s'il en ſurvient une qui les atteigne, ils ſont auſſi-tôt vaincus qu'attaqués, & la raiſon, qui gouverne tandis qu'elle eſt ſeule, n'a jamais de force pour réſiſter au moindre effort.

Les hommes froids qui conſultent plus leurs yeux que leur cœur, jugent mieux des paſſions d'autrui que les gens turbulents & vifs ou vains, qui commencent toujours par ſe mettre à la place des autres, & ne ſavent jamais voir ce qu'ils ſentent.

Celui qui n'eſt que bon ne demeure tel qu'autant qu'il a du plaiſir à l'être: la bonté ſe briſe & périt ſous le choc des paſſions humaines; l'homme qui n'eſt que bon, n'eſt bon que pour lui.

L'obſervation nous apprend qu'il y a des Caracteres qui s'annoncent preſque en naiſſant, & des enfants qu'on peut étudier ſur le ſein de leur nourrice. Ceux-là ſont une claſſe à part, & s'élevent en commençant de vivre. Mais

quant aux autres qui se développent moins vîte, vouloir former leur esprit avant de le connoître, c'est s'exposer à gâter le bien que la nature a fait & à faire plus mal à sa place.

Pour changer un esprit, il faudroit changer l'organisation intérieure; pour changer un Caractere, il faudroit changer le tempérament dont il dépend. A-t-on jamais oui dire qu'un emporté soit devenu flegmatique, & qu'un esprit méthodique & froid ait acquis de l'imagination? pour moi je trouve qu'il seroit tout aussi aisé de faire un blond d'un brun & d'un sot un homme d'esprit. C'est donc en vain qu'on prétendroit refondre les divers esprits sur un modele commun. On peut les contraindre & non les changer: on peut empêcher les hommes de se montrer tels qu'ils sont, mais non les faire devenir autres; & s'ils se déguisent dans le cours ordinaire de la vie, vous les verrez dans toutes les occasions importantes reprendre leur Caractere originel, & s'y livrer avec d'autant moins de regle, qu'ils n'en connoissent plus en s'y livrant. Encore une fois, il ne s'agit point de changer le Caractere & de plier le naturel; mais, au contraire, de le pousser aussi loin qu'il peut aller, de le cultiver & d'empêcher qu'il ne dégénere; car c'est ainsi qu'un hom-

me devient tout ce qu'il peut être, & que l'ouvrage de la Nature s'acheve en lui par l'éducation. Or, avant de cultiver le Caractere, il faut l'étudier, attendre paisiblement qu'il se montre, lui fournir les occasions de se montrer, & toujours s'abstenir de rien faire, plutôt que d'agir mal-à-propos. A tel génie il faut donner des ailes, à d'autres des entraves; l'un veut être pressé, l'autre retenu; l'un veut qu'on le flatte, & l'autre qu'on l'intimide; il faudroit tantôt éclairer, tantôt abrutir. Tel homme est fait pour porter la connoissance humaine jusqu'à son dernier terme; à tel autre il est même funeste de savoir lire. Attendons la premiere étincelle de raison; c'est elle qui fait sortir le Caractere & lui donne sa véritable forme; c'est par elle aussi qu'on le cultive, & il n'y a point avant la raison de véritable éducation pour l'homme.

Tous les Caracteres sont bons & sains en eux-mêmes. Il n'y a point d'erreurs dans la Nature. Tous les vices qu'on impute au naturel sont l'effet des mauvaises formes qu'il a reçues. Il n'y a point de scélérat dont les penchants mieux dirigés n'eussent produit de grandes vertus. Il n'y a point d'esprit faux dont on n'eût tiré des talents utiles en le

prenant d'un certain biais, comme ces figures difformes & monstrueuses qu'on rend belles & bien proportionnées en les mettant à leur point de vue.

COQUETTERIE.

LE manege de la coquetterie exige un discernement plus fin que celui de la politesse; car pourvu qu'une femme polie le soit envers tout le monde, elle a toujours assez bien fait; mais la coquette perdroit bientôt son empire par cette uniformité mal-adroite. A force de vouloir obliger tous ses amants, elle les rebuteroit tous. Dans la société les manieres qu'on prend avec tous les hommes ne laissent pas de plaire à chacun; pourvu qu'on soit bien traité, l'on n'y regarde pas de si près sur les préférences: mais en amour une faveur qui n'est pas exclusive est une injure. Un homme sensible aimeroit cent fois mieux être seul mal traité que caressé avec tous les autres, & ce qui peut arriver de pis est de n'être point distingué. Il faut donc qu'une femme qui veut conserver plusieurs amants, persuade à chacun d'eux qu'elle le préfere, & qu'elle le lui persuade sous les yeux de tous les au-

tres, à qui elle en persuade autant sous les siens.

Voulez-vous voir un personnage embarrassé ? Placez un homme entre deux femmes avec chacune desquelles il aura des liaisons secrettes, puis observez quelle sotte figure il y fera. Placez en même cas une femme entre deux hommes, (& sûrement l'exemple ne sera pas plus rare,) vous serez émerveillé de l'adresse avec laquelle elle donne le change à tous deux, & fera que chacun se rira de l'autre. Or, si cette femme leur témoignoit la même confiance & prenoit avec eux la même familiarité, comment seroient-ils un instant ses dupes ? En les traitant également ne montreroit-elle pas qu'ils ont le même droit sur elle ? Oh ! qu'elle s'y prend bien mieux que cela ! loin de les traiter de la même maniere, elle affecte de mettre entr'eux de l'inégalité ; elle fait si bien que celui qu'elle flatte, croit que c'est par tendresse, & que celui qu'elle maltraite croit que c'est par dépit. Ainsi chacun content de son partage, la voit toujours s'occuper de lui, tandis qu'elle ne s'occupe en effet que d'elle seule.

Une certaine Coquetterie maligne & railleuse désoriente encore plus les

ſoupirants que le ſilence ou le mépris. Quel plaiſir de voir un beau Céladon tout déconcerté, ſe confondre, ſe troubler, ſe perdre à chaque repartie; de s'environner contre lui de traits moins brûlants, mais plus aigus que ceux de l'amour; de le cribler de pointes de glace, qui piquent à l'aide du froid!

COUPS DU SORT.

TOut ce qu'ont fait les hommes, les hommes peuvent le détruire : il n'y a de caracteres ineffaçables que ceux qu'imprime la nature, & la nature ne fait ni Princes, ni riches, ni grands Seigneurs. Que fera donc, dans la baſſeſſe, ce ſatrape que vous n'avez élevé que pour la grandeur? Que fera dans la pauvreté ce publicain qui ne ſait vivre que d'or? Que fera, dépourvu de tout, ce faſtueux imbécille qui ne ſait point uſer de lui-même, & ne met ſon être que dans ce qui eſt étranger à lui? Heureux celui qui ſait quitter alors l'état qui le quitte, & reſter homme en dépit du ſort! Qu'on loue tant qu'on voudra ce Roi vaincu, qui veut s'enterrer en furieux ſous les débris de ſon trône; moi je le mépriſe; je vois qu'il n'exiſte que par ſa couronne, & qu'il n'eſt rien du tout,

s'il n'eſt Roi : mais celui qui la perd & s'en paſſe, eſt alors au-deſſus d'elle. Du rang de Roi, qu'un lâche, un méchant, un fou peut remplir comme un autre, il monte à l'état d'homme que ſi peu d'hommes ſavent remplir. Alors il triomphe de la fortune, il la brave, il ne doit rien qu'à lui ſeul ; & quand il ne lui reſte à montrer que lui, il n'eſt point nul ; il eſt quelque choſe. Oui, j'aime mieux cent fois le Roi de Syracuſe, maître d'Ecole à Corinthe, & le Roi de Macédoine, Greffier à Rome, qu'un malheureux Tarquin, ne ſachant que devenir, s'il ne regne pas ; que l'héritier & le fils d'un Roi des Rois, * jouet de quiconque oſe inſulter à ſa miſere, errant de Cour en Cour, cherchant par-tout des ſecours, & trouvant partout des affronts, faute de ſavoir faire autre choſe qu'un métier qui n'eſt plus en ſon pouvoir.

Pour vous ſoumettre la fortune & les choſes, commencez par vous en rendre indépendant. Pour régner par l'opinion, commencez par régner ſur elle.

* Vonone, fils de Phraates, Roi des Parthes.



INSTITUTIONS SOCIALES.

L'Homme naturel eſt tout pour lui : il eſt l'unité numérique, l'entier abſolu, qui n'a de rapport qu'à lui-même ou à ſon ſemblable. L'homme civil n'eſt qu'une unité fractionnaire qui tient au dénominateur, & dont la valeur eſt dans ſon rapport avec l'entier, qui eſt le corps ſocial. Les bonnes Inſtitutions ſociales ſont celles qui ſavent le mieux dénaturer l'homme, lui ôter ſon exiſtence abſolue pour lui en donner une relative, & tranſporter le *moi* dans l'unité commune ; enſorte que chaque particulier ne ſe croie plus un, mais partie de l'unité, & ne ſoit plus ſenſible que dans le tout. Un Citoyen de Rome n'étoit ni Caïus ni Lutius, c'étoit un Romain : même il aimoit la Patrie excluſivement à lui. Régulus ſe prétendoit Carthaginois, comme étant devenu le bien de ſes maîtres. En ſa qualité d'étranger, il refuſoit de ſiéger au Sénat de Rome ; il fallut qu'un Carthaginois le lui ordonnât. Il s'indignoit qu'on voulût lui ſauver la vie. Il vainquit & s'en retourna triomphant mourir dans les ſupplices. Cela n'a pas grand rapport, ce me ſemble, aux hommes que nous connoiſſons.

Le Lacédémonien Pedarete se présente pour être admis au Conseil des trois cens, il est rejetté. Il s'en retourne joyeux de ce qu'il s'est trouvé dans Sparte trois cens hommes valant mieux que lui. Je suppose cette démonstration sincere, & il y a lieu de croire qu'elle l'étoit : voilà le Citoyen.

Une femme de Sparte avoit cinq fils à l'armée, & attendoit des nouvelles de la bataille. Un Ilote arrive ; elle lui en demande en tremblant. Vos cinq fils ont été tués. Vil esclave, t'ai-je demandé cela? Nous avons gagné la victoire. La mere court au Temple & rend grace aux Dieux. Voilà la Citoyenne.

PEUPLE.

IL n'y a qu'un pas du savoir à l'ignorance ; & l'alternative de l'un à l'autre est fréquente chez les nations : mais on n'a jamais vu de peuple une fois corrompu, revenir à la vertu.

Tout peuple qui a des mœurs, & qui par conséquent respecte les loix, & ne veut point rafiner sur les anciens usages, doit se garantir avec soin des sciences, & sur-tout des savants, dont les maximes sentencieuses & dogmatiques lui apprendroient bientôt à mépriser ses

usages & ses loix; ce qu'une nation ne peut jamais faire sans se corrompre.

Le moindre changement dans les coutumes, fût-il même avantageux à certains égards, tourne toujours au préjudice des mœurs : car les coutumes sont la morale du peuple; & dès qu'il cesse de les respecter, il n'a plus de regle que ses passions, ni de frein que les loix, qui peuvent quelquefois contenir les méchants, mais jamais les rendre bons.

Généralement on apperçoit plus de vigueur d'ame dans les hommes, dont les jeunes ans ont été préservés d'une corruption prématurée, que dans ceux dont le désordre a commencé avec le pouvoir de s'y livrer; & c'est sans doute une des raisons pourquoi les peuples qui ont des mœurs, surpassent ordinairement en bon sens & en courage les peuples qui n'en ont pas. Ceux-ci brillent uniquement par je ne sais quelles petites qualités déliées, qu'ils appellent esprit, sagacité, finesse; mais ces grandes & nobles fonctions de sagesse & de raison qui distinguent & honorent l'homme par de belles actions, par des vertus, par des soins véritablement utiles, ne se trouvent guere que dans les premiers.

C'eſt le ſeul moyen de connoître les véritables mœurs d'un peuple que d'étudier ſa vie privée dans les états les plus nombreux ; car s'arrêter aux gens qui repréſentent toujours, c'eſt ne voir que des comédiens.

Toutes les Capitales ſe reſſemblent ; tous les peuples s'y mêlent, toutes les mœurs s'y confondent ; ce n'eſt pas là qu'il faut aller étudier les nations. Paris & Londres ne ſont à mes yeux que la même Ville. Leurs habitants ont quelques préjugés différents, mais ils n'en ont pas moins les uns que les autres, & toutes leurs maximes-pratiques ſont les mêmes. On ſait quelles eſpeces d'hommes doivent ſe raſſembler dans les Cours. On ſait quelles mœurs l'entaſſement du peuple & l'inégalité des fortunes doivent par-tout produire. Si-tôt qu'on me parle d'une ville compoſée de deux cens mille ames, je ſais d'avance comment on y vit. Ce que je ſaurois de plus ſur les lieux ne vaut pas la peine d'aller l'apprendre. C'eſt dans les provinces reculées, où il y a moins de mouvements, de commerce, où les étrangers voyagent moins, dont les habitants ſe déplacent moins, changent moins de fortune & d'état, qu'il faut aller étudier le génie & les mœurs d'une nation. Voyez en paſſant la ca-

pitale, mais allez obſerver au loin le pays. Les Français ne ſont pas à Paris, ils ſont en Touraine; les Anglais ſont plus Anglais en Mercie qu'à Londres, & les Eſpagnols en Galice qu'à Madrid. C'eſt à ces grandes diſtances qu'un peuple ſe caractériſe, & ſe montre tel qu'il eſt ſans mêlange : c'eſt-là que les bons & les mauvais effets du gouvernement ſe font mieux ſentir; comme au bout d'un plus grand rayon la meſure des arcs eſt plus exacte.

C'eſt le peuple qui compoſe le genre humain; ce qui n'eſt pas peuple eſt ſi peu de choſe, que ce n'eſt pas la peine de le compter. L'homme eſt le même dans tous les états : ſi cela eſt, les états lesplus nombreux méritent le plus de reſpect. Devant celui qui penſe toutes les diſtinctions civiles diſparoiſſent : il voit les mêmes paſſions, les mêmes ſentiments dans le goujat & dans l'homme illuſtre; il n'y diſcerne que leur langage & qu'un coloris plus ou moins apprêté : & ſi quelque différence eſſentielle les diſtingue, elle eſt au préjudice des plus diſſimulés. Le peuple ſe montre tel qu'il eſt, & n'eſt pas aimable; mais il faut bien que les gens du monde ſe déguiſent, s'ils ſe montroient tels qu'ils ſont, ils feroient horreur.

GOUVERNEMENT.

UNe des régles faciles & simples pour juger de la bonté relative des gouvernements, est la population. Dans tout pays qui se dépeuple, l'état tend à sa ruine, & le pays qui peuple le plus, fût-il le plus pauvre, est infailliblement le mieux gouverné. Mais il faut pour cela que cette population soit un effet naturel du gouvernement & des mœurs : car si elle se faisoit par des colonies, ou par d'autres voies accidentelles & passageres, alors elles prouveroient le mal par le remede. Quand Auguste porta des loix contre le célibat, ces loix montroient déjà le déclin de l'Empire Romain. Il faut que la bonté du gouvernement porte les citoyens à se marier, & non pas que la loi les y contraigne; il ne faut pas examiner ce qui se fait par force, car la loi qui combat la constitution, s'élude & devient vaine; mais ce qui se fait par l'influence des mœurs & par la pente naturelle du Gouvernement, car ces moyens ont seuls un effet constant. C'étoit la politique du bon Abbé de Saint Pierre, de chercher toujours un petit remede à chaque mal particulier, au

lieu

lieu de remonter à leur ſource commune, & de voir qu'on ne les pouvoit guérir que tous à la fois. Il ne s'agit pas de traiter ſéparément chaque ulcere qui vient ſur le corps d'un malade, mais d'épurer la maſſe du ſang qui les produit tous. On dit qu'il y a des prix en Angleterre pour l'Agriculture ; je n'en veux pas davantage ; cela ſeul me prouve qu'elle n'y brillera pas long-temps.

Ce n'eſt rien de voir la forme apparente d'un gouvernement, fardée par l'appareil de l'adminiſtration & par le jargon des Adminiſtrateurs, ſi l'on n'en étudie auſſi la nature par les effets qu'il produit ſur le peuple, & dans tous les dégrés de l'adminiſtration. La différence de la forme au fond, ſe trouvant partagée entre tous ces dégrés, ce n'eſt qu'en les embraſſant tous, qu'on connoît cette différence. Dans tel pays, c'eſt par les manœuvres des Subdélégués qu'on commence à ſentir l'eſprit du miniſtere : dans tel autre, il faut voir élire les membres du Parlement, pour juger s'il eſt vrai que la nation ſoit libre : dans quelque pays que ce ſoit, il eſt impoſſible que qui n'a vu que les villes connoiſſe le gouvernement, attendu que l'eſprit n'en eſt jamais le même pour la ville & pour la campagne. Or, c'eſt la campagne qui fait le pays,

& c'eſt le peuple de la campagne qui fait la nation.

Il y a des peuples ſans phyſionomie auxquels il ne faut point de peintre ; il y a des gouvernements ſans caractère, auxquels il ne faut pas d'hiſtoriens, & où ſi-tôt qu'on ſait quelle place un homme occupe, on ſait d'avance tout ce qu'il y fera.

ROI, ROYAUME.

ARchimede aſſis tranquillement ſur le rivage & tirant ſans peine à flot un grand vaiſſeau, nous repréſente un Monarque habile gouvernant de ſon cabinet ſes vaſtes Etats, & faiſant tout mouvoir en paroiſſant immobile. Les plus grands Rois qu'ait célébré l'hiſtoire, n'ont point été élevés pour régner ; c'eſt une ſcience qu'on ne poſſéde jamais moins qu'après l'avoir trop appriſe, & qu'on acquiert mieux en obéiſſant qu'en commandant.

Pour qu'un Etat Monarchique pût être bien gouverné, il faudroit que ſa grandeur ou ſon étendue fût meſurée aux facultés de celui qui gouverne. Il eſt plus aiſé de conquérir que de régir. Avec un levier ſuffiſant, d'un doigt on peut ébranler le monde, mais pour le

ſoutenir il faut les épaules d'Hercule.

Le ſeul éloge digne d'un Roi, eſt celui qui ſe fait entendre, non par la bouche mercenaire d'un Orateur, mais par la voix d'un peuple libre.

Que les Rois ne dédaignent point d'admettre dans leurs Conſeils les gens les plus capables de les bien conſeiller; qu'ils renoncent à ce vieux préjugé inventé par l'orgueil des Grands, que l'art de conduire les peuples eſt plus difficile que celui de les éclairer; comme s'il étoit plus aiſé d'engager les hommes à bien faire de leur bon gré, que de les y contraindre par la force. Que les Savants du premier ordre trouvent dans leurs Cours d'honorables aſyles; qu'ils y obtiennent la ſeule récompenſe digne d'eux, celle de contribuer par leur crédit au bonheur des peuples à qui ils auront enſeigné la ſageſſe; c'eſt alors ſeulement qu'on verra ce que peuvent la vertu, la ſcience & l'autorité animées d'une noble émulation, & travaillant de concert à la félicité du genre humain. Mais tant que la puiſſance ſera ſeule d'un côté, les lumieres & la ſageſſe ſeules d'un autre, les Savants penſeront rarement de grandes choſes, les Princes en feront plus rarement de belles, & les peuples continueront d'être vils, corrompus & malheureux,

LÉGISLATEUR.

CElui qui ose entreprendre d'instituer un Peuple doit se sentir en état de changer, pour ainsi dire, la Nature humaine ; de transformer chaque individu, qui par lui-même est un tout parfait & solitaire, en partie d'un plus grand tout dont cet individu reçoive en quelque sorte sa vie & son être : d'altérer la constitution de l'homme pour la renforcer ; de substituer une existence partielle & morale à l'existence physique & indépendante que nous avons tous reçue de la Nature. Il faut, en un mot, qu'il ôte à l'homme ses forces propres pour lui en donner qui lui soient étrangeres, & dont il ne puisse faire usage sans le secours d'autrui. Plus ces forces naturelles sont mortes & anéanties, plus les acquises sont grandes & durables, plus aussi l'institution est solide & parfaite : ensorte que si chaque Citoyen n'est rien, ne peut rien, que par tous les autres, & que la force acquise par-tout soit égale ou supérieure à la somme des forces naturelles de tous les individus, on peut dire que la Législation est au plus haut point de perfection qu'elle puisse atteindre.

S'il eſt vrai qu'un grand Prince eſt un homme rare, que ſera-ce d'un grand Légiſlateur ? Le premier n'a qu'à ſuivre le modele que l'autre doit propoſer. Celui-ci eſt le méchanicien qui invente la machine, celui-là n'eſt que l'ouvrier qui la monte & la fait marcher.

Un Peuple ne devient célebre que quand ſa légiſlation commence à décliner. On ignore durant combien de ſiecles l'inſtitution de Lycurgue fit le bonheur des Spartiates avant qu'il fût queſtion d'eux dans le reſte de la Grece.

LOI.

C'Eſt à la Loi ſeule que les hommes doivent la juſtice & la liberté. C'eſt cet organe ſalutaire de la volonté de tous, qui rétablit dans le droit l'égalité naturelle entre les hommes. C'eſt cette voix céleſte qui dicte à chaque Citoyen les préceptes de la raiſon publique, & lui apprend à agir ſelon les maximes de ſon propre jugement, & à n'être pas en contradiction avec lui-même. C'eſt elle ſeule auſſi que les chefs doivent faire parler quand ils commandent ; car ſi-tôt qu'indépendamment des Loix, un homme en prétend ſoumettre un autre à ſa volonté privée, il ſort à l'inſtant de l'é-

tat civil & se met vis-à-vis de lui dans le pur état de nature, où l'obéissance n'est jamais prescrite que par la nécessité.

La Loi dont on abuse sert à la fois au puissant d'arme offensive & de bouclier contre le foible ; & le prétexte du bien public est toujours le plus dangereux fléau du Peuple. Ce qu'il y a de plus nécessaire, & peut-être de plus difficile dans le gouvernement, c'est une intégrité sévere à rendre justice à tous, & sur-tout à protéger le pauvre contre la tyrannie du riche. Le plus grand mal est déjà fait, quand on a des pauvres à défendre & des riches à contenir. C'est sur la médiocrité seule que s'exerce toute la force des Loix ; elles sont également impuissantes contre les trésors du riche & contre la misere du pauvre ; le premier les élude, le second leur échappe ; l'un brise la toile, & l'autre passe au travers.

LIBERTÉ.

Il en est de la Liberté comme de l'innocence & de la vertu, dont on ne sent le prix qu'autant qu'on en jouit soi-même, & dont le goût se perd si-tôt qu'on les a perdues. Je connoissois les délices de ton pays, disoit Brasidas à un Satrape,

qui comparoit la vie de Sparte à celle de Perſepolis ; mais tu ne peux connoître les plaiſirs du mien.

Les eſclaves perdent tout dans leurs fers juſqu'au déſir d'en ſortir : ils aiment leur ſervitude comme les compagnons d'Uliſſe aimoient leur abrutiſſement.

Il eſt inconteſtable, & c'eſt la maxime fondamentale de tout le droit politique, que les peuples ſe ſont donné des chefs pour défendre leur liberté, & non pour les aſſervir. Si nous avons un Prince, diſoit Pline à Trajan, c'eſt afin qu'il nous préſerve d'avoir un maître.

Il n'y a que la force de l'Etat qui faſſe la liberté de ſes membres.

DÉPENDANCE.

IL y a deux ſortes de Dépendances. Celle des choſes, qui eſt de la nautre; celle des hommes qui eſt de la ſociété. La Dépendance des choſes n'ayant aucune moralité, ne nuit point à la liberté, & n'engendre point de vices : la Dépendance des hommes étant déſordonnée, les engendre tous, & c'eſt par elle que le maître & l'eſclave ſe dépravent mutuellement. S'il y a quelque moyen de remédier à ce mal dans la ſociété, c'eſt de ſubſtituer la loi à l'homme, & d'ar-

mer les volontés générales d'une force réelle, supérieure à l'action de toute volonté particuliere. Si les loix des nations pouvoient avoir comme celles de la nature une inflexibilité que jamais aucune force humaine ne pût vaincre, la dépendance des hommes redeviendroit alors celle des choses; on réuniroit dans la République tous les avantages de l'état naturel à ceux de l'état civil; on joindroit à la liberté qui maintient l'homme exempt des vices, la moralité qui l'éleve à la vertu.

LUXE.

LE luxe corrompt tout, & le riche qui en jouit, & le miséraLe qui le convoite.

Ce n'est pas la force de l'or qui asservit les pauvres aux riches, mais c'est qu'ils veulent s'enrichir à leur tour, sans cela ils seroient nécessairement les maîtres.

La vanité & l'oisiveté, qui ont engendré nos sciences, ont aussi engendré le luxe. Le goût du luxe accompagne toujours celui des lettres; & le goût des lettres accompagne souvent celui du luxe. (1)

(1) A mesure que le luxe corrompt les mœurs,

Le luxe peut être néceſſaire pour donner du pain aux pauvres; mais s'il n'y avoit point de luxe, il n'y auroit point de pauvres.

Le luxe nourrit cent pauvres dans nos villes, & en fait périr cent mille dans nos campagnes. L'argent qui circule entre les mains des riches & des artiſtes pour fournir à leur ſuperfluité, eſt perdu pour la ſubſiſtance du laboureur; & celui-ci n'a point d'habit, préciſément parce qu'il faut du galon aux autres. Le gaſpillage des matieres qui ſervent à la nourriture des hommes, ſuffit ſeul pour rendre le luxe odieux à l'humanité. Il faut du jus dans nos cuiſines; voilà pourquoi tant de malades manquent de bouillon. Il faut des liqueurs ſur nos tables; voilà pourquoi le payſan ne boit que de l'eau. Il faut de la poudre à nos perruques; voilà pourquoi tant de pauvres n'ont pas de pain.

A ne conſulter que l'impreſſion la plus naturelle, il ſembleroit que pour dédaigner l'éclat & le luxe on a moins beſoin de modération que de goût. La

dit un Auteur moderne, les ſciences les adouciſſent: ſemblables aux Prieres dans Homere, qui parcourent toujours la terre à la ſuite de l'injuſtice, pour adoucir les fureurs de cette cruelle divinité.

ſymmétrie & la régularité plaiſent à tous les yeux. L'image du bien-être & de la félicité touche le cœur humain qui en eſt avide : mais un vain appareil qui ne ſe rapporte ni à l'ordre ni au bonheur, & n'a pour objet que de frapper les yeux, quelle idée favorable à celui qui l'étale peut-il exciter dans l'eſprit du ſpectateur ? L'idée du goût ? Le goût ne paroît-il pas cent fois mieux dans les choſes ſimples que dans celles qui ſont offuſquées de richeſſe ? L'idée de la commodité ? Y a-t-il rien de plus incommode que le faſte ? L'idée de la grandeur ? C'eſt préciſément le contraire. Quand je vois qu'on a voulu faire un grand palais, je me demande auſſi-tôt pourquoi ce palais n'eſt pas plus grand ? Pourquoi celui qui a cinquante domeſtiques n'en a-t-il pas cent ? Cette belle vaiſſelle d'argent, pourquoi n'eſt-elle pas d'or ? Cet homme qui dore ſon carroſſe, pourquoi ne dore-t-il pas ſes lambris ? Si ſes lambris ſont dorés, pourquoi ſon toît ne l'eſt-il pas ? Celui qui voulut bâtir une haute tour faiſoit bien de la vouloir porter juſqu'au Ciel ; autrement il eût eu beau l'élever, le point où il ſe fût arrêté n'eût ſervi qu'à donner de plus loin la preuve de ſon impuiſſance. O homme petit & vain,

montre-moi ton pouvoir, je te montrerai ta misere!

RICHES, RICHESSES.

TOus les Riches comptent l'or avant le mérite. Dans la mise commune de l'argent & des services, ils trouvent toujours que ceux-ci n'acquittent jamais l'autre, & pensent qu'on leur en doit de reste quand on a passé sa vie à les servir en mangeant leur pain.

Les pauvres gémissent sous le joug des riches, & les riches sous le joug des préjugés.

Richesse ne fait point riche, dit le Roman de la Rose. Les biens d'un homme ne sont point dans ses coffres, mais dans l'usage de ce qu'il en tire; car on ne s'approprie les choses qu'on posséde que par leur emploi, & les abus sont toujours plus inépuisables que les richesses; ce qui fait qu'on ne jouit pas à proportion de sa dépense, mais à proportion qu'on la sait mieux ordonner. Un fou peut jetter des lingots dans la mer & dire qu'il en a joui: mais quelle comparaison entre cette extravagante jouissance, & celle qu'un homme sage eût su tirer d'une moindre somme?

Il n'y a point de richesse absolue. Ce

mot ne signifie qu'un rapport de surabondance entre les désirs & les facultés de l'homme riche. Tel est riche avec un arpent de terre ; tel est gueux au milieu de ses monceaux d'or. Le désordre & les fantaisies n'ont point de bornes, & font plus de pauvres que les vrais besoins.

MENDIANTS.

Nourrir les Mendiants, c'est contribuer à multiplier les Gueux & les Vagabonds qui se plaisent à ce lâche métier, & se rendant à charge à la société, la privent encore du travail qu'ils y pouroient faire. Voilà les maximes dont de complaisants raisonneurs aiment à flatter la dureté des riches.

On souffre & l'on entretient à grands frais des multitudes de professions inutiles dont plusieurs ne servent qu'à corrompre & gâter les mœurs. A ne regarder l'état de Mendiant que comme un métier, loin qu'on en ait rien de pareil à craindre, on n'y trouve que de quoi nourrir en nous les sentiments d'intérêt & d'humanité qui devroient unir tous les hommes. Si l'on veut le considérer par le talent, pourquoi ne récompenserois-je pas l'éloquence de ce Mendiant qui me remue le cœur & me porte

à le ſecourir, comme je paie un Comédien qui me fait verſer quelques larmes ſtériles? Si l'un me fait aimer les bonnes actions d'autrui, l'autre me porte à en faire moi-même : tout ce qu'on ſent à la Tragédie s'oublie à l'inſtant qu'on en ſort ; mais la mémoire des malheureux qu'on a ſoulagé donne un plaiſir qui renaît ſans ceſſe. Si le grand nombre des Mendiants eſt onéreux à l'état, de combien d'autres profeſſions qu'on encourage & qu'on tolere, n'en peut-on pas dire autant? C'eſt au Souverain de faire enſorte qu'il n'y ait point de Mendiants : mais pour les rebuter de leur profeſſion faut-il rendre les Citoyens inhumains & dénaturés? Pour moi, ſans ſavoir ce que les pauvres ſont à l'état, je ſais qu'ils ſont tous mes freres, & que je ne puis ſans une inexcuſable dureté leur refuſer le foible ſecours qu'ils me demandent. La plupart ſont des vagabonds, j'en conviens; mais je connois trop les peines de la vie pour ignorer par combien de malheurs un honnête homme peut ſe trouver réduit à leur ſort ; & comment puis-je être ſûr que l'inconnu qui vient implorer au nom de Dieu mon aſſiſtance, & mendier un pauvre morceau de pain, n'eſt pas peut-être cet honnête homme prêt à périr de miſere, & que mon

refus va réduire au désespoir ? Quand l'aumône qu'on leur donne ne seroit pour eux un secours réel, c'est au moins un témoignage qu'on prend part à leur peine, un adoucissement à la dureté du refus, une sorte de salutation qu'on leur rend. Une petite monnoie ou un morceau de pain ne coûtent guere plus à donner & sont une réponse plus honnête qu'un, *Dieu vous assiste*; comme si les dons de Dieu n'étoient pas dans la main des hommes, qu'il eût d'autres greniers sur la terre que les magasins des riches ? Enfin, quoi qu'on puisse penser de ces infortunés, si l'on ne doit rien au gueux qui mendie, au moins se doit-on à soi-même de rendre honneur à l'humanité souffrante ou à son image, & de ne point s'endurcir le cœur à l'aspect de ses miseres.

Nourrir les mendiants, c'est, disent les détracteurs de l'aumône, former des pépinieres de voleurs; & tout au contraire, c'est empêcher qu'ils ne le deviennent. Je conviens qu'il ne faut pas encourager les pauvres à se faire mendiants; mais quand une fois ils le sont, il faut les nourrir, de peur qu'ils ne se fassent voleurs. Rien n'engage tant à changer de profession que de ne pouvoir vivre dans la sienne : or tous ceux qui ont une fois goûté de ce métier oiseux

prennent tellement le travail en aversion, qu'ils aiment mieux voler & se faire pendre, que de reprendre l'usage de leurs bras. Un liard est bientôt demandé & refusé; mais vingt liards auroient payé le souper d'un pauvre, que vingt refus peuvent impatienter. Qui est-ce qui voudroit jamais refuser une si légere aumône, s'il songeoit qu'elle pût sauver deux hommes, l'un d'un crime & l'autre de la mort? J'ai lu quelque part que les mendiants sont une vermine qui s'attache aux riches. Il est naturel que les enfants s'attachent aux peres; mais ces peres opulents & durs les méconnoissent & laissent aux pauvres le soin de les nourrir.

SUICIDE.

TU veux cesser de vivre; mais je voudrois bien savoir si tu as commencé. Quoi! fus-tu placé sur la terre pour n'y rien faire? Le Ciel ne t'impose-t-il point avec la vie une tâche pour la remplir? Si tu as fait ta journée avant le soir, repose-toi le reste du jour, tu le peux; mais voyons ton ouvrage. Quelle réponse tiens-tu prête au Juge suprême qui demandera compte de ton temps? Malheureux! trouve-moi ce juste

qui se vante d'avoir assez vécu ; que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie pour être en droit de la quitter.

Tu comptes les maux de l'humanité, & tu dis, la vie est un mal. Mais regarde, cherche dans l'ordre des choses si tu y trouves quelques biens qui ne soient point mêlés de maux. Est-ce donc à dire qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers, & peux-tu confondre ce qui est mal par sa nature avec ce qui ne souffre le mal que par accident ? La vie passive de l'homme n'est rien, & ne regarde qu'un corps dont il sera bientôt délivré ; mais sa vie active & morale, qui doit influer sur tout son être, consiste dans l'exercice de sa volonté. La vie est un mal pour le méchant qui prospere, & un bien pour l'honnête homme infortuné : car ce n'est pas une modification passagere, mais son rapport avec son objet qui la rend bonne ou mauvaise.

Tu t'ennuies de vivre, & tu dis, la vie est un mal. Tôt ou tard tu seras consolé, & tu diras, la vie est un bien. Tu diras plus vrai, sans mieux raisonner : car rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui, & puisque c'est dans la mauvaise disposition de ton ame qu'est tout le mal, corrige

tes affections déréglées, & ne brûle pas ta maison pour n'avoir pas la peine de la ranger.

Que sont dix, vingt, trente ans, pour un être immortel ? La peine & le plaisir passent comme une ombre ; la vie s'écoule en un instant ; elle n'est rien par elle-même, son prix dépend de son emploi. Le bien seul qu'on a fait demeure, & c'est par lui qu'elle est quelque chose. Ne dis donc plus que c'est un mal pour toi de vivre, puisqu'il dépend de toi seul que ce soit un bien ; & que si c'est un mal d'avoir vécu, c'est une raison de plus pour vivre encore. Ne dis pas non plus, qu'il t'est permis de mourir ; car autant vaudroit dire qu'il t'est permis de n'être pas homme, qu'il t'est permis de te révolter contre l'Auteur de ton être, & de tromper ta destination.

Le Suicide est une mort furtive & honteuse. C'est un vol fait au genre humain. Avant de le quitter, rends-lui ce qu'il a fait pour toi. Mais je ne tiens à rien. Je suis inutile au monde. Philosophe d'un jour ! ignores-tu que tu ne saurois faire un pas sur la terre sans trouver quelque devoir à remplir, & que tout homme est utile à l'humanité, par cela seul qu'il existe ?

Jeune insensé ! s'il te reste au fond

du cœur le moindre ſentiment de vertu, viens, que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu ſera tenté d'en ſortir, dis en toi-même : *que je faſſe encore une bonne action avant que de mourir :* puis va chercher quelque indigent à ſecourir, quelque infortuné à conſoler, quelque opprimé à défendre. Si cette conſidération te retient aujourd'hui, elle te retiendra encore demain, après-demain, toute la vie. Si elle ne te retient pas ; meurs, tu n'es qu'un méchant.

DUEL.

GArdez-vous de confondre le nom ſacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée, & n'eſt propre qu'à faire de braves ſcélérats.

En quoi conſiſte ce préjugé ? Dans l'opinion la plus extravagante & la plus barbare qui jamais entra dans l'eſprit humain ; ſavoir, que tous les devoirs de la ſociété ſont ſuppléés par la bravoure ; qu'un homme n'eſt plus fourbe, frippon, calomniateur, qu'il eſt civil, humain, poli, quand il ſait ſe battre ; que le menſonge ſe change en vérité, que le vol devient légitime,

la perfidie honnête, l'infidélité louable, ſi-tôt qu'on ſoutient tout cela le fer à la main; qu'un affront eſt toujours bien réparé par un coup d'épée; & qu'on n'a jamais tort avec un homme, pourvu qu'on le tue. Il y a, je l'avoue, une autre ſorte d'affaire où la gentilleſſe ſe mêle à la cruauté, & où l'on ne tue les gens que par hazard; c'eſt celle où l'on ſe bat au premier ſang. Au premier ſang! Grand Dieu! Et qu'en veux-tu faire de ce ſang, bête féroce! Le veux-tu boire?

Les plus vaillants hommes de l'antiquité ſongerent-ils jamais à venger leurs injures perſonnelles par des combats particuliers? Céſar envoya-t-il un cartel à Caton, ou Pompée à Céſar, pour tant d'affronts réciproques, & le plus grand Capitaine de la Grece fut-il déshonoré pour s'être laiſſé menacer d'un bâton? D'autres temps, d'autres mœurs, je le ſais; mais n'y en a-t-il que de bonnes, & n'oſeroit-on s'enquérir ſi les mœurs d'un temps ſont celles qu'exige le ſolide honneur? Non, cet honneur n'eſt point variable, il ne dépend ni des préjugés, il ne peut ni paſſer ni renaître, il a ſa ſource éternelle dans le cœur de l'homme juſte & dans la regle inaltérable de ſes devoirs. Si les peuples les plus éclairés,

les plus braves, les plus vertueux de la terre n'ont point connu le duel, je dis qu'il n'eſt point une inſtitution de l'honneur, mais une mode affreuſe & barbare, digne de ſa féroce origine. Reſte à ſavoir ſi, quand il s'agit de ſa vie ou de celle d'autrui, l'honnête homme ſe regle ſur la mode, & s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la ſuivre? Que feroit celui qui s'y veut aſſervir, dans des lieux où regne un uſage contraire? A Meſſine ou à Naples, il iroit attendre ſon homme au coin d'une rue & le poignarder par derriere. Cela s'appelle être brave en ce pays-là, & l'honneur n'y conſiſte pas à ſe faire tuer par ſon ennemi, mais à le tuer lui-même.

L'homme droit, dont toute la vie eſt ſans tache, & qui ne donna jamais aucun ſigne de lâcheté, refuſera de ſouiller ſa main d'un homicide & n'en ſera que plus honoré. Toujours prêt à ſervir la patrie, à protéger le foible, à remplir les devoirs les plus dangereux, & à défendre, en toute rencontre juſte & honnête, ce qui lui eſt cher au prix de ſon ſang, il met dans ſes démarches cette inébranlable fermeté qu'on n'a point ſans le vrai courage. Dans la ſécurité de ſa conſcience, il marche la tête levée, il ne fuit ni ne cherche

son ennemi. On voit aisément qu'il craint moins de mourir que de mal faire, & qu'il redoute le crime & non le péril. Si les vils préjugés s'élevent un instant contre lui, tous les jours de son honorable vie sont autant de témoins qui les récusent, & dans une conduite si bien liée on juge d'une action sur toutes les autres.

Les hommes si ombrageux & si prompts à provoquer les autres sont, pour la plûpart, de très-mal-honnêtes gens, qui, de peur qu'on n'ose leur montrer ouvertement le mépris qu'on a pour eux, s'efforcent de couvrir de quelques affaires d'honneur l'infamie de leur vie entiere.

Tel fait un effort & se présente une fois pour avoir droit de se cacher le reste de sa vie. Le vrai courage a plus de constance & moins d'empressement; il est toujours ce qu'il doit être, il ne faut ni l'exciter ni le retenir : l'homme de bien le porte par-tout avec lui ; au combat contre l'ennemi, dans un cercle en faveur des absents & de la vérité ; dans son lit contre les attaques de la douleur & de la mort. La force de l'ame qui l'inspire est d'usage dans tous les temps ; elle met toujours la vertu au-dessus des événements, & ne consiste pas à se battre, mais à ne rien craindre.

EXCÈS DU VIN.

TOute intempérance eſt vicieuſe, & ſur-tout celle qui nous ôte la plus noble de nos facultés. L'excès du vin dégrade l'homme, aliene au moins ſa raiſon pour un temps & l'abrutit à la longue. Mais enfin le goût du vin n'eſt pas un crime, il en fait rarement commettre, il rend l'homme ſtupide & non pas méchant. Pour une querelle paſſagere qu'il cauſe, il forme cent attachements durables. Généralement parlant, les buveurs ont de la cordialité, de la franchiſe; ils ſont preſque tous bons, droits, juſtes, fideles, braves & honnêtes gens, à leur défaut près.

Combien de vertus apparentes cachent ſouvent des vices réels! Le ſage eſt ſobre par tempérance, le fourbe l'eſt par fauſſeté. Dans le pays de mauvaiſes mœurs, d'intrigues, de trahiſons, d'adulteres, on redoute un état d'indiſcrétion où le cœur ſe montre ſans qu'on y ſonge. Par-tout les gens qui abhorrent le plus l'ivreſſe ſont ceux qui ont le plus d'intérêt à s'en garantir. En Suiſſe elle eſt preſque en eſtime; à Naples elle eſt en horreur; mais au fond laquelle eſt le plus à craindre, de

l'intempérance du Suiſſe ou de la réſerve de l'Italien ?

Ne calomnions point le vice même, n'a-t-il pas aſſez de ſa laideur? Le vin ne donne pas de la méchanceté, il la décele. Celui qui tua Clitus dans l'ivreſſe, fit mourir Philotas de ſang froid. Si l'ivreſſe a ſes fureurs, quelle paſſion n'a pas les ſiennes ? La différence eſt que les autres reſtent au fond de l'ame, & que celle-là s'allume & s'éteint à l'inſtant. A cet emportement près, qui paſſe & qu'on évite aiſément, ſoyons sûrs que quiconque fait dans le vin de méchantes actions, couve à jeun de méchants deſſeins.

MALADIES.

L'Extrême inégalité dans la maniere de vivre ; l'excès d'oiſiveté dans les uns, l'excès de travail dans les autres ; la facilité d'irriter & de ſatisfaire nos appétits & notre ſenſualité ; les aliments trop recherchés des riches, qui les nourriſſent de ſucs échauffants, & les accablent d'indigeſtions ; la mauvaiſe nourriture des pauvres, dont ils manquent même le plus ſouvent, & dont le défaut les porte à ſurcharger avidement leur eſtomac dans l'occaſion ; les

veilles, les excès de toute espece ; les transports immodérés de toutes les passions, les fatigues & l'épuisement d'esprit, les chagrins & les peines sans nombre qu'on éprouve dans tous les états, & dont les ames sont perpétuellement rongées ; voilà les funestes garants que la plupart de nos maux sont notre propre ouvrage, & que nous les aurions presque tous évités en conservant la maniere de vivre simple, uniforme & solitaire, qui nous étoit prescrite par la nature. Si elle nous a desti à être sains, j'ose presque assurer que l'état de réflexion est un état contre nature, & que l'homme qui médite est un animal dépravé.

MÉDECINE, MÉDECINS.

UN corps débile affoiblit l'ame. Delà l'empire de la médecine, Art plus pernicieux aux hommes que tous les maux qu'il prétend guérir. Je ne sais pour moi, de quelle maladie nous guérissent les médecins, mais je sais qu'ils nous en donnent de bien funestes ; la lâcheté, la pusillanimité, la crédulité, la terreur de la mort : s'ils guérissent le corps, ils tuent le courage. Que nous importe qu'ils fassent marcher des cadavres?

davres? Ce sont des hommes qu'il nous faut, & l'on n'en voit point sortir de leurs mains.

La médecine est à la mode parmi nous; elle doit l'être. C'est l'amusement des gens oisifs & désœuvrés, qui ne sachant que faire de leur temps le passent à se conserver. S'ils avoient eu le malheur de naître immortels, ils seroient les plus misérables des êtres. Une vie qu'ils n'auroient jamais peur de perdre ne seroit pour eux d'aucun prix. Il faut à ces gens-là des Médecins qui les menacent pour les flatter, & qui leur donnent chaque jour le seul plaisir dont ils soient susceptibles; celui de n'être pas morts.

Les hommes font sur l'usage de la médecine les mêmes sophismes que sur la recherche de la vérité. Ils supposent toujours qu'en traitant un malade on le guérit, & qu'en cherchant une vérité on la trouve: ils ne voient pas qu'il faut balancer l'avantage d'une guérison que le Médecin opere, par la mort de cent malades qu'il a tués; & l'utilité d'une vérité découverte, par le tort que font les erreurs qui passent en même-temps. La Science qui instruit & la médecine qui guérit sont fort bonnes sans doute; mais la science qui trompe & la médecine qui tue sont mauvaises.

Apprenez-nous donc à les distinguer. Voilà le nœud de la question : si nous savions ignorer la vérité, nous ne serions jamais les dupes du mensonge ; si nous savions ne vouloir pas guérir malgré la nature, nous ne mourrions jamais par la main du médecin. Ces deux abstinences seroient sages ; on gagneroit évidemment à s'y soumettre. Je ne dispute donc pas que la médecine ne soit utile à quelques hommes, mais je dis qu'elle est funeste au genre humain.

On me dira, comme on fait sans cesse, que les fautes sont du Médecin, mais que la médecine en elle-même est infaillible. A la bonne heure ; mais qu'elle vienne donc sans le Médecin ; car tant qu'ils viendront ensemble, il y aura cent fois plus à craindre des erreurs de l'Artiste, qu'à espérer du secours de l'Art.

Cet Art mensonger, plus fait pour les maux de l'esprit que pour ceux du corps, n'est pas plus utile aux uns qu'aux autres : il nous guérit moins de nos maladies qu'il ne nous en imprime l'effroi. Il recule moins la mort qu'il ne la fait sentir d'avance ; il use la vie au lieu de la prolonger : & quand il la prolongeroit, ce seroit encore au préjudice de l'espece ; puisqu'il nous ôte à

la société par les soins qu'il nous impose, & à nos devoirs par les frayeurs qu'il nous donne. C'est la connoissance des dangers qui nous les fait craindre : celui qui se croiroit invulnérable n'auroit peur de rien. A force d'armer Achille contre le péril, le Poëte lui ôte le mérite de la valeur : tout autre à sa place eût été un Achille au même prix.

Voulez-vous trouver des hommes d'un vrai courage ? Cherchez-les dans les lieux où il n'y a point de Médecins, où l'on ignore les conséquences des maladies, & où l'on ne songe guere à la mort. Naturellement l'homme sait souffrir constamment, & meurt en paix. Ce sont les Médecins avec leurs ordonnances, les Philosophes avec leurs préceptes, les Prêtres avec leurs exhortations, qui l'avilissent de cœur & lui font désapprendre à mourir.

La seule partie utile de la médecine est l'hygiene. Encore l'hygiene est-elle moins une science qu'une vertu. La tempérance & le travail sont les deux vrais médecins de l'homme : le travail aiguise son appétit, & la tempérance l'empêche d'en abuser.

Vis selon la nature, sois patient, & chasse les Médecins : tu n'éviteras pas la mort, mais tu ne la sentiras qu'une fois, tandis qu'ils la portent chaque

jour dans ton imagination troublée, & que leur Art mensonger, au lieu de prolonger tes jours, t'en ôte la jouissance. Je demanderai toujours quel vrai bien cet Art a fait aux hommes? Quelques-uns de ceux qu'il guérit mourroient, il est vrai; mais des millions qu'il tue resteroient en vie. Homme sensé, ne mets point à cette loterie où trop de chances sont contre toi. Souffre, meurs ou guéris; mais sur-tout vis jusqu'à ta derniere heure.

MORT.

SI nous étions immortels, nous serions des êtres très-misérables. Il est dur de mourir; mais il est doux d'espérer qu'on ne vivra pas toujours, & qu'une meilleure vie finira les peines de celle-ci.

Si l'on nous offroit l'immortalité sur la terre, qui est-ce qui voudroit accepter ce triste présent? Quelle ressource, quel espoir, quelle consolation nous resteroit-il contre les rigueurs du sort & contre les injustices des hommes? L'ignorant, qui ne prévoit rien, sent peu le prix de la vie & craint peu de la perdre; l'homme éclairé voi des biens d'un plus grand prix qu'il préfere

à celui-là. Il n'y a que le demi-favoir & la fausse sagesse qui prolongeant nos vues jusqu'à la mort, & pas au-delà, en font pour nous le pire des maux. La nécessité de mourir n'est à l'homme sage qu'une raison pour supporter les peines de la vie. Si l'on n'étoit pas sûr de la perdre une fois, elle coûteroit trop à conserver.

On croit que l'homme a un vif amour pour sa conservation, & cela est vrai; mais on ne voit pas que cet amour, tel que nous le sentons, est en grande partie l'ouvrage des hommes. Naturellement l'homme ne s'inquiete pour se conserver qu'autant que les moyens sont en son pouvoir; si-tôt que ces moyens lui échappent, il se tranquillise & meurt sans se tourmenter inutilement. La premiere loi de la résignation nous vient de la nature. Les Sauvages, ainsi que les bêtes, se débattent fort peu contre la mort, & l'endurent presque sans se plaindre. Cette loi détruite, il s'en forme une autre qui vient de la raison, mais peu savent l'en tirer, & cette résignation factice n'est jamais aussi pleine & entiere que la premiere.

Vivre libre & peu tenir aux choses humaines, est le meilleur moyen d'apprendre à mourir.

Quand on a gâté sa constitution par

une vie déréglée, on la veut rétablir par des remedes ; au mal qu'on sent on ajoute celui qu'on craint ; la prévoyance de la mort la rend horrible & l'accélere ; plus on la veut fuir, plus on la sent ; & l'on meurt de frayeur durant toute sa vie, en murmurant contre la nature des maux qu'on s'est fait en l'offensant.

ETUDE.

QUand on a une fois l'entendement ouvert par l'habitude de réfléchir, il vaut toujours mieux trouver de soi-même les choses qu'on trouveroit dans les livres : c'est le vrai secret de les bien mouler à sa tête & de se les approprier.

La grande erreur de ceux qui étudient est de se fier trop à leurs livres & de ne pas tirer assez de leur fond ; sans songer que de tous les Sophistes, notre propre raison est presque toujours celui qui nous abuse le moins. Si-tôt qu'on veut rentrer en soi-même, chacun sent ce qui est bien, chacun discerne ce qui est beau ; nous n'avons pas besoin qu'on nous apprenne à connoître ni l'un ni l'autre, & l'on ne s'en impose là-dessus qu'autant qu'on s'en veut imposer. Mais les exemples du très-bon

& du très-beau sont plus rares & moins connus, il les faut aller chercher loin de nous. La vanité, mesurant les forces de la nature sur notre foiblesse, nous fait regarder comme chimériques les qualités que nous ne sentons pas en nous-mêmes ; la paresse & le vice s'appuient sur cette prétendue impossibilité, & ce qu'on ne voit pas tous les jours, l'homme foible prétend qu'on ne le voit jamais. C'est cette erreur qu'il faut détruire. Ce sont ces grands objets qu'il faut s'accoutumer à sentir & à voir, afin de s'ôter tout prétexte de ne les pas imiter. L'ame s'éleve, le cœur s'enflamme à la contemplation de ces divins modeles ; à force de les considérer, on cherche à leur devenir semblable, & l'on ne souffre plus rien de médiocre sans un dégoût mortel.

ETUDE DU MONDE.

L'Étude du monde est remplie de difficultés, & il est difficile de savoir quelle place il faut occuper pour le bien connoître. Le Philosophe en est trop loin, l'homme du monde en est trop près. L'un voit trop pour pouvoir réfléchir, l'autre trop peu pour juger du tableau total. Chaque objet qui

frappe le Philosophe, il le considere à part, & n'en pouvant discerner ni les liaisons ni les rapports avec d'autres objets qui sont hors de sa portée, il ne le voit jamais à sa place & n'en sent ni la raison ni les vrais effets. L'homme du monde voit tout, & n'a le temps de penser à rien. La mobilité des objets ne lui permet que de les appercevoir & non de les observer; ils s'effacent mutuellement avec rapidité, & il ne lui reste du tout que des impressions confuses qui ressemblent au cahos.

On ne peut pas non plus voir & méditer alternativement, parce que le spectacle exige une continuité d'attention, qui interrompt la réflexion. Un homme qui voudroit diviser son temps par intervalles entre le monde & la solitude, toujours agité dans sa retraite & toujours étranger dans le monde, ne seroit bien nulle part. Il n'y auroit d'autre moyen que de partager sa vie entiere en deux grands espaces, l'un pour voir, l'autre pour réfléchir: mais cela même est presque impossible; car la raison n'est pas un meuble qu'on pose & qu'on reprenne à son gré; & quiconque a pu vivre dix ans sans penser, ne pensera de sa vie.

C'est encore une folie de vouloir étudier le monde en simple spectateur.

Celui qui ne prétend qu'obſerver n'obſerve rien, parce qu'étant inutile dans les affaires & importun dans les plaiſirs, il n'eſt admis nulle part. On ne voit agir les autres qu'autant qu'on agit ſoi-même ; dans l'école du monde comme dans celle de l'amour, il faut commencer par pratiquer ce qu'on veut apprendre.

ETUDE DES SCIENCES.

PArmi tant d'admirables méthodes pour abréger l'étude des Sciences, nous aurions grand beſoin que quelqu'un nous en donnât une pour les apprendre avec effort.

Plus nos outils ſont ingénieux, plus nos organes deviennent groſſiers & maladroits : à force de raſſembler des machines autour de nous, nous n'en trouvons plus en nous-mêmes.

SCIENCES ET ARTS.

L'Eſprit a ſes beſoins ainſi que le corps. Ceux-ci ſont les fondements de la ſociété, les autres en font l'agrément.

Le beſoin éleva les trônes ; les Scien-

ces & les Arts les ont affermis.

Puiſſances de la terre, aimez les talents, & protégez ceux qui les cultivent. Peuples policés, cultivez-les; heureux eſclaves, vous leur devez ce goût délicat & fin dont vous vous piquez, cette douceur de caractere & cette urbanité de mœurs qui rendent parmi vous le commerce ſi liant & ſi facile, en un mot les apparences de toutes les vertus ſans en avoir aucune.

Il y a des ames lâches & puſillanimes qui n'ont ni feu, ni chaleur, & qui ne ſont douces que par indifférence pour le bien & pour le mal. Telle eſt la douceur qu'inſpire aux peuples le goût des lettres.

Plus l'intérieur ſe corrompt, & plus l'extérieur ſe compoſe : c'eſt ainſi que la culture des lettres engendre inſenſiblement la politeſſe.

Que de dangers ! que de fauſſes routes dans l'inveſtigation des Sciences ! par combien d'erreurs, mille fois plus dangereuſes que la vérité n'eſt utile, ne faut-il point paſſer pour arriver à elles ? Le déſavantage eſt viſible ; car le faux eſt ſuſceptible d'une infinité de combinaiſons ; mais la vérité n'a qu'une maniere d'être.

C'eſt un grand mal, que l'abus du temps. D'autres maux pires encore ſui-

vent les Lettres & les Arts. Tel est le luxe : né comme eux de l'oisiveté & de la vanité des hommes, le luxe va rarement sans les Sciences & les Arts, & jamais ils ne vont sans lui.

Quand les hommes innocents & vertueux aimoient à avoir les Dieux pour témoins de leurs actions, ils habitoient ensemble sous les mêmes cabanes ; mais bientôt devenus méchants, ils se lasserent de ces incommodes spectateurs, & les releguerent dans des temples magnifiques. Ils les en chasserent enfin pour s'y établir eux-mêmes, ou du moins les temples des Dieux ne se distinguerent plus des maisons des Citoyens. Ce fut alors le comble de la dépravation ; & les vices ne furent jamais poussés plus loin que quand on les vit, pour ainsi dire, soutenus à l'entrée des palais des Grands sur des colonnes de marbre, & gravés sur des chapiteaux corinthiens.

O, Fabricius ! qu'eût pensé votre grande ame, si, pour votre malheur, rappellé à la vie, vous eussiez vu la face pompeuse de cette Rome sauvée par votre bras, & que votre nom respectable avoit plus illustrée que toutes ses conquêtes? » Dieux ! eussiez-vous dit, » que sont devenus ces toîts de chau» me & ces foyers rustiques qu'habi-

» toient jadis la modération & la vertu?
» Quelle ſplendeur funeſte a ſuccédé à
» la ſimplicité Romaine ? Quel eſt ce
» langage étranger ? Quelles ſont ces
» mœurs efféminées ? Que ſignifient ces
» ſtatues, ces tableaux, ces édifices ?
» Inſenſés, qu'avez-vous fait ? Vous,
» les maîtres des Nations, vous vous
» êtes rendus les eſclaves des hommes
» frivoles que vous avez vaincus ! Ce
» ſont des Rhéteurs qui vous gouver-
» nent ! c'eſt pour enrichir des Archi-
» tectes, des Peintres, des Statuaires &
» des Hiſtrions que vous avez arroſé
» de votre ſang la Grece & l'Aſie ! les
» dépouilles de Carthage ſont la proie
» d'un joueur de flûte ! Romains, ha-
» tez-vous de renverſer ces amphithéa-
» tres, briſez ces marbres, brûlez ces
» tableaux, chaſſez ces eſclaves qui
» vous ſubjuguent, & dont les funeſtes
» arts vous corrompent. Que d'autres
» mains s'illuſtrent par de vains talents :
» le ſeul talent digne de Rome eſt celui
» de conquérir le monde & d'y faire
» régner la vertu. Quand Cynéas prit
» notre Sénat pour une aſſemblée de
» Rois, il ne fut ébloui, ni par une
» pompe vaine, ni par une élégance
» recherchée. Il n'y entendit point cette
» éloquence frivole, l'étude & le char-
» me des hommes futiles. Que vit donc

» Cynéas de si majestueux? O, citoyens !
» il vit un spectacle que ne donneront
» jamais vos richesses, ni tous vos arts : le
» plus beau spectacle qui ait jamais paru
» sous le Ciel, l'assemblée de deux cens
» hommes vertueux, dignes de comman-
» der à Rome, & de gouverner la terre. «

Le goût des Lettres & des beaux Arts anéantit l'amour de nos premiers devoirs & de la véritable gloire. Quand une fois les talents ont envahi les honneurs dus à la vertu, chacun veut être un homme agréable, & nul ne se soucie d'être un homme de bien. Delà naît encore cette autre inconséquence, qu'on ne récompense dans les hommes que les qualités qui ne dépendent pas d'eux : car nos talents naissent avec nous, nos vertus seules nous appartiennent.

Le goût de la philosophie relâche tous les liens d'estime & de bienveillance, qui attachent les hommes à la société ; & c'est peut-être le plus dangereux des maux qu'elle engendre. Le charme de l'étude rend bientôt insipide tout autre attachement. De plus, à force de réfléchir sur l'humanité, à force d'observer les hommes, le Philosophe apprend à les apprécier selon leur valeur ; & il est difficile d'avoir bien de l'affection pour ce qu'on méprise. Bientôt il réunit en sa personne tout l'inté-

rêt que les hommes vertueux partagent avec leurs ſemblables : ſon mépris pour les autres tourne au profit de ſon orgueil ; ſon amour-propre augmente en même proportion que ſon indifférence pour le reſte de l'univers. La famille, la patrie, deviennent pour lui des mots vuides de ſens : il n'eſt ni parent, ni citoyen, ni homme ; il eſt Philoſophe.

En même-temps que la culture des Sciences retire en quelque ſorte de la preſſe le cœur du Philoſophe, elle y engage en un autre ſens celui de l'homme de lettres, & toujours avec un égal préjudice pour la vertu. Tout homme qui s'occupe des talents agréables veut plaire, être admiré ; & il veut être admiré plus qu'un autre. Les applaudiſſements publics appartiennent à lui ſeul : je dirois qu'il fait tout pour les obtenir, s'il ne faiſoit encore plus pour en priver ſes concurrents. Delà naiſſent d'un côté, les rafinements du goût & de la politeſſe, vile & baſſe flatterie, ſoins ſéducteurs, inſidieux, puériles, qui, à la longue, rappettiſſent l'ame, & corrompent le cœur ; & de l'autre les jalouſies, les rivalités, les haines d'artiſtes ſi renommées, la perfide calomnie, la fourberie, la trahiſon, & tout ce que le vice a de plus lâche & de plus odieux. Si le Philoſophe mépriſe les

hommes, l'artiſte s'en fait bientôt mépriſer, & tous deux concourent enfin à les rendre mépriſables.

La Science n'eſt point faite pour l'homme en général. Il s'égare ſans ceſſe dans ſa recherche; & s'il l'obtient quelquefois, ce n'eſt preſque jamais qu'à ſon préjudice. Il eſt né pour agir & penſer, & non pour réfléchir. La refléxion ne ſert qu'à le rendre malheureux, ſans le rendre meilleur ni plus ſage: elle lui fait regretter des biens paſſés, & l'empêche de jouir du préſent: elle lui préſente l'avenir heureux pour le ſéduire par l'imagination, & le tourmenter par les déſirs; & l'avenir malheureux pour le lui faire ſentir d'avance. L'étude corrompt ſes mœurs, altere ſa ſanté, détruit ſon tempérament, & gâte ſouvent ſa raiſon: ſi elle lui apprenoit quelque choſe, je le trouverois encore fort mal dédommagé.

J'avoue qu'il y a quelques génies ſublimes qui ſavent pénétrer à travers des voiles dont la vérité s'enveloppe, quelques ames privilégiées, capables de réſiſter à la bêtiſe de la vanité, à la baſſe jalouſie & aux autres paſſions qu'engendre le goût des lettres. Le petit nombre de ceux qui ont le bonheur de réunir ces qualités, eſt la lumiere & l'honneur du genre humain; c'eſt à eux

seuls qu'il convient, pour le bien de tous, de s'exercer à l'étude ; & cette exception même confirme la regle : car si tous les hommes étoient des Socrate, la Science alors ne leur seroit pas nuisible, mais ils n'auroient aucun besoin d'elle.

Les mêmes causes qui ont corrompu les peuples, servent quelquefois à prévenir une plus grande corruption : c'est ainsi que celui qui s'est gâté le tempérament par un usage indiscret de la Médecine, est forcé de recourir encore aux Médecins pour se conserver en vie ; & c'est ainsi que les Arts & les Sciences, après avoir fait éclorre les vices, sont nécessaires pour les empêcher de se tourner en crimes ; ils les couvrent au moins d'un vernis qui ne permet pas au poison de s'exhaler aussi librement. Elles détruisent la vertu, mais elles en laissent le simulacre public, qui est toujours une belle chose. Elles introduisent à sa place la politesse & les bienséances ; à la crainte de paroître méchant, elles substituent celle de paroître ridicule.

TALENT.

LA Nature semble avoir partagé des talents divers aux hommes pour leur donner à chacun leur emploi, sans égard

à la condition dans laquelle ils ſont nés.

Il y a deux choſes à conſidérer avant le talent ; ſavoir, les mœurs & la félicité. L'homme eſt un être trop noble pour devoir ſervir ſimplement d'inſtrument à d'autres ; & l'on ne doit point l'employer à ce qui leur convient, ſans conſulter auſſi ce qui lui convient à lui-même ; car les hommes ne ſont pas faits pour les places, mais les places ſont faites pour eux ; & pour diſtribuer convenablement les choſes, il ne faut pas tant chercher dans leur partage l'emploi auquel chaque homme eſt le plus propre, que celui qui eſt le plus propre à chaque homme, pour le rendre bon & heureux autant qu'il eſt poſſible. Il n'eſt jamais permis de détériorer une ame humaine pour l'avantage des autres, ni de faire un ſcélérat pour le ſervice des honnêtes gens.

Pour ſuivre ſon talent il faut le connoître. Eſt-ce une choſe aiſée de diſcerner toujours les talents des hommes, & à l'âge où l'on prend un parti, ſi l'on a tant de peine à bien connoître ceux des enfants qu'on a le mieux obſervés, comment celui dont l'éducation aura été négligée, ſaura-t-il de lui-même diſtinguer les ſiens? Rien n'eſt plus équivoque que les ſignes d'inclination qu'on donne dès l'enfance ; l'eſprit imitateur y a ſouvent plus de part que le talent ;

ils dépendent plutôt d'une rencontre fortuite que d'un penchant décidé, & le penchant même n'annonce pas toujours la diſpoſition.

Le vrai talent, le vrai génie a une certaine ſimplicité qui le rend moins inquiet, moins remuant, moins prompt à ſe montrer qu'un apparent & faux talent qu'on prend pour véritable, & qui n'eſt qu'une vaine ardeur de briller, ſans moyens pour y réuſſir. Tel entend un tambour & veut être un Général; un autre voit bâtir & ſe croit Architecte.

On n'a des talents que pour s'élever, perſonne n'en a pour deſcendre, eſt-ce bien-là l'ordre de la Nature?

Quand chacun connoîtroit ſon Talent, & voudroit le ſuivre, combien le pourroient? Combien ſurmonteroient d'injuſtes obſtacles? Combien vaincroient d'indignes concurrents? Celui qui ſent ſa foibleſſe appelle à ſon ſecours le manege & la brigue, que l'autre plus sûr de lui dédaigne.

Tant d'établiſſements en faveur des arts ne font que leur nuire. En multipliant indiſcrettement les ſujets, on les confond; le vrai mérite reſte étouffé dans la foule, & les honneurs dus au plus habile, ſont tous pour le plus intrigant.

S'il exiſtoit une ſociété où les emplois & les rangs fuſſent exactement meſurés ſur les talents & le mérite perſonnel, chacun pourroit aſpirer à la place qu'il ſauroit le mieux remplir ; mais il faut ſe conduire par des regles plus ſûres & renoncer au prix des talents, quand le plus vil de tous eſt le ſeul qui mene à la fortune.

Il eſt difficile de croire que tous les talents divers doivent être développés; car il faudroit pour cela que le nombre de ceux qui les poſſedent fût exactement proportionné aux beſoins de la ſociété ; & ſi l'on ne laiſſoit au travail de la terre que ceux qui ont éminemment le talent de l'Agriculture, ou qu'on enlevât à ce travail tous ceux qui ſont plus propres à un autre, il ne reſteroit pas aſſez de laboureurs pour la cultiver & nous faire vivre.

Les talents des hommes ſont comme les vertus des drogues que la nature nous donne pour guérir nos maux, quoique ſon intention ſoit que nous n'en ayons pas beſoin. Il y a des plantes qui nous empoiſonnent, des animaux qui nous dévorent, des talents qui nous ſont pernicieux. S'il falloit toujours employer chaque choſe ſelon ſes principales propriétés, peut-être feroit-on moins de bien que de mal aux hommes.

Les peuples bons & ſimples n'ont pas beſoin de tant de talents ; ils ſe ſoutiennent mieux par leur ſimplicité que les autres par toute leur induſtrie. Mais à meſure qu'ils ſe corrompent, leurs talents ſe développent comme pour ſervir de ſupplément aux vertus qu'ils perdent, & pour forcer les méchants eux-mêmes d'être utiles en dépit d'eux.

GOUT.

LE bon n'eſt que le beau mis en action ; l'un tient intimement à l'autre & ils ont tous deux une ſource commune dans la nature bien ordonnée. Il s'enſuit que le goût ſe perfectionne par les mêmes moyens que la ſageſſe, & qu'une ame bien touchée des charmes de la vertu, doit à proportion être auſſi ſenſible à tous les genres de beautés.

On s'exerce à voir comme à ſentir, ou plutôt une vue exquiſe n'eſt qu'un ſentiment délicat & fin. C'eſt ainſi qu'un Peintre, à l'aſpect d'un beau payſage, ou devant un beau tableau, s'extaſie à des objets qui ne ſont pas même remarqués d'un ſpectateur vulgaire. Combien de choſes qu'on n'apperçoit que par ſentiment, & dont il eſt impoſſible de rendre raiſon ? Combien de ces je

ne ſais quoi qui reviennent ſi fréquemment, & dont le goût ſeul décide ?

Le goût eſt en quelque maniere le microſcope du jugement ; c'eſt lui qui met les petits objets à ſa portée, & ſes opérations commencent où s'arrêtent celles du dernier. Que faut-il donc pour le cultiver ? S'exercer à voir ainſi qu'à ſentir, & à juger du beau par inſpection comme du bon par ſentiment.

Le luxe & le mauvais goût ſont inſéparables. Par-tout où le goût eſt diſpendieux, il eſt faux.

C'eſt ſur-tout dans le commerce des deux ſexes que le goût, bon ou mauvais, prend ſa forme ; ſa culture eſt un effet néceſſaire de l'objet de cette ſociété. Mais quand la facilité de jouir attiédit le déſir de plaire, le goût doit dégénérer ; & c'eſt-là, ce me ſemble, une raiſon des plus ſenſibles pourquoi le bon goût tient aux bonnes mœurs.

Le goût ſe corrompt par une délicateſſe exceſſive qui rend ſenſible à des choſes que le gros des hommes n'apperçoit pas : cette délicateſſe mene à l'eſprit de diſcuſſion ; car plus on ſubtiliſe les objets, plus ils ſe multiplient ; cette ſubtilité rend le tact plus délicat & moins uniforme. Il ſe forme alors autant de goûts qu'il y a de têtes. Dans les diſputes ſur la préférence, la philo-

rend présent & sensible, qui le lui livre en quelque sorte ; & pour lui rendre cette imaginaire propriété plus douce, le modifie au gré de sa passion. Mais tout ce prestige disparoît devant l'objet même ; rien n'embellit plus cet objet aux yeux du possesseur ; on ne se figure point ce qu'on voit : l'imagination ne pare plus rien de ce qu'on possede, l'illusion cesse où commence la jouissance.

En toute chose l'habitude tue l'imagination, il n'y a que les objets nouveaux qui la réveillent. Dans ceux que l'on voit tous les jours, ce n'est plus l'imagination qui agit, c'est la mémoire, & voilà la raison de l'axiome *ab assuetis non fit passio*, car ce n'est qu'au feu de l'imagination que les passions s'allument.

L'odorat est le sens de l'imagination. Donnant aux nerfs un ton plus fort, il doit beaucoup agiter le cerveau ; c'est pour cela qu'il ranime un moment le temperament & l'épuise à la longue. Il a dans l'amour des effets assez connus : le doux parfum d'un cabinet de toilette n'est pas un piege aussi foible qu'on pense ; & je ne sais s'il faut féliciter ou plaindre l'homme sage & peu sensible, que l'odeur des fleurs que sa maîtresse a sur le sein ne fit jamais palpiter.

Le

Le ſouvenir des objets qui nous ont frappés, les idées que nous avons acquiſes, nous ſuivent dans la retraite, la peuplent, malgré nous, d'images plus ſéduiſantes que les objets mêmes, & rendent la ſolitude auſſi funeſte à celui qui les y porte, qu'elle eſt utile à celui qui s'y maintient toujours ſeul.

Quoique l'uſage ordinaire ſoit d'annoncer par dégrés les triſtes nouvelles, il y a des imaginations fougueuſes, qui ſur un mot portent tout à l'extrême, avec leſquelles il vaut mieux ſuivre une route contraire & les accabler d'abord pour leur ménager enſuite des adouciſſements.

SIGNES.

UNe des erreurs de notre âge eſt d'employer la raiſon trop nue, comme ſi les hommes n'étoient qu'eſprit. En négligeant la langue des ſignes qui parlent à l'imagination, l'on a perdu le plus énergique des langages. L'impreſſion de la parole eſt toujours foible, & l'on parle au cœur par les yeux bien mieux que par les oreilles. En voulant tout donner au raiſonnement, nous avons réduit en mots nos préceptes, nous n'avons rien mis dans les ac-

tions. La seule raison n'est point active ; elle retient quelquefois, rarement elle excite, & jamais elle n'a rien fait de grand. Toujours raisonner est la manie des petits esprits. Les ames fortes ont bien un autre langage ; c'est par ce langage qu'on persuade & qu'on fait agir.

Dans les siecles modernes, les hommes n'ont plus de prise les uns sur les autres que par la force & par l'intérêt ; au lieu que les anciens agissoient beaucoup plus par la persuasion, par les affections de l'ame, parce qu'ils ne négligeoient pas la langue des signes. Toutes les conventions se passoient avec solemnité pour les rendre plus inviolables. Dans le gouvernement, l'auguste appareil de la puissance royale en imposoit aux sujets. Des marques de dignités, un trône, un sceptre, une robe de pourpre, une couronne, un bandeau, étoient pour eux des choses sacrées. Ces signes respectés leur rendoient vénérable l'homme qu'ils en voyoient orné ; sans soldats, sans menaces, si-tôt qu'il parloit, il étoit obéi.

Le Clergé Romain les a très-habilement conservés, & à son exemple quelques républiques, entr'autres celle de Venise. Aussi le gouvernement Vénitien, malgré la chûte de l'Etat, jouit-

il encore, ſous l'appareil de ſon antique majeſté, de toute l'affection, de toute l'adoration du peuple ; & après le Pape orné de ſa tiare, il n'y a peut-être ni Roi, ni Potentat, ni homme au monde auſſi reſpecté que le Doge de Veniſe, ſans pouvoir, ſans autorité, mais rendu ſacré par ſa pompe, & paré ſous ſa corne ducale, d'une coëffure de femme. Cette cérémonie du Bucentaure, qui fait tant rire les ſots, feroit verſer à la populace de Veniſe tout ſon ſang pour le maintien de ſon tyrannique gouvernement.

Ce que les anciens ont fait avec l'éloquence eſt prodigieux, mais cette éloquence ne conſiſtoit pas ſeulement en beaux diſcours bien arrangés, & jamais elle n'eut plus d'effet que quand l'orateur parloit le moins. Ce qu'on diſoit le plus vivement ne s'exprimoit pas par des mots, mais par des ſignes ; on ne le diſoit pas, on le montroit. L'objet qu'on expoſe aux yeux ébranle l'imagination, excite la curioſité, tient l'eſprit dans l'attente de ce qu'on va dire, & ſouvent cet objet ſeul a tout dit. Traſibule & Tarquin coupant des têtes de pavots, Alexandre appliquant ſon ſceau ſur la bouche de ſon favori, Diogene marchant devant Zénon, ne parloient-ils pas mieux que s'ils avoient fait

de longs diſcours? Quel circuit de paroles eût auſſi bien rendu les mêmes idées? Darius engagé dans la Scythie avec ſon armée, reçoit de la part du Roi des Scythes un oiſeau, une grenouille, une ſouris & cinq fleches. L'Ambaſſadeur remet ſon préſent, & s'en retourne ſans rien dire. De nos jours cet homme eût paſſé pour fou. Cette terrible harangue fut entendue, & Darius n'eut plus grande hâte que de regagner ſon pays comme il put. Subſtituez une lettre à ces ſignes; plus elle ſera menaçante & moins elle effraiera: ce ne ſera qu'une fanfaronade dont Darius n'eût fait que rire.

Que d'attentions chez les Romains à la langue des ſignes! des vêtements divers ſelon les âges, ſelon les conditions; des toges, des ſaies, des prétextes, des bulles, des laticlaves, des chaînes, des licteurs, des faiſceaux, des haches, des couronnes d'or, d'herbes, de feuilles, des ovations, des triomphes, tout chez eux étoit appareil, repréſentation, cérémonie, & tout faiſoit impreſſion ſur les cœurs des citoyens. Il importoit à l'Etat que le peuple s'aſſemblât en tel lieu plutôt qu'en tel autre; qu'il vît ou ne vît pas le Capitole; qu'il fût ou ne fût pas tourné du côté du Sénat;

qu'il délibérât tel ou tel jour par préférence. Les accusés changeoient d'habit, les candidats en changeoient; les guerriers ne vantoient pas leurs exproits, ils montroient leurs blessures. A la mort de César, j'imagine un de nos orateurs voulant émouvoir le peuple, épuiser tous les lieux communs de l'art, pour faire une pathétique description de ses plaies, de son sang, de son cadavre: Antoine, quoiqu'éloquent, ne dit point tout cela; il fait apporter le corps. Quelle rhétorique!

IDÉES.

LA maniere de former les idées est ce qui donne un caractere à l'esprit humain. L'esprit qui ne forme ses idées que sur des rapports réels, est un esprit solide; celui qui se contente de rapports apparents, est un esprit superficiel: celui qui voit les rapports tels qu'ils sont, est un esprit juste; celui qui les apprécie mal, est un esprit faux: celui qui controuve des rapports imaginaires, qui n'ont ni réalité, ni apparence, est un fou; celui qui ne compare point est un imbécille. L'aptitude plus ou moins grande à comparer des

cas d'en avoir besoin. C'est plus d'exercice pour la vertu ; mais qui l'ose exposer à ces combats, mérite d'y succomber. L'amour, l'amour même prend son masque pour la surprendre ; il se pare de son enthousiasme, il usurpe sa force, il affecte son langage ; & quand on s'apperçoit de l'erreur, qu'il est tard pour en revenir ! que d'hommes bien nés, séduits par ces apparences, d'amants tendres & généreux qu'ils étoient d'abord, sont devenus par dégrés de vils corrupteurs, sans mœurs, sans respect pour la foi conjugale, sans égards pour les droits de la confiance & de l'amitié ! heureux qui sait se reconnoître au bord du précipice, & s'empêcher d'y tomber ! est-ce au milieu d'une course rapide qu'on doit espérer de s'arrêter ? Est-ce en s'attendrissant tous les jours qu'on apprend à surmonter la tendresse ? On triomphe aisément d'un foible penchant ; mais celui qui connut le véritable amour & l'a su vaincre, ah ! pardonnons à ce mortel, s'il existe, d'oser prétendre à la vertu.



MUSIQUE

MUSIQUE.

TOute Musique ne peut être composée que de ces trois choses; mélodie ou chant, harmonie ou accompagnement, mouvement ou mesure.

L'harmonie n'est qu'un accessoire éloigné dans la Musique imitative; il n'y a dans l'harmonie proprement dite aucun principe d'imitation. Elle assure, il est vrai, les intonations; elle porte témoignage de leur justesse, & rendant les modulations plus sensibles, elle ajoute de l'énergie à l'expression & de la grace au chant; mais c'est de la seule mélodie que sort cette puissance invincible des accents passionnés; c'est d'elle que dérive tout le pouvoir de la Musique sur l'ame; formez les plus savantes successions d'accords, sans mêlange de mélodie, vous serez ennuyé au bout d'un quart-d'heure. De beaux chants sans aucune harmonie sont long-tems à l'épreuve de l'ennui. Que l'accent du sentiment anime les chants les plus simples, ils seront intéressants. Au contraire, une mélodie qui ne parle point, chante toujours mal, & la seule harmonie n'a jamais rien su dire au cœur.

L'harmonie ayant son principe dans

la nature, eſt la même pour toutes les nations, ou ſi elle a quelques différences, elles ſont introduites par celle de la mélodie; ainſi, c'eſt de la mélodie ſeulement qu'il faut tirer le caractere particulier d'une Muſique nationale; d'autant plus que ce caractere étant principalement donné par la langue, le chant proprement dit, doit reſſentir ſa plus grande influence.

On peut concevoir des langues plus propres à la muſique les unes que les autres; on en peut concevoir qui ne le ſeroient point du tout. Telle en pourroit être une qui ne ſeroit compoſée que de ſons mixtes, de ſyllabes muettes, ſourdes ou nazales, peu de voyelles ſonores, beaucoup de conſonnes & d'articulations. Que réſulteroit-il de la Muſique appliquée à une telle langue? Premiérement, le défaut d'éclat dans le ſon des voyelles obligeroit d'en donner beaucoup à celui des notes; & parce que la langue ſeroit ſourde, la Muſique ſeroit criarde. En ſecond lieu, la dureté & la fréquence des conſonnes forceroit d'exclure beaucoup de mots, à ne procéder ſur les autres que par des intonations élémentaires, & la Muſique ſeroit inſipide & monotone; ſa marche ſeroit encore lente & ennuyeuſe par la même raiſon, & quand on voudroit preſſer un

peu le mouvement, sa vîtesse ressembleroit à celle d'un corps dur & anguleux qui roule sur le pavé.

La mesure, la troisieme partie essentielle à la Musique, est à peu près à la mélodie ce que la syntaxe est au discours: c'est elle qui fait l'enchaînement des mots, qui distingue les phrases, & qui donne un sens, une liaison au tout. Toute Musique dont on ne sent point la mesure, ressemble, si la faute vient de celui qui l'exécute, à une écriture en chiffres, dont il faut nécessairement trouver la clef pour en démêler le sens; mais si en effet cette Musique n'a pas de mesure sensible, ce n'est alors qu'une collection confuse de mots pris au hazard & écrits sans suite, auxquels le lecteur ne trouve aucun sens, parce que l'auteur n'y en a point mis. La mesure dépend aussi de la langue, & singuliérement de cet attribut de la langue qu'on appelle *Prosodie*; ceci est évident, car il est nécessaire que la mesure suive les combinaisons des breves & des longues qui se trouvent toujours dans une langue. Or, supposons une nation dont la langue n'eût qu'une mauvaise prosodie; c'est-à-dire, une prosodie peu marquée, sans exactitude & sans précision, que les longues & les breves n'eussent pas entr'elles en durées & en nombres

des rapports ſimples & propres à rendre le rythme agréable, exact, régulier; qu'elle eût des longues plus ou moins longues les unes que les autres, des breves plus ou moins breves, des ſyllabes ni breves ni longues, & que les différences des unes & des autres fuſſent indéterminées & preſque incommenſurables: il eſt clair que la muſique nationale étant contrainte de recevoir dans ſa meſure les irrégularités de la proſodie n'en auroit qu'une fort vague, inégale, & très-peu ſenſible; que le récitatif ſe ſentiroit, ſur-tout, de cette irrégularité; qu'on ne ſauroit preſque comment y faire accorder les valeurs des notes & celles des ſyllabes; qu'on ſeroit contraint d'y changer la meſure à tout moment, & qu'on ne pourroit jamais y rendre les vers dans un rythme exact & cadencé; que même dans les airs meſurés tous les mouvements ſeroient peu naturels, & ſans préciſion.

ASSEMBLÉES DE DANSE.

JE n'ai jamais bien conçu pourquoi l'on s'effarouche ſi fort de la danſe & des aſſemblées qu'elle occaſionne: comme s'il y avoit plus de mal à danſer qu'à chanter, que chacun de ces

amusements ne fût pas également une inspiration de la nature, & que ce fût un crime de s'égayer en commun par une récréation innocente & honnête. Pour moi, je pense, au contraire, que toutes les fois qu'il y a concours des deux sexes, tout divertissement public devient innocent, par cela même qu'il est public, au lieu que l'occupation la plus louable est suspecte dans le tête-à-tête. L'homme & la femme sont destinés l'un pour l'autre, la fin de la nature est qu'ils soient unis par le mariage. Toute fausse religion combat la nature, la nôtre seule qui la suit & la rectifie annonce une institution divine & convenable à l'homme. Elle ne doit donc point ajouter sur le mariage, aux embarras de l'ordre civil des difficultés que l'Evangile ne prescrit pas, & qui sont contraires à l'esprit du Christianisme. Mais qu'on me dise où de jeunes personnes à marier auront occasion de prendre du goût l'un pour l'autre, & de se voir avec plus de décence & de circonspection que dans une assemblée, où les yeux du public incessamment tournés sur elles les forcent à s'observer avec le plus grand soin ? Eh! quoi, Dieu est-il offensé par un exercice agréable & salutaire, convenable à la vivacité de la jeunesse, qui consiste à se présenter

CONVERSATION, POLITESSE, ART DE TENIR MAISON.

LE grand caquet vient néceſſairement, ou de la prétention à l'eſprit, ou du prix qu'on donne à des bagatelles, dont on croit ſottement que les autres font autant de cas que nous. Celui qui connoît aſſez de choſes pour donner à toutes leur véritable prix, ne parle jamais trop; car il ſait apprécier auſſi l'attention qu'on lui donne, & l'intérêt qu'on peut prendre à ſes diſcours. Généralement les gens qui ſavent peu, parlent beaucoup, & les gens qui ſavent beaucoup parlent peu : il eſt ſimple qu'un ignorant trouve important tout ce qu'il ſait, & le diſe à tout le monde. Mais un homme inſtruit n'ouvre pas aiſément ſon répertoire : il auroit trop à dire & il voit encore plus à dire après lui, il ſe tait.

Le talent de parler tient le premier rang dans l'art de plaire; c'eſt par lui ſeul qu'on peut ajouter de nouveaux charmes à ceux auxquels l'habitude accoutume les ſens. C'eſt l'eſprit, qui non-ſeulement vivifie le corps, mais qui le renouvelle en quelque ſorte; c'eſt par la ſucceſſion des ſentiments & des idées

qu'il anime & varie la physionomie ; & c'est par les discours qu'il inspire, que l'attention, tenue en haleine, soutient long-temps le même intérêt sur le même objet.

Le ton de la bonne conversation est coulant & naturel ; il n'est ni pesant, ni frivole ; il est savant sans pédanterie, gai sans tumulte, poli sans affectation, galant sans fadeur, badin sans équivoque. Ce ne sont ni des dissertations, ni des épigrammes ; on y raisonne sans argumenter ; on y plaisante sans jeux de mots ; on y associe avec art l'esprit & la raison, les maximes & les saillies, l'ingénieuse raillerie & la morale austere. On y parle de tout pour que chacun ait quelque chose à dire ; on n'approfondit point les questions de peur d'ennuyer : on les propose comme en passant, on les traite avec rapidité ; la précision mene à l'élégance ; chacun dit son avis, & l'appuie en peu de mots ; nul n'attaque avec chaleur celui d'autrui ; nul ne défend opiniâtrément le sien ; on dispute pour s'éclairer, on s'arrête avant la dispute, chacun s'instruit, chacun s'amuse, tous s'en vont contents : & le sage même peut rapporter de ces entretiens des sujets dignes d'être médités en silence.

L'honnête intérêt de l'humanité, l'é-

panchement ſimple & touchant d'une ame franche, ont un langage bien différent des fauſſes démonſtrations de la politeſſe, & des dehors trompeurs que l'uſage du monde exige. Il eſt bien à craindre que celui qui, dès la premiere vue, vous traite comme un ami de vingt ans, ne vous traite au bout de vingt ans comme un inconnu, ſi vous avez quelque ſervice important à lui demander. Quand on voit des hommes diſſipés prendre un intérêt ſi tendre à tant de gens, on préſume volontiers qu'ils n'en prennent à perſonne.

En général, la politeſſe des hommes eſt plus officieuſe, celle des femmes plus careſſante.

J'entre dans des maiſons ouvertes, dont le maître & la maîtreſſe font conjointement les honneurs. Tous deux ont eu la même éducation, tous deux ſont d'une égale politeſſe, tous deux également pourvus de goût & d'eſprit, tous deux animés du même déſir de recevoir leur monde, & de renvoyer chacun content d'eux. Le mari n'omet aucun ſoin pour être attentif à tout : il va, vient, fait la ronde & ſe donne mille peines ; il voudroit être tout attention. La femme reſte à ſa place ; un petit cercle ſe raſſemble autour d'elle, & ſemble lui cacher le reſte de l'aſſem-

blée ; cependant il ne s'y passe rien qu'elle n'apperçoive, il n'en sort personne à qui elle n'ait parlé ; elle n'a rien omis de ce qui pouvoit intéresser tout le monde ; elle n'a rien dit à chacun qui ne lui fût agréable, & sans rien troubler à l'ordre, le moindre de la compagnie n'est pas plus oublié que le premier. On est servi, l'on se met à table ; l'homme, instruit des gens qui se conviennent, les placera selon ce qu'il sait ; la femme, sans rien savoir, ne s'y trompera pas. Elle aura déjà lu dans les yeux, dans le maintien toutes les convenances, & chacun se trouvera placé comme il veut l'être. Je ne dis pas qu'au service personne n'est oublié. Le maître de la maison en faisant la ronde aura pu n'oublier personne ; mais la femme devine ce qu'on regarde avec plaisir & en offre ; en parlant à son voisin elle a l'œil au bout de la table ; elle discerne qui ne mange point, parce qu'il n'a pas faim, & celui qui n'ose se servir ou demander, parce qu'il est mal-adroit ou timide. En sortant de table, chacun croit qu'elle n'a songé qu'à lui ; tous ne pensent pas qu'elle ait eu le temps de manger un seul morceau : mais la vérité est qu'elle a mangé plus que personne. Quand tout le monde est parti, l'on parle de ce qui s'est passé. L'homme

rapporte ce qu'on lui a dit, ce qu'ont dit & fait ceux avec lesquels il s'est entretenu. Si ce n'est pas toujours là-dessus que la femme est la plus exacte, en revanche elle a vu ce qui s'est dit tout bas à l'autre bout de la salle; elle sait ce qu'un tel a pensé, à quoi tendoit tel propos ou tel geste; il s'est fait à peine un mouvement expressif, qu'elle n'ait l'interprétation toute prête, & presque toujours conforme à la verité.

MAITRES, DOMESTIQUES.

TOute maison bien ordonnée est l'image de l'ame du maître. Les lambris dorés, le luxe & la magnificence n'annoncent que la vanité de celui qui les étale, au lieu que par-tout où vous verrez régner la regle sans tristesse, la paix sans esclavage, l'abondance sans profusion, dites avec confiance, c'est un être heureux qui commande ici.

Un pere de famille qui se plaît dans sa maison, a pour prix des soins continuels qu'il s'y donne, la continuelle jouissance des plus doux sentiments de la nature. Seul entre tous les mortels, il est maître de sa propre félicité, parce qu'il est heureux comme Dieu même, sans rien désirer de plus que ce dont il

jouit : comme cet être immenſe, il ne ſonge pas à amplifier ſes poſſeſſions, mais à les rendre véritablement ſiennes par les relations les plus parfaites & la direction la mieux entendue : s'il ne s'enrichit pas de nouvelles acquiſitions, il s'enrichit en poſſédant mieux ce qu'il a. Il ne jouiſſoit que du revenu de ſes terres, il jouit encore de ſes terres mêmes en préſidant à leur culture & les parcourant ſans ceſſe. Son Domeſtique lui étoit étranger ; il en fait ſon bien, ſon enfant, il ſe l'approprie. Il n'avoit droit que ſur les actions, il s'en donne encore ſur les volontés. Il n'étoit maître qu'à prix d'argent, il le devient par l'empire ſacré de l'eſtime & des bienfaits.

C'eſt une grande erreur dans l'économie domeſtique ainſi que dans la vie civile, de vouloir combattre un vice par un autre, ou former entr'eux une ſorte d'équilibre, comme ſi ce qui ſappe les fondements de l'ordre pouvoit jamais ſervir à l'établir ; on ne fait par cette mauvaiſe police que réunir enfin tous les inconvénients. Les vices tolérés dans une maiſon n'y regnent pas ſeuls ; laiſſez-en germer un, mille viendront à ſa ſuite.

Dans une maiſon où le Maître eſt ſincérement chéri & reſpecté, tous ſes Domeſtiques ſe regardant comme léſés

par des pertes qui le laisseroient moins en état de récompenser un bon Serviteur, sont également incapables de souffrir en silence le tort que l'un d'eux voudroit lui faire. C'est une police bien sublime que celle qui sait transformer ainsi le vil métier d'accusateur en une fonction de zele, d'intégrité, de courage, aussi noble ou du moins aussi louable qu'elle l'étoit chez les Romains.

Le précepte de couvrir les fautes de son prochain ne se rapporte qu'à celles qui ne font tort à personne ; une injustice qu'on voit, qu'on tait & qui blesse un tiers, on la commet soi-même ; & comme ce n'est que le sentiment de nos propres défauts qui nous oblige à pardonner ceux d'autrui, nul n'aime à tolérer les frippons, s'il n'est frippon lui-même. Ces principes vrais en général d'homme à homme, sont bien plus rigoureux encore dans la relation étroite du Serviteur au Maître.

Que penser de ces maîtres indifférents à tout hors à leur intérêt, qui ne veulent qu'être bien servis, sans s'embarrasser au surplus de ce que font leurs gens. Ceux qui ne veulent qu'être bien servis ne sauroient l'être long-temps. Les liaisons trop intimes entre les deux sexes ne produisent jamais que du mal.

C'eſt des conciliabules qui ſe tiennent chez les Femmes de chambre que ſortent la plupart des déſordres d'un ménage. L'accord des hommes entr'eux ni des femmes entr'elles n'eſt pas aſſez ſûr pour tirer à conſéquence. Mais c'eſt toujours entre hommes & femmes que s'établiſſent ces ſecrets monopoles qui ruinent à la longue les familles les plus opulentes.

L'inſolence des Domeſtiques annonce plutôt un maître vicieux que foible: car rien ne leur donne autant d'audace que la connoiſſance de ſes vices, & tous ceux qu'ils découvrent en lui ſont à leurs yeux autant de diſpenſes d'obéir à un homme qu'ils ne ſauroient plus reſpecter.

Les Valets imitent les Maîtres, & les imitant groſſiérement, ils rendent ſenſibles dans leur conduite les défauts que le vernis de l'éducation cache mieux dans les autres.

Quand celui qui ne s'embarraſſe pas d'être mépriſé & haï de ſes gens s'en croit pourtant bien ſervi, c'eſt qu'il ſe contente de ce qu'il voit & d'une exactitude apparente, ſans tenir compte de mille maux ſecrets qu'on lui fait inceſſamment, & dont il n'apperçoit jamais la ſource. Mais où eſt l'homme aſſez dépourvu d'honneur pour pouvoir

ſupporter les dédains de tout ce qui l'environne ? Où eſt la femme aſſez perdue pour n'être plus ſenſible aux outrages ? Combien dans Paris & dans Londres, de Dames ſe croient fort honorées, qui fondroient en larmes ſi elles entendoient ce qu'on dit d'elles dans leur antichambre ? Heureuſement pour leur repos, elles ſe raſſurent en prenant ces argus pour des imbécilles, & ſe flattant qu'ils ne voient rien de ce qu'elles ne daignent pas leur cacher. Auſſi dans leur mutine obéiſſance ne leur cachent-ils guere à leur tour le mépris qu'ils ont pour elles. Maîtres & Valets ſentent mutuellement que ce n'eſt pas la peine de ſe faire eſtimer les uns des autres.

En toute choſe l'exemple des Maîtres eſt plus fort que l'autorité, & il n'eſt pas naturel que leurs Domeſtiques veuillent être plus honnêtes gens qu'eux.

Si on examine de près la police des grandes maiſons, on voit clairement qu'il eſt impoſſible à un maître qui a vingt domeſtiques, de venir jamais à bout de ſavoir s'il y a parmi eux un honnête homme, & de ne prendre pas pour tel le plus méchant frippon de tous. Cela ſeul pourroit dégoûter d'être du nombre des riches. Un des plus doux

plaiſirs

plaisirs de la vie, le plaisir de la confiance & de l'estime, est perdu pour ces malheureux : ils achetent bien cher tout leur or.

CAMPAGNE.

LE travail de la campagne est agréable à considérer, & n'a rien d'assez pénible en lui-même pour émouvoir à compassion. L'objet de l'utilité publique & privée le rend intéressant ; & puis, c'est la premiere vocation de l'homme, il rappelle à l'esprit une idée agréable, & au cœur tous les charmes de l'âge d'or. L'imagination ne reste point froide à l'aspect du labourage & des moissons. La simplicité de la vie pastorale & champêtre a toujours quelque chose qui touche. Qu'on regarde les prés couverts de gens qui fanent & chantent, & des troupeaux épars dans l'éloignement : insensiblement on se sent attendrir sans savoir pourquoi. Ainsi quelquefois encore la voix de la nature amolit nos cœurs farouches ; & quoiqu'on l'entende avec un regret inutile, elle est si douce qu'on ne l'entend jamais sans plaisir.

Les gens de ville ne savent pas aimer la Campagne ; ils ne savent pas

même y être : à peine quand ils y sont savent-ils ce qu'on y fait. Ils en dédaignent les travaux, les plaisirs, ils les ignorent ; ils sont chez eux comme en pays étranger, faut-il s'étonner s'ils s'y déplaisent !

O temps de l'amour & de l'innocence, où les femmes étoient tendres & modestes, où les hommes étoient simples & vivoient contents ! O Rachel ! fille charmante & si constamment aimée, heureux celui qui pour t'obtenir ne regretta pas quatorze ans d'esclavage ! O douce éleve de Noëmi, heureux le bon vieillard dont tu réchauffois les pieds & le cœur ! Non, jamais la beauté ne regne avec plus d'empire qu'au milieu des soins champêtres. C'est-là que les graces sont sur leur ttône, que la simplicité les pare, que la gaieté les anime, & qu'il faut les adorer malgré soi.

C'est une impression générale qu'éprouvent tous les hommes, quoiqu'ils ne l'observent pas tous, que sur les hautes montagnes où l'air est pur & subtil, on se sent plus de facilité dans la respiration, plus de légéreté dans le corps, plus de sérénité dans l'esprit ; les plaisirs y sont moins ardents, les passions plus modérées. Les méditations y prennent je ne sais quel ca-

ractere grand & sublime, proportionné aux objets qui nous frappent, je ne sais quelle volupté tranquille qui n'a rien d'âcre & de sensuel. Il semble qu'en s'élevant au-dessus du séjour des hommes, on y laisse tous les sentiments bas & terrestres, qu'à mesure qu'on approche des régions éthérées, l'ame contracte quelque chose de leur inaltérable pureté. On y est grave sans mélancolie, paisible sans indolence, content d'être & de penser : tous les désirs trop vifs s'émoussent ; ils perdent cette pointe aiguë qui les rend douloureux, ils ne laissent au fond du cœur qu'une émotion légere & douce, & c'est ainsi qu'un heureux climat fait servir à la félicité de l'homme les passions qui font ailleurs son tourment. Je doute qu'aucune agitation violente, aucune maladie de vapeurs pût tenir contre un pareil séjour prolongé, & je suis surpris que des bains de l'air salutaire & bienfaisant des montagnes ne soient pas un des grands remedes de la Médecine & de la Morale.



TABLEAU DU LEVER DU SOLEIL.

TRansportons-nous sur un lieu élevé avant que le Soleil se leve. On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente, l'Orient paroît tout en flammes : à leur éclat on attend l'Astre long-temps avant qu'il se montre : à chaque instant on croit le voir paroître, on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair & remplit aussi-tôt tout l'espace : le voile des ténebres s'efface & tombe ; l'homme reconnoît son séjour & le trouve embelli. La verdure a pris durant la nuit une vigueur nouvelle ; le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant réseau de rosée, qui réfléchit à l'œil la lumiere & les couleurs. Les oiseaux en chœur se réunissent & saluent de concert le Pere de la vie ; en ce moment pas un seul ne se tait. Leur gazouillement foible encore, est plus lent & plus doux que dans le reste de la journée, il se sent de la langueur d'un paisible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux sens une impression

de fraîcheur qui semble pénétrer jusqu'à l'ame. Il y a là une demi-heure d'enchantement auquel nul homme ne résiste : un spectacle si grand, si beau, si délicieux, n'en laisse aucun de sans-froid.

HISTOIRE.

UN des grands vices de l'histoire est qu'elle peint beaucoup plus les hommes par leurs mauvais côtés que par les bons; comme elle n'est intéressante que par les révolutions, les catastrophes, tant qu'un peuple croît & prospere dans le calme d'un paisible gouvernement, elle n'en dit rien; elle ne commence à en parler que quand, ne pouvant plus se suffire à lui-même, il prend part aux affaires de ses voisins, ou les laisse prendre part aux siennes; elle ne l'illustre que quand il est déjà sur son déclin : toutes nos histoires commencent où elles devroient finir. Nous avons fort exactement celle des peuples qui se détruisent, ce qui nous manque est celle des peuples qui se multiplient; ils sont assez heureux & assez sages pour qu'elle n'ait rien à dire d'eux : & en effet, nous voyons, même de nos jours, que les gouvernements qui se condui-

ſent le mieux, ſont ceux dont on parle le moins.

Il s'en faut bien que les faits décrits dans l'hiſtoire, ne ſoient la peinture exacte des mêmes faits tels qu'ils ſont arrivés. Ils changent de forme dans la tête de l'hiſtorien, ils ſe moulent ſur ſes intérêts, ils prennent la teinte de ſes préjugés. Qui eſt-ce qui ſait mettre exactement le lecteur au lieu de la ſcene, pour voir un événement tel qu'il s'eſt paſſé? L'ignorance ou la partialité déguiſent tout. Sans altérer même un trait hiſtorique, en étendant ou reſſerrant des circonſtances qui s'y rapportent, que de faces différentes on peut lui donner! Mettez un même objet à divers points de vue, à peine paroîtra-t-il le même, & pourtant rien n'aura changé, que l'œil du ſpectateur.

L'hiſtoire montre bien plus les actions que les hommes, parce qu'elle ne ſaiſit ceux-ci que dans certains moments choiſis, dans leurs vêtements de parade; elle n'expoſe que l'homme public qui s'eſt arrangé pour être vu. Elle ne le ſuit point dans ſa maiſon, dans ſon cabinet, dans ſa famille, au milieu de ſes amis, elle ne le peint que quand il repréſente; c'eſt bien plus ſon habit que ſa perſonne qu'elle peint.

La lecture des vies particulieres eſt

préférable pour commencer l'étude du cœur humain ; car alors l'homme a beau ſe dérober, l'hiſtorien le pourſuit par-tout; il ne lui laiſſe aucun moment de relâche, aucun recoin pour éviter l'œil perçant du ſpectateur, & c'eſt quand l'un croit mieux ſe cacher, que l'autre le fait mieux connoître. » Ceux,
» dit Montagne, qui écrivent les vies,
» d'autant qu'ils s'amuſent plus aux
» conſeils qu'aux événements, plus à ce
» qui ſe paſſe au-dedans, qu'à ce qui arri-
» ve au dehors; ceux-là me ſont plus
» propres : voilà pourquoi c'eſt mon
» homme que Plutarque. «

Il eſt vrai que le génie des hommes aſſemblés ou des peuples eſt fort différent du caractere de l'homme en particulier, & que ce ſeroit connoître très-imparfaitement le cœur humain que de ne pas l'examiner auſſi dans la multitude; mais il n'eſt pas moins vrai qu'il faut commencer par étudier l'homme pour juger les hommes, & que qui connoîtroit parfaitement les penchants de chaque individu, pourroit prévoir tous leurs effets combinés dans le corps du peuple.

Les anciens hiſtoriens ſont remplis de vues dont on pourroit faire uſage, quand même les faits qui les préſentent ſeroient faux : mais nous ne ſavons tirer

aucun vrai parti de l'histoire ; la critique d'érudition absorbe tout, comme s'il importoit beaucoup qu'un fait fût vrai, pourvu qu'on en pût tirer une instruction utile. Les hommes sensés doivent regarder l'histoire comme un tissu de fables dont la morale est très-appropriée au cœur humain.

VOYAGES.

IL y a bien de la différence entre voyager pour voir du pays, ou pour voir des peuples. Le premier objet est toujours celui des curieux, l'autre n'est pour eux qu'accessoire. Ce doit être tout le contraire pour celui qui veut philosopher. L'enfant observe les choses en attendant qu'il puisse observer les hommes. L'homme doit commencer par observer ses semblables, & puis il observe les choses s'il en a le temps.

Quiconque n'a vu qu'un peuple, au lieu de connoître les hommes, ne connoît que les gens avec lesquels il a vécu.

Pour étudier les hommes faut-il parcourir la terre entiere ? Faut-il aller au Japon observer les Européens ? Pour connoître l'espece faut-il connoître tous les individus ? Non, il y a des hommes qui

qui se ressemblent si fort, que ce n'est pas la peine de les étudier séparément. Qui a vu dix Français les a tous vus: quoiqu'on n'en puisse pas dire autant des Anglais & de quelques autres peuples, il est pourtant certain que chaque nation a son caractere propre & spécifique qui se tire par induction, non de l'observation d'un seul de ses membres, mais de plusieurs. Celui qui a comparé dix peuples connoît les hommes, comme celui qui a vu dix Français connoît les Français.

De tous les peuples du monde, le Français est celui qui voyage le plus; mais plein de ses usages, il confond tout ce qui n'y ressemble pas. Il y a des Français dans tous les coins du monde. Il n'y a point de pays où l'on trouve plus de gens qui aient voyagé qu'on en trouve en France. Avec cela pourtant, de tous les peuples de l'Europe celui qui en voit le plus, les connoît le moins. L'Anglais voyage aussi, mais d'une autre maniere; il faut que ces deux peuples soient contraires en tout. La noblesse Anglaise voyage, la noblesse Française ne voyage point: le peuple Français voyage, le peuple Anglais ne voyage point. Cette différence me paroît honorable au dernier. Les Français ont presque toujours quel-

que vue d'intérêt dans leurs voyages : mais les Anglais ne vont point chercher fortune chez les autres nations, si ce n'est par le commerce & les mains pleines ; quand ils voyagent, c'est pour y verser leur argent, non pour vivre d'industrie ; ils sont trop fiers pour aller ramper hors de chez eux. Cela fait aussi qu'ils s'instruisent mieux chez l'étranger que ne font les Français, qui ont un tout autre objet en tête. Les Anglais ont pourtant aussi leurs préjugés nationaux ; ils en ont même plus que personne ; mais ces préjugés tiennent moins à l'ignorance qu'à la passion. L'Anglais a les préjugés de l'orgueil, & le Français ceux de la vanité.

Comme les peuples les moins cultivés sont généralement les plus sages, ceux qui voyagent le moins, voyagent le mieux ; parce qu'étant moins avancés que nous dans nos recherches frivoles, & moins occupés des objets de notre vaine curiosité, ils donnent toute leur attention à ce qui est véritablement utile. Je ne connois guere que les Espagnols qui voyagent de cette maniere. Tandis qu'un Français court chez les Artistes du pays, qu'un Anglais en fait dessiner quelqu'antique, & qu'un Allemand porte son *album* chez tous les savants, l'Espagnol étudie en silence le

gouvernement, les mœurs, la police, & il eſt le ſeul des quatre qui de retour chez lui rapporte de ce qu'il a vu quelque remarque utile à ſon pays.

Les anciens voyageoient peu, liſoient peu, faiſoient peu de livres, & pourtant on voit dans ceux qui nous reſtent d'eux, qu'ils s'obſervoient mieux les uns les autres que nous n'obſervons nos contemporains. Sans remonter aux écrits d'Homere, le ſeul Poëte qui nous tranſporte dans le pays qu'il décrit, on ne peut refuſer à Hérodote l'honneur d'avoir peint les mœurs dans ſon hiſtoire, quoiqu'elle ſoit plus en narrations qu'en réflexions, mieux que ne font tous nos hiſtoriens, en chargeant leurs livres de portraits & de caracteres. Tacite a mieux décrit les Germains de ſon temps qu'aucun écrivain n'a décrit les Allemands d'aujourd'hui. Inconteſtablement ceux qui ſont verſés dans l'hiſtoire ancienne connoiſſent mieux les Grecs, les Carthaginois, les Romains, les Gaulois, les Perſes, qu'aucun peuple de nos jours ne connoît ſes voiſins.

Il faut avouer auſſi que les caracteres originaux des peuples s'effaçant de jour en jour, deviennent en même raiſon plus difficiles à ſaiſir. A meſure que les races ſe mêlent, & que les peuples ſe confondent, on voit peu-à-peu diſpa-

roître ces différences nationales qui frappoient jadis au premier coup d'œil. Autrefois chaque nation restoit plus renfermée en elle-même; il y avoit moins de communication, moins de voyages, moins d'intérêts communs ou contraires, moins de liaisons politiques & civiles de peuple à peuple; point tant de ces tracasseries royales appellées négociations, point d'Ambassadeurs ordinaires ou résidants continuellement; les grandes navigations étoient rares, il y avoit peu de commerce éloigné; & le peu qu'il y en avoit étoit fait par le Prince même qui s'y servoit d'étrangers, ou par des gens méprisés qui ne donnoient le ton à personne, & ne rapprochoient point les nations. Il y a cent fois plus de liaison maintenant entre l'Europe & l'Asie, qu'il n'y en avoit jadis entre la Gaule & l'Espagne : l'Europe seule étoit plus éparse que la terre entiere ne l'est aujourd'hui.

Ajoutez à cela que les anciens peuples se regardant la plupart comme autocthones, ou originaires de leur propre pays, l'occupoient depuis assez long-temps, pour avoir perdu la mémoire des siecles reculés où leurs ancêtres s'y étoient établis, & pour avoir laissé le temps au climat de faire sur eux des impressions durables, au lieu que

parmi nous, après les invaſions des Romains, les récentes émigrations des barbares ont tout mêlé, tout confondu. Les Français d'aujourd'hui ne ſont plus ces grands corps blonds & blancs d'autrefois ; les Grecs ne ſont plus ces beaux hommes faits pour ſervir de modele à l'art ; la figure des Romains eux-mêmes a changé de caractere, ainſi que leur naturel : les Perſans originaires de Tartarie, perdent chaque jour de leur laideur primitive, par le mêlange du ſang Circaſſien. Les Européens ne ſont plus Gaulois, Germains, Ibériens, Allobroges ; ils ne ſont tous que des Scithes diverſement dégénérés, quant à la figure, & encore plus quant aux mœurs.

Voilà pourquoi les antiques diſtinctions des races, les qualités de l'air & du terroir, marquoient plus fortement de peuple à peuple les tempéraments, les figures, les mœurs, les caracteres que tout cela ne peut ſe marquer de nos jours, où l'inconſtance Européenne ne laiſſe à nulle cauſe naturelle le temps de faire ſes impreſſions, & où les forêts abattues, les marais deſſéchés, la terre plus uniformément, quoique plus mal cultivée, ne laiſſent plus, même au phyſique, la même différence de terre à terre, & de pays à pays.

Peut-être avec de semblables réflexions se presseroit-on moins de tourner en ridicule Hérodote, Ctésias, Pline, pour avoir représenté les habitants de divers pays avec des traits originaux & des différences marquées que nous ne leur voyons plus. Il faudroit retrouver les mêmes hommes, pour reconnoître en eux les mêmes figures; il faudroit que rien ne les eût changés, pour qu'ils fussent restés les mêmes. Si nous pouvions considérer à la fois tous les hommes qui ont été, peut-on douter que nous ne les trouvassions plus variés de siecle à siecle, qu'on ne les trouve aujourd'hui de nation à nation.

En même-temps que les observations deviennent plus difficiles, elles se font plus négligemment & plus mal; c'est une autre raison du peu de succès de nos recherches dans l'histoire naturelle du Genre Humain. L'instruction qu'on retire des Voyages se rapporte à l'objet qui les fait entreprendre. Quand cet objet est un systême de philosophie, le voyageur ne voit jamais que ce qu'il veut voir: quand cet objet est l'intérêt, il absorbe toute l'attention de ceux qui s'y livrent. Le commerce & les arts, qui mêlent & confondent les peuples, les empêchent aussi de s'étudier. Quand ils savent le profit qu'ils peuvent faire

l'un avec l'autre, qu'ont-ils de plus à ſavoir?

Il y a bien de la différence entre voyager pour voir du pays, ou pour voir des peuples. Le premier objet eſt toujours celui des curieux, l'autre n'eſt pour eux qu'acceſſoire. Ce doit être tout le contraire pour celui qui veut philoſopher. L'enfant obſerve les choſes, en attendant qu'il puiſſe obſerver les hommes. L'homme doit commencer par obſerver ſes ſemblables, & puis il obſerve les choſes, s'il en a le temps.

Pour parvenir à la connoiſſance des peuples, il faut commencer par tout obſerver dans le premier où l'on ſe trouve, aſſigner enſuite les différences à meſure que l'on parcourt les autres pays, comparer, par exemple, la France à chacun d'eux, comme on décrit l'olivier ſur un ſaule, ou le palmier ſur le ſapin, & attendre à juger du premier peuple obſervé qu'on ait obſervé tous les autres.

Les voyages ne conviennent qu'à très-peu de gens : ils ne conviennent qu'aux hommes aſſez fermes ſur eux-mêmes, pour écouter les leçons de l'erreur ſans ſe laiſſer ſéduire, & pour voir l'exemple du vice ſans ſe laiſſer entraîner. Les voyages pouſſent le naturel vers ſa pente, & achevent de rendre

l'homme bon ou mauvais. Quiconque revient de courir le monde, est, à son retour, ce qu'il sera toute sa vie.

HOMME.

DAns l'état où sont désormais les choses, un homme abandonné dès sa naissance à lui-même parmi les autres, seroit le plus défiguré de tous. Les préjugés, l'autorité, la nécessité, l'exemple, toutes les institutions sociales dans lesquelles nous nous trouvons submergés, étoufferoient en lui la nature, & ne mettroient rien à la place. Elle y seroit comme un arbrisseau que le hazard fait naître au milieu d'un chemin, & que les passans font bientôt périr en le heurtant de toutes parts, & le pliant dans tous les sens.

On façonnne les plantes par la culture, & les hommes par l'éducation. Si l'homme naissoit grand & fort, sa taille & sa force lui seroient inutiles jusqu'à ce qu'il eût appris à s'en servir : elles lui seroient préjudiciables, en empêchant les autres de songer à l'assister; & abandonné à lui-même, il mourroit de misere avant d'avoir connu ses besoins. On se plaint de l'état de l'enfance; on ne voit pas que la race humaine eût

péri, si l'homme n'eût commencé par être enfant.

Supposons qu'un enfant eût à sa naissance, la stature & la force d'un homme fait, qu'il sortît, pour ainsi dire, du sein de sa mere comme Pallas du cerveau de Jupiter; cet homme-enfant seroit un parfait imbécille, un automate, une statue immobile & presque insensible. Il ne verroit rien, il n'entendroit rien, il ne connoîtroit personne, il ne sauroit pas tourner les yeux vers ce qu'il auroit besoin de voir. Non-seulement il n'appercevroit aucun objet hors de lui, il n'en rapporteroit même aucun dans l'organe du sens qui le lui feroit appercevoir; les couleurs ne seroient point dans ses yeux, les sons ne seroient point dans ses oreilles, les corps qu'il toucheroit ne seroient point sur le sien, il ne sauroit pas même qu'il en a un : le contact de ses mains seroit dans son cerveau; toutes ses sensations se réuniroient dans un seul point; il n'existeroit que dans le commun *sensorium*, il n'auroit qu'une seule idée, savoir, celle du *moi*, à laquelle il rapporteroit toutes ses sensations, & cette idée, ou plutôt ce sentiment seroit la seule chose qu'il auroit de plus qu'un enfant ordinaire.

Le sort de l'homme est de souffrir

blables : cela n'est pas moins vrai au propre qu'au figuré.

S'il ne s'agissoit que de montrer aux jeunes gens l'homme par son masque, on n'auroit pas besoin de le leur montrer, ils le verroient toujours de reste; mais puisque le masque n'est pas l'homme, & qu'il ne faut pas que son vernis les séduise, leur peignant les hommes, peignez-les leur tels qu'ils sont, non-pas afin qu'ils les haïssent, mais afin qu'ils les plaignent, & ne leur veuillent pas ressembler. C'est, à mon gré, le sentiment le mieux entendu que l'homme puisse avoir sur son espece.

L'Etre suprême a voulu faire en tout honneur à l'espece humaine; en donnant à l'homme des penchants sans mesure, il lui donne en même-temps la loi qui les regle, afin qu'il soit libre & se commande à lui-même; en le livrant à des passions immodérées, il joint à ces passions la raison pour les gouverner: en livrant la femme à des désirs illimités, il joint à ces désirs la pudeur pour les contenir. Pour surcroit, il ajoute encore une récompense actuelle au bon usage de ses facultés, savoir le goût qu'on prend aux choses honnêtes lorsqu'on en fait la regle de ses actions.

Les hommes disent que la vie est courte, & je vois qu'ils s'efforcent de

la rendre telle, ne ſachant pas l'employer; ils ſe plaignent de la rapidité du temps, & je vois qu'il coule trop lentement à leur gré. Toujours pleins de l'objet auquel ils tendent, ils voient à regret l'intervalle qui les en ſépare; l'un voudroit être à demain, l'autre au mois prochain; l'autre à dix ans delà; nul ne veut vivre aujourd'hui; nul n'eſt content de l'heure préſente, tous la trouvent trop lente à paſſer.

Mortels, ne ceſſerez-vous jamais de calomnier la nature? pourquoi vous plaindre que la vie eſt courte, puiſqu'elle ne l'eſt pas encore aſſez à votre gré? S'il eſt un ſeul entre vous qui ſache mettre aſſez de tempérance à ſes déſirs pour ne jamais ſouhaiter que le temps s'écoule, celui-là ne l'eſtimera pas trop courte: vivre & jouir ſeront pour lui la même choſe; & dût-il mourir jeune, il ne mourra que raſſaſié de jours.

ÉTUDE DE L'HOMME.

UN cœur droit eſt le premier organe de la vérité; celui qui n'a rien ſenti ne ſait rien apprendre; il ne fait que flotter d'erreurs en erreurs, il n'acquiert qu'un vain ſavoir & de ſtériles

connoiſſances, parce que le vrai rapport des choſes à l'homme, qui eſt ſa principale ſcience, lui demeure toujours caché. Mais c'eſt ſe borner à la premiere moitié de cette ſcience que de ne pas étudier encore les rapports qu'ont les choſes entr'elles, pour mieux juger de ceux qu'elles ont avec nous. C'eſt peu de connoître les paſſions humaines, ſi l'on n'en ſait apprécier les objets ; & cette ſeconde étude ne peut ſe faire que dans le calme de la méditation.

La jeuneſſe du ſage eſt le temps de ſes expériences, ſes paſſions en ſont les inſtruments ; mais après avoir appliqué ſon ame aux objets extérieurs pour les ſentir, il la retire au dedans de lui pour les conſidérer, les comparer, les connoître.

LIBERTÉ DE L'HOMME.

NUL être matériel n'eſt actif par lui-même ; & moi je le ſuis. On a beau me diſputer cela, je le ſens ; & ce ſentiment qui parle eſt plus fort que la raiſon qui le combat. J'ai un corps ſur lequel les autres agiſſent, & qui agit ſur eux ; cette action réciproque n'eſt pas douteuſe ; mais ma volonté eſt indépendante de mes ſens, je conſens ou je réſiſte,

je succombe ou je suis vainqueur, & je sens parfaitement en moi-même, quand je fais ce que j'ai voulu faire, ou quand je ne fais que céder à mes passions. J'ai toujours la puissance de vouloir, non la force d'exécuter. Quand je me livre aux sensations, j'agis selon l'impulsion des objets externes. Quand je me reproche cette foiblesse, je n'écoute que ma volonté ; je suis esclave par mes vices, & libre par mes remords ; le sentiment de ma liberté ne s'efface en moi que quand je me déprave, & que j'empêche enfin la voix de l'ame de s'élever contre la loi du corps.

GRANDEUR DE L'HOMME.

L'Homme est le roi de la terre qu'il habite ; car non-seulement il dompte tous les animaux, non-seulement il dispose des éléments par son industrie ; mais lui seul sur la terre en sait disposer, & il s'approprie encore, par la contemplation, les astres mêmes dont il ne peut approcher. Qu'on me montre un autre animal sur la terre qui sache faire usage du feu, & qui sache admirer le soleil. Quoi ? je puis observer, connoître les êtres & leurs rapports, je puis sentir ce que c'est qu'ordre, beauté,

vertu ; je puis contempler l'univers, m'élever à la main qui le gouverne ; je puis aimer le bien, le faire, & je me comparerois aux bêtes? Ame abjecte, c'est ta triste philosophie qui te rend semblable à elles ! ou plutôt tu veux en vain t'avilir ; ton génie dépose contre tes principes, ton cœur bienfaisant dément ta doctrine, & l'abus même de tes facultés prouve leur excellence en dépit de toi.

FOIBLESSE DE L'HOMME.

QUand on dit que l'homme est foible que veut-on dire? Ce mot de foiblesse indique un rapport ; un rapport de l'être auquel on l'applique. Celui dont la force passe les besoins, fût-il un insecte, un ver, est un être fort ; celui dont les besoins passent la force, fût-il un éléphant, un lion, fût-il un conquérant, un héros, fût-il un Dieu, c'est un être foible. L'Ange rebelle qui méconnut sa nature, étoit plus foible que l'heureux mortel qui vit en paix selon la sienne. L'Homme est très-fort quand il se contente d'être ce qu'il est : il est très-foible quand il veut s'élever au-dessus de l'humanité. N'allez donc pas vous figurer qu'en étendant vos facultés vous étendez vos

forces ;

forces ; vous les diminuez, au contraire, si votre orgueil s'étend plus qu'elles. Mesurons le rayon de notre sphere, & restons au centre, comme l'insecte au milieu de sa toile, nous nous suffirons toujours à nous-mêmes, & nous n'aurons point à nous plaindre de notre foiblesse ; car nous ne la sentirons jamais.

SAGESSE HUMAINE.

LE grand défaut de la sagesse humaine, même de celle qui n'a que la vertu pour objet, est un excès de confiance qui nous fait juger de l'avenir par le présent, & par un moment de la vie entiere. On se sent ferme un instant & l'on compte n'être jamais ébranlé. Plein d'un orgueil que l'expérience confond tous les jours, on croit n'avoir plus à craindre un piege une fois évité. Le modeste langage de la vaillance est, je fus brave un tel jour ; mais celui qui dit, je suis brave, ne sait ce qu'il sera demain, & tenant pour sienne une valeur qu'il ne s'est pas donnée, il mérite de la perdre au moment de s'en servir.

Que tous nos projets doivent être ridicules, que tous nos raisonnements doivent être insensés devant l'être pour

qui les temps n'ont point de ſucceſſion, ni les lieux de diſtance ! nous comptons pour rien ce qui eſt loin de nous, nous ne voyons que ce qui nous touche : quand nous aurons changé de lieu nos jugements ſeront tout contraires, & ne ſeront pas mieux fondés. Nous réglons l'avenir ſur ce qui nous convient aujourd'hui, ſans ſavoir s'il nous conviendra demain, nous jugeons de nous comme étant toujours les mêmes, & nous changeons tous les jours. Qui ſait ſi nous aimerons ce que nous aimons, ſi nous voudrons ce que nous voulons, ſi nous ſerons ce que nous ſommes, ſi les objets étrangers & les altérations de nos corps n'auront pas autrement modifié nos ames, & ſi nous ne trouverons pas notre miſere dans ce que nous aurons arrangé pour notre bonheur ? Montrez-moi la regle de la ſageſſe humaine, & je vais la prendre pour guide. Mais ſi la meilleure leçon eſt de nous apprendre à nous défier d'elle, recourons à celle qui ne trompe point, & faiſons ce qu'elle nous inſpire.



HOMME SAUVAGE.

LEs désirs de l'Homme sauvage ne passent pas ses besoins physiques : les seuls biens qu'il connoisse dans l'univers sont la nourriture, une femelle & le repos ; les seuls maux qu'il craigne, sont la douleur & non la mort ; car jamais l'animal ne saura ce que c'est que mourir ; & la connoissance de la mort & de ses terreurs, est une des premieres acquisitions que l'homme ait faites, en s'éloignant de la condition animale.

Seul, oisif & toujours voisin du danger, l'homme sauvage doit aimer à dormir, & avoir le sommeil léger comme les animaux qui pensant peu, dorment, pour ainsi dire, tout le temps qu'ils ne pensent point. Sa propre conservation faisant presque son unique soin, ses facultés les plus exercées doivent être celles qui ont pour objet principal l'attaque & la défense, soit pour subjuguer sa proie, soit pour se garantir d'être celle d'un autre animal : au contraire, les organes qui ne se perfectionnent que par la mollesse, & la sensualité, doivent rester dans un état de grossiéreté, qui exclut en lui toute espece de délicatesse ; & ses sens se trouvant partagés sur ce

point, il aura le toucher & le goût d'une rudesse extrême, la vue, l'ouie & l'odorat de la plus grande subtilité. Tel est l'état animal en général, & c'est aussi, selon le rapport des voyageurs, celui de la plupart des peuples sauvages.

Le corps de l'homme sauvage étant le seul instrument qu'il connoisse, il l'emploie à divers usages, dont, par le défaut d'exercice, les nôtres sont incapables; & c'est notre industrie qui nous ôte la force & l'agilité que la nécessité oblige d'acquérir. S'il avoit eu une hache, son poignet romperoit-il de si fortes branches? S'il avoit eu une fronde, lanceroit-il de la main une pierre avec tant de roideur? S'il avoit eu une échelle, grimperoit-il si légérement sur un arbre? S'il avoit eu un cheval, seroit-il si vîte à la course? Laissez à l'Homme civilisé le temps de rassembler toutes ses machines autour de lui: on ne peut douter qu'il ne surmonte facilement l'homme sauvage: mais si vous voulez voir un combat plus inégal encore, mettez-les nuds & désarmés vis-à-vis l'un de l'autre, & vous connoîtrez bientôt quel est l'avantage d'avoir sans cesse toutes ses forces à sa disposition, d'être toujours prêt à tout événement, & de se porter, pour ainsi dire, toujours tout entier avec soi.

Il y a deux ſortes d'hommes dont les corps ſont dans un exercice continuel, & qui sûrement ſongent auſſi peu les uns que les autres à cultiver leur ame; ſavoir, les payſans & les ſauvages. Les premiers ſont ruſtiques, groſſiers, mal-adroits; les autres connus par leur grand ſens, le ſont encore par la ſubtilité de leur eſprit: généralement il n'y a rien de plus lourd qu'un payſan, ni rien de plus fin qu'un ſauvage. D'où vient cette différence? C'eſt que le premier faiſant toujours ce qu'on lui commande, ou ce qu'il a vu faire à ſon pere, ou ce qu'il a fait lui-même dès ſa jeuneſſe, ne va jamais que par routine; & dans ſa vie preſqu'automate, occupé ſans ceſſe des mêmes travaux, l'habitude & l'obéiſſance lui tiennent lieu de raiſon.

Pour le ſauvage, c'eſt autre choſe; n'étant attaché à aucun lieu, n'ayant point de tâche preſcrite, n'obéiſſant à perſonne, ſans autre loi que ſa volonté, il eſt forcé de raiſonner à chaque action de ſa vie; il ne fait pas un mouvement, pas un pas ſans en avoir d'avance enviſagé les ſuites. Ainſi, plus ſon corps s'exerce, plus ſon eſprit s'éclaire; ſa force & ſa raiſon croiſſent à la fois, & s'étendent l'une par l'autre.

l'ataraxie même du stoïcien n'approche pas de sa profonde indifférence pour tout autre objet. Au contraire, le citoyen toujours actif sue, s'agite, se tourmente sans cesse pour chercher des occupations encore plus laborieuses : il travaille jusqu'à la mort, il y court même pour se mettre en état de vivre, ou renonce à la vie pour acquérir l'immortalité. Il fait sa cour aux grands qu'il hait, & aux riches qu'il méprise; il n'épargne rien pour obtenir l'honneur de les servir; il se vante orgueilleusement de sa bassesse & de leur protection ; & fier de son esclavage, il parle avec dédain de ceux qui n'ont pas l'honneur de le partager. Quel spectacle pour un Caraïbe que les travaux pénibles & enviés d'un Ministre Européen ! Combien de morts cruelles ne préféreroit pas cet indolent sauvage à l'horreur d'une pareille vie, qui souvent n'est pas même adoucie par le plaisir de bien faire ?

Le sauvage vit en lui-même; l'homme sociable toujours hors de lui, ne sait vivre que dans l'opinion des autres; & c'est, pour ainsi dire, de leur seul jugement qu'il tire le sentiment de sa propre existence.

L'homme sauvage, quand il a dîné, est en paix avec toute la nature, & l'ami

de

de tous ses semblables. S'agit-il quelquefois de disputer son repas, il n'en vient jamais aux coups sans avoir auparavant comparé la difficulté de vaincre avec celle de trouver ailleurs sa subsistance; & comme l'orgueil ne se mêle pas du combat, il se termine par quelques coups de poing; le vainqueur mangé, le vaincu va chercher fortune, & tout est pacifié. Mais chez l'homme en société, ce sont bien d'autres affaires; il s'agit premiérement de pourvoir au nécessaire & puis au superflu, ensuite viennent les délices, & puis les immenses richesses, & puis des sujets, & puis des esclaves; il n'a pas un moment de relâche; ce qu'il y a des plus singulier, c'est que moins les besoins sont naturels & pressants, plus les passions augmentent, & qui pis est, le pouvoir de les satisfaire, de sorte qu'après de longues prospérités, après avoir englouti bien des trésors & désolé bien des hommes, mon héros finira par tout égorger, jusqu'à ce qu'il soit l'unique maître de l'univers. Tel est en abrégé le tableau moral, sinon de la vie humaine, au moins des prétentions secretes du cœur de tout homme civilisé.



L'HOMME COMPARÉ A L'ANIMAL.

JE ne vois dans tout animal qu'une machine ingénieuse, à qui la nature a donné des sens pour se remonter elle-même, & pour se garantir, jusqu'à un certain point, de tout ce qui tend à la détruire, ou à la déranger. J'apperçois précisément les mêmes choses dans la machine humaine, avec cette différence que la nature seule fait tout dans les opérations de la bête, au lieu que l'homme concourt aux siennes, en qualité d'agent libre. L'un choisit ou rejette par instinct, & l'autre par un acte de liberté; ce qui fait que la bête ne peut s'écarter de la regle qui lui est prescrite, même quand il lui seroit avantageux de le faire, & que l'homme s'en écarte souvent à son préjudice. C'est ainsi qu'un pigeon mourroit de faim près d'un bassin rempli de viandes, & un chat sur un tas de fruits, ou de grains, quoique l'un & l'autre pût très-bien se nourrir de l'aliment qu'il dédaigne, s'il s'étoit avisé d'en essayer : c'est ainsi que les hommes dissolus se livrent à des excès, qui leur causent la fievre & la mort; parce que l'esprit déprave les sens, & que

la volonté parle encore quand la nature se tait.

Tout animal a des idées, puisqu'il a des sens ; il combine même ses idées jusqu'à un certain point, & l'homme ne differe à cet égard de la bête, que du plus au moins. Quelques Philosophes ont même avancé qu'il y a plus de différence de tel homme à tel homme, que de tel homme à telle bête ; ce n'est donc pas tant l'entendement qui fait parmi les animaux la distinction spécifique de l'homme, que sa qualité d'agent libre. La nature commande à tout animal, & la bête obéit. L'homme éprouve la même impression, mais il se reconnoît libre d'acquiescer, ou de résister ; & c'est sur-tout dans la confiance de cette liberté que se montre la spiritualité de son ame : car la physique explique en quelque maniere le méchanisme des sens, & la formation des idées : mais dans la puissance de vouloir, ou plutôt de choisir, & dans le sentiment de cette puissance, on ne trouve que des actes purement spirituels, dont on n'explique rien par les loix de la méchanique.

Mais quand les difficultés qui environnent toutes ces questions, laisseroient quelque lieu de disputer sur cette différence de l'homme & de l'animal,

il y a une autre qualité très-ſpécifique qui les diſtingue, & ſur laquelle il ne peut y avoir de conteſtation, c'eſt la faculté de ſe perfectionner; faculté qui, à l'aide des circonſtances, développe ſucceſſivement toutes les autres, & réſide parmi nous tant dans l'eſpece que dans l'individu, au lieu qu'un animal eſt, au bout de quelques mois, ce qu'il ſera toute ſa vie, & ſon eſpece, au bout de mille ans, ce qu'elle étoit la premiere année de ces mille ans. Pourquoi l'homme ſeul eſt-il ſujet à devenir imbécille? N'eſt-ce point qu'il retourne ainſi dans ſon état primitif, & que, tandis que la bête, qui n'a rien acquis & qui n'a rien non-plus à perdre, reſte toujours avec ſon inſtinct, l'homme reperdant par la vieilleſſe ou d'autres accidents, tout ce que la *perfectibilité* lui avoit fait acquérir, retombe ainſi plus bas que la bête même?

FEMME.

LA femme eſt faite ſpécialement pour plaire à l'homme: ſi l'homme doit lui plaire à ſon tour, c'eſt d'une néceſſité moins directe: ſon mérite eſt dans ſa puiſſance, il plaît par cela ſeul qu'il eſt fort. Ce n'eſt pas ici la loi de l'amour,

j'en conviens, mais c'eſt celle de la nature antérieure à l'amour même.

La rigidité des devoirs relatifs des deux ſexes, n'eſt ni ne peut être la même. Quand la femme ſe plaint là-deſſus de l'injuſte inégalité qu'y met l'homme, elle a tort; cette inégalité n'eſt point une inſtitution humaine, ou du moins elle n'eſt point l'ouvrage du préjugé, mais de la raiſon : c'eſt à celui des deux que la nature a chargé du dépôt des enfants d'en répondre à l'autre. Sans doute il n'eſt permis à perſonne de violer ſa foi, & tout mari infidele qui prive ſa femme du ſeul prix des auſteres devoirs de ſon ſexe eſt un homme injuſte & barbare : mais la femme infidelle fait plus; elle diſſout la famille, & briſe tous les liens de la nature; en donnant à l'homme des enfants qui ne ſont pas à lui, elle trahit les uns & les autres, elle joint la perfidie à l'infidélité. J'ai peine à voir quel déſordre & quel crime ne tient pas à celui-là. S'il eſt un état affreux au monde, c'eſt celui d'un malheureux pere, qui, ſans confiance en ſa femme, n'oſe ſe livrer aux plus doux ſentiments de ſon cœur, qui doute en embraſſant ſon enfant s'il n'embraſſe point l'enfant d'un autre, le gage de ſon déshonneur, le raviſſeur du bien de ſes propres enfants. Qu'eſt-ce alors que la famille, ſi ce n'eſt

une société d'ennemis secrets qu'une femme coupable arme l'un contre l'autre en les forçant de feindre de s'entre-aimer ?

Les anciens avoient en général un très-grand respect pour les femmes; mais ils marquoient ce respect en s'abstenant de les exposer au jugement du public, & croyoient honorer leur modestie, en se taisant sur leurs autres vertus. Ils avoient pour maxime que le pays où les mœurs étoient les plus pures, étoit celui où l'on parloit le moins des femmes ; & que la femme la plus honnête étoit celle dont on parloit le moins. C'est sur ce principe qu'un Spartiate, entendant un étranger faire de magnifiques éloges d'une dame de sa connoissance, l'interrompit en colere : ne cesseras-tu point, lui dit-il, de médire d'une femme de bien ? Delà venoit encore que, dans leur comédie, les rôles d'amoureuses & des filles à marier ne représentoient jamais que des esclaves ou des filles publiques. Ils avoient une telle idée de la modestie du sexe, qu'ils auroient cru manquer aux égards qu'ils lui devoient, de mettre une honnête fille sur la scene, seulement en représentation. En un mot, l'image du vice à découvert les choquoit moins que celle de la pudeur offensée.

Chez nous, au contraire, la femme la plus estimée est celle qui fait le plus de bruit; de qui l'on parle le plus; qu'on voit le plus dans le monde; chez qui l'on dîne le plus souvent; qui donne le plus impérieusement le ton; qui juge, tranche, décide, prononce, assigne aux talents, au mérite, aux vertus, leurs dégrés & leurs places, & dont les humbles savants mendient le plus bassement la faveur. *Sur la scene*, c'est pis encore. Au fond, dans le monde elles ne savent rien, quoiqu'elles jugent de tout; mais au théatre, savantes du savoir des hommes, philosophes, grace aux Auteurs, elles écrasent notre sexe de ses propres talents, & les imbécilles spectateurs vont bonnement apprendre des femmes ce qu'ils ont pris soin de leur dicter. Tout cela dans le vrai, c'est se moquer d'elles, c'est les taxer d'une vanité puérile; & je ne doute pas que les plus sages n'en soient indignées. Parcourez la plupart des pieces modernes, c'est toujours une femme qui sait tout, qui apprend tout aux hommes; c'est toujours la dame de cour qui fait dire le cathéchisme au petit Jean de Saintré. Un enfant ne sauroit se nourrir de son pain, s'il n'est coupé par sa gouvernante. Voilà l'image de ce qui se passe

aux nouvelles pieces. La bonne eſt ſur le théatre, & les enfants ſont dans le parterre.

La premiere & la plus importante qualité d'une femme eſt la douceur : faite pour obéir à un être auſſi imparfait que l'homme, ſouvent ſi plein de vices, & toujours ſi plein de défauts, elle doit apprendre de bonne heure à ſouffrir même l'injuſtice, & à ſupporter les torts d'un mari ſans ſe plaindre ; ce n'eſt pas pour lui, c'eſt pour elle qu'elle doit être douce : l'aigreur & l'opiniâtreté des femmes ne font jamais qu'augmenter leurs maux & les mauvais procédés des maris ; ils ſentent que ce n'eſt pas avec ces armes-là qu'elles doivent les vaincre. Le Ciel ne les fit point inſinuantes & perſuaſives, pour devenir acariâtres ; il ne les fit point foibles pour être impérieuſes ; il ne leur donna point une voix ſi douce pour dire des injures ; il ne leur fit point des traits ſi délicats pour les défigurer par la colere. Quand elles ſe fâchent, elles s'oublient ; elles ont ſouvent raiſon de ſe plaindre, mais elles ont toujours tort de gronder. Chacun doit garder le ton de ſon ſexe ; un mari trop doux peut rendre une femme impertinente ; mais, à moins qu'un homme ne

ſoit un monſtre, la douceur d'une femme le ramene, & triomphe de lui tôt ou tard.

La femme a tout contre elle, nos défauts, ſa timidité, ſa foibleſſe; elle n'a pour elle que ſon art & ſa beauté. N'eſt-il pas juſte qu'elle cultive l'un & l'autre? Mais la beauté n'eſt pas générale; elle périt par mille accidents; elle paſſe avec les années, l'habitude en détruit l'effet. L'eſprit ſeul eſt la véritable reſſource du ſexe; non ce ſot eſprit auquel on donne tant de prix dans le monde, & qui ne ſert à rien pour rendre la vie heureuſe; mais l'eſprit de ſon état, l'art de tirer parti du nôtre, & de ſe prévaloir de nos propres avantages.

Les femmes ont la langue flexible; elles parlent plutôt, plus aiſément & plus agréablement que les hommes; on les accuſe auſſi de parler davantage: cela doit être, & je changerois volontiers ce reproche en éloge: la bouche & les yeux ont chez elle la même activité, & par la même raiſon. L'homme dit ce qu'il ſait, la femme dit ce qui plaît: l'un pour parler a beſoin de connoiſſance, & l'autre de goût; l'un doit avoir pour objet principal les choſes utiles, l'autre les agréables. Leurs diſcours ne doivent avoir de formes communes que celles de la vérité.

dans les cœurs des hommes. C'est aux femmes à trouver, pour ainsi dire, la morale expérimentale, à nous à la réduire en systême. La femme a plus d'esprit, & l'homme plus de génie; la femme observe, & l'homme raisonne; de ce concours résultent la lumiere la plus claire & la science la plus complette que puisse acquérir de lui-même l'esprit humain, la plus sûre connoissance, en un mot, de soi & des autres qui soit à la portée de notre espece.

Le monde est le livre des femmes; quand elles y lisent mal, c'est leur faute, ou quelque passion les aveugle.

La raison des femmes est une raison pratique qui leur fait trouver très-habilement les moyens d'arriver à une fin connue, mais qui ne leur fait pas trouver cette fin.

Les femmes ont le jugement plutôt formé que les hommes; étant sur la défensive presque dès leur enfance, & chargées d'un dépôt difficile à garder, le bien & le mal leur sont nécessairement plutôt connus.

Si la raison d'ordinaire est plus foible & s'éteint plutôt chez les femmes, elle est aussi plutôt formée, comme un frêle tournesol croît & meurt avant un chêne.

La présence d'esprit, la pénétration,

les obſervations fines ſont la ſcience des femmes ; l'habileté de s'en prévaloir eſt leur talent.

Femmes ! femmes ! objets chers & funeſtes, que la nature orna pour notre ſupplice, qui puniſſez quand on vous brave, qui pourſuivez quand on vous craint, dont la haine & l'amour ſont également nuiſibles, & qu'on ne peut ni rechercher, ni fuir impunément ! Beauté, charme, attrait, ſympathie ! Etre ou chimere inconcevable, abyme de douleurs & de voluptés ! Beauté, plus terrible aux mortels que l'élément où l'on t'a fait naître, malheureux qui ſe livre à ton calme trompeur ! c'eſt toi qui produis les tempêtes qui tourmentent le genre humain.

FILLES.

LEs Filles doivent être vigilantes & laborieuſes ; ce n'eſt pas tout, elles doivent être gênées de bonne heure. Ce malheur, ſi c'en eſt un pour elles, eſt inſéparable de leur ſexe, & jamais elles ne s'en délivrent que pour en ſouffrir de bien plus cruels. Elles ſeront toute leur vie aſſervies à la gêne la plus continuelle & la plus ſévere, qui eſt celle des bienſéances : il faut les exercer d'a-

bord à la contrainte, afin qu'elle ne leur coûte jamais rien ; à dompter toutes leurs fantaiſies pour les ſoumettre aux volontés d'autrui.

Une petite fille qui aimera ſa mere ou ſa mie, travaillera tout le jour à ſes côtés ſans ennui : le babil ſeul la dédommagera de toute ſa gêne. Mais ſi celle qui la gouverne lui eſt inſuportable, elle prendra dans le même dégoût tout ce qu'elle fera ſous ſes yeux. Il eſt très-difficile que celles qui ne ſe plaiſent pas avec leurs meres, plus qu'avec perſonne au monde, puiſſent un jour tourner à bien : mais pour juger de leurs vrais ſentiments, il faut les étudier, & non-pas ſe fier à ce qu'elles diſent ; car elles ſont flatteuſes, diſſimulées ; & ſavent de bonne heure ſe déguiſer.

La premiere choſe que remarquent en grandiſſant les jeunes perſonnes, c'eſt que tous les agréments de la parure ne leur ſuffiſent point, ſi elles n'en ont qui ſoient à elles. On ne peut jamais ſe donner la beauté, & l'on n'eſt pas ſi-tôt en état d'acquérir la coquetterie ; mais on peut déjà chercher à donner un tour agréable à ſes geſtes, un accent flatteur à ſa voix, à compoſer ſon maintien, à marcher avec légéreté, à prendre des attitudes gracieuſes & à choiſir par-tout ſes avantages. La voix s'étend,

ermit & prend du timbre ; les bras éveloppent, la démarche s'assure, on s'apperçoit que, de quelque mae qu'on soit mise, il y a un art de se e regarder. Dès-lors il ne s'agit plus ement d'aiguille & d'industrie, de veaux talents se présentent, & font a sentir leur utilité.

En France, les filles vivent dans des vents, & les femmes courent le mon- Chez les anciens c'étoit tout le conre : les filles avoient beaucoup de x & de fêtes publiques : les femmes oient retirées. Cet usage étoit plus onnable & maintenoit mieux les eurs. Une sorte de coquetterie est mise aux filles à marier, s'amuser leur grande affaire. Les femmes ont utres soins chez elles, & n'ont plus maris à chercher ; mais elles ne trouoient pas leur compte à cette réfore, & malheureusement elles donnent ton.

Il est indigne d'un homme d'honneur buser de la simplicité d'une jeune e, pour usurper en secret les mêmes ertés qu'elle peut souffrir devant tout monde. Car on sait ce que la bienince peut tolérer en public ; mais on iore où s'arrête dans l'ombre du myse, celui qui se fait seul juge de ses ntaisies.

Voulez-vous inſpirer l'amour des bonnes mœurs aux jeunes perſonnes ? Sans leur dire inceſſamment, ſoyez ſages, donnez-leur un grand intérêt à l'être ; faites-leur ſentir tout le prix de la ſageſſe, & vous la leur ferez aimer. Il ne ſuffit pas de prendre cet intérêt au loin dans l'avenir ; montrez-le leur dans le moment même, dans les relations de leur âge, dans le caractere de leurs amants. Dépeignez-leur l'homme de bien, l'homme de mérite ; apprenez-leur à le reconnoître, à l'aimer, & à l'aimer pour elles ; prouvez-leur qu'amies, femmes ou maîtreſſes, cet homme ſeul peut les rendre heureuſes. Amenez la vertu par la raiſon : faites-leur ſentir que l'empire de leur ſexe & tous ſes avantages ne tiennent pas ſeulement à ſa bonne conduite, à ſes mœurs, mais encore à celles des hommes ; qu'elles ont peu de priſe ſur des ames viles & baſſes, & qu'on ne ſait ſervir ſa maîtreſſe que comme on ſait ſervir la vertu. Soyez ſûre qu'alors, en leur dépeignant les mœurs de nos jours, vous leur en inſpirerez un dégoût ſincere ; en leur montrant les gens à la mode, vous les leur ferez mépriſer, vous ne leur donnerez qu'éloignement pour leurs maximes, averſion pour leurs ſentiments, dédain pour leurs vaines galanteries ; vous leur

ferez naître une ambition plus noble, celle de régner sur des ames grandes & fortes, celle des femmes de Sparte, qui étoit de commander à des hommes.

Les femmes ne cessent de crier que nous les élevons pour être vaines & coquettes, que nous les amusons sans cesse à des puérilités pour rester plus facilement les maîtres; elles s'en prennent à nous des défauts que nous leur reprochons. Quelle folie! & depuis quand sont-ce les hommes qui se mêlent de l'éducation des filles? Qui est-ce qui empêche les meres de les élever comme il leur plaît? Elles n'ont point de colleges: grand malheur! eh! plût à Dieu qu'il n'y en eût point pour les garçons, ils seroient plus sensément & plus honnêtement élevés! Force-t-on vos filles à perdre leur temps en niaiseries? Leur fait-on malgré elles passer la moitié de leur vie à leur toilette, à votre exemple? Vous empêche-t-on de les instruire & faire instruire à votre gré? Est-ce notre faute si elles nous plaisent quand elles sont belles, si leurs minauderies nous séduisent, si l'art qu'elles apprennent de vous nous attire & nous flatte, si nous aimons à les voir mises avec goût, si nous leur laissons affiler à loisir les armes dont elles nous subjuguent? Eh! prenez le parti de les élever

comme des hommes ; ils y consentiront de bon cœur ! plus elles voudront leur ressembler, moins elles les gouverneront ; & c'est alors qu'ils seront vraiment les maîtres.

A force d'interdire aux Femmes le chant, la danse & tous les amusements du monde, on les rend maussades, grondeuses, insupportables dans leurs maisons. Pour moi je voudrois qu'une jeune Angloise cultivât avec autant de soin les talents agréables pour plaire au mari qu'elle aura, qu'une jeune Albanoise les cultive pour le haram d'Ispahan. Les maris, dira-t-on, ne se soucient point trop de tous ces talents : vraiment je le crois, quand ces talents, loin d'être employés à leur plaire, ne servent que d'amorce pour attirer chez eux de jeunes impudents qui les déshonorent. Mais pensez-vous qu'une femme aimable & sage, ornée de pareils talents, & qui les consacreroit à l'amusement de son mari, n'ajouteroit pas au bonheur de sa vie, & ne l'empêcheroit pas, sortant de son cabinet la tête épuisée, d'aller chercher des récréations hors de chez lui ? Personne n'a-t-il vu d'heureuses familles ainsi réunies, où chacun sait fournir du sien aux amusements communs ? Qu'il dise si la confiance & la familiarité qui s'y joint, si l'in-

ence & la douceur des plaisirs qu'on
oûte, ne rachetent pas bien ce que
plaisirs publics ont de plus bruyant.

OCIÉTÉ CONJUGALE.

A relation sociale des Sexes est ad-
mirable. De cette société résulte une
onne morale, dont la femme est
l & l'homme le bras, mais avec
telle dépendance l'un de l'autre,
c'est de l'homme que la femme ap-
nd ce qu'il faut voir, & de la fem-
que l'homme apprend ce qu'il faut
e. Si la femme pouvoit remonter
i-bien que l'homme aux principes,
que l'homme eût aussi-bien qu'elle
prit des détails, toujours indépen-
ts l'un de l'autre, ils vivroient dans
discorde éternelle, & leur Société
pourroit subsister. Mais dans l'har-
nie qui regne entr'eux, tout tend à
fin commune, on ne sait lequel
: le plus du sien; chacun suit l'im-
sion de l'autre, chacun obéit, &
s deux sont les maîtres.

L'empire de la femme est un empire
douceur, d'adresse & de complai-
ce; ses ordres sont des caresses, ses
naces sont des pleurs. Elle doit ré-
r dans la maison comme un Minis-

tre dans l'état, en se faisant commander ce qu'elle veut faire. En ce sens, il est constant que les meilleurs ménages sont ceux où la femme a le plus d'autorité. Mais quand elle méconnoît la voix du chef, qu'elle veut usurper ses droits & commander elle-même, il ne résulte jamais de ce désordre que misere, scandale & déshonneur.

Je ne connois pour les deux sexes que deux classes réellement distinguées; l'une de gens qui pensent, l'autre de gens qui ne pensent point, & cette différence vient presque uniquement de l'éducation. Un homme de la premiere de ces deux classes ne doit point s'allier dans l'autre; car le plus grand charme de la société manque à la sienne, lorsqu'ayant une femme, il est réduit à penser seul. Les gens qui passent exactement la vie entiere à travailler pour vivre, n'ont d'autre idée que celle de leur travail ou de leur intérêt, & tout leur esprit semble être au bout de leurs bras. Cette ignorance ne nuit ni à la probité ni aux mœurs; souvent même elle y sert; souvent on compose avec ses devoirs à force de réfléchir, & l'on finit par mettre un jargon à la place des choses. La conscience est le plus éclairé des philosophes : on n'a pas besoin de savoir les Offices de Cicéron pour être

homme de bien, & la femme du monde la plus honnête, sait peut-être le moins ce que c'est que l'honnêteté. Mais il n'en est pas moins vrai qu'un esprit cultivé rend seul le commerce agréable, & c'est une triste chose pour un pere de famille qui se plaît dans sa maison, d'être forcé de s'y renfermer en lui-même, & de ne pouvoir s'y faire entendre à personne.

D'ailleurs, comment une femme qui n'a nulle habitude de réfléchir élévera-t-elle ses enfants? Comment discernera-t-elle ce qui leur convient? Comment les disposera-t-elle aux vertus qu'elle ne connoît pas, au mérite dont elle n'a nulle idée? Elle ne saura que les flatter ou les menacer, les rendre insolents ou craintifs; elle en fera des singes maniérés ou d'étourdis poliçons, jamais de bons esprits, ni des enfants aimables.

Il ne convient donc pas à un homme qui a de l'éducation de prendre une femme qui n'en ait point, ni par conséquent dans un rang où l'on ne sauroit en avoir. Mais j'aimerois encore cent fois mieux une fille simple & grossiérement élevée, qu'une fille savante & bel esprit qui viendroit établir dans ma maison un tribunal de littérature dont elle se feroit la présidente. Une femme bel esprit est le fléau de son mari, de ses

heureux. L'enfant qui n'a de regle que l'amour, choiſit mal; le pere qui n'a de regle que l'opinion, choiſit plus mal encore.

Peut-on ſe faire un ſort excluſif dans le mariage? Les biens, les maux n'y ſont-ils pas communs, malgré qu'on en ait, & les chagrins qu'on ſe donne l'un à l'autre ne retombent-ils pas toujours ſur celui qui les cauſe?

Y a-t-il au monde un ſpectacle auſſi touchant, auſſi reſpectable que celui d'une mere de famille entourée de ſes enfants, réglant les travaux de ſes domeſtiques, procurant à ſon mari une vie heureuſe, & gouvernant ſagement ſa maiſon? C'eſt là qu'elle ſe montre dans toute la dignité d'une honnête femme; & c'eſt-là qu'elle inſpire vraiment du reſpect, & que la beauté partage avec honneur les hommages rendus à la vertu. Une maiſon dont la maîtreſſe eſt abſente, eſt un corps ſans ame qui bientôt tombe en corruption; une femme hors de ſa maiſon perd ſon plus grand luſtre, & dépouillée de ſes vrais ornements, elle ſe montre avec indécence.

Ce n'eſt pas ſeulement l'intérêt des époux, mais la cauſe commune de tous les hommes, que la pureté du mariage ne ſoit point altérée. Chaque fois que deux époux s'uniſſent par un nœud ſolemnel

lemnel, il intervient un engagement tacite de tout le genre humain, de respecter ce lien sacré, d'honorer en eux l'union conjugale ; & c'est, ce me semble, une raison très-forte contre les mariages clandestins, qui n'offrant nul signe de cette union, exposent des cœurs innocents à brûler d'une flamme adultere. Le public est en quelque sorte garant d'une convention passée en sa présence, & l'on peut dire que l'honneur d'une femme pudique est sous la protection spéciale de tous les gens de bien. Ainsi quiconque ose la corrompre, peche premiérement, parce qu'il la fait pécher, & qu'on partage toujours les crimes qu'on fait commettre ; il peche encore directement lui-même, parce qu'il viole la foi publique & sacrée du mariage, sans lequel rien ne peut subsister dans l'ordre légitime des choses humaines.

L'amour n'est pas toujours nécessaire pour former un heureux mariage. L'honnêteté, la vertu, de certaines convenances, moins de conditions & d'âges que de caracteres & d'humeurs, suffisent entre deux époux ; ce qui n'empêche point qu'il ne résulte de cette union un attachement très-tendre, qui, pour n'être pas précisément de l'amour, n'en est pas moins doux & n'en est que plus

durable. L'amour est accompagné d'une inquiétude continuelle de jalousie ou de privation, peu convenable au mariage, qui est un état de jouissance & de paix. On ne s'épouse pas pour penser uniquement l'un à l'autre, mais pour remplir conjointement les devoirs de la vie civile, gouverner prudemment sa maison, bien élever ses enfants. Les amants ne voient jamais qu'eux, ne s'occupent incessamment que d'eux, & la seule chose qu'ils sachent faire, est de s'aimer. Ce n'est pas assez pour des époux qui ont tant d'autres soins à remplir.

Pourquoi les femmes doivent-elles vivre retirées & séparées des hommes? Ferons-nous cette injure au Sexe, de croire que ce soit par des raisons tirées de sa foiblesse, & seulement pour éviter le danger des tentations? Non, ces indignes craintes ne conviennent point à une femme de bien, à une mere de famille sans cesse environnée d'objets qui nourrissent en elle des sentiments d'honneur, & livrée aux plus respectables devoirs de la nature. Ce qui les sépare des hommes, c'est la nature elle-même qui leur prescrit des occupations différentes; c'est cette douce & timide modestie qui, sans songer précisément à la chasteté, en est la plus sûre gardienne; c'est cette réserve attentive & pi-

quante, qui, nourrissant à la fois dans les cœurs des hommes & les désirs & le respect, sert pour ainsi dire de coquetterie à la vertu. Voilà pourquoi les époux mêmes ne sont pas exceptés de la regle. Voilà pourquoi les femmes les plus honnêtes conservent en général le plus d'ascendant sur leurs maris; parce qu'à l'aide de cette sage & discrette réserve, sans caprice & sans refus, elles savent au sein de l'union la plus tendre les maintenir à une certaine distance, & les empêchent de jamais se rassasier d'elles.

Par plusieurs raisons tirées de la nature de la chose, le pere doit commander dans la famille. Premiérement, l'autorité ne doit pas être égale entre le pere & la mere; mais il faut que le gouvernement soit un, & que dans les partages d'avis il y ait une voix prépondérante qui décide. 2° Quelques légeres qu'on veuille supposer les incommodités particulieres à la femme, comme elles sont toujours pour elle un intervalle d'inaction, c'est une raison suffisante pour l'exclure de cette primauté: car quand la balance est parfaitement égale, une paille suffit pour la faire pancher. De plus, le mari doit avoir inspection sur la conduite de sa femme; parce qu'il lui importe de s'as-

ſervice eſt achevé, on retire l'enfant, ou l'on congédie la nourrice; à force de la mal recevoir, on la rebute de venir voir ſon nourriſſon. Au bout de quelques années, il ne la voit plus, il ne la connoît plus. La mere qui croit ſe ſubſtituer à elle, & réparer ſa négligence par la cruauté, ſe trompe. Au lieu de faire un tendre fils d'un nourriſſon dénaturé, elle l'exerce à l'ingratitude; elle lui apprend à mépriſer un jour celle qui lui donna la vie, comme celle qui l'a nourri de ſon lait.

Point de mere, point d'enfant. En-tr'eux les devoirs ſont réciproques, & s'ils ſont mal remplis d'un côté, ils ſeront négligés de l'autre. L'enfant doit aimer ſa mere avant de ſavoir qu'il le doit. Si la voix du ſang n'eſt fortifiée par l'habitude & les ſoins, elle s'éteint dans les premieres années, & le cœur meurt, pour ainſi dire, avant que de naître. Nous voilà dès le premier pas hors de la nature.

On en ſort encore par une route oppoſée, lorſqu'au lieu de négliger les ſoins de mere, une femme les porte à l'excès; lorſqu'elle fait de ſon enfant ſon idole; qu'elle augmente & nourrit ſa foibleſſe pour l'empêcher de la ſentir, & qu'eſpérant le ſouſtraire aux loix de la nature, elle écarte de lui des attein-

tes pénibles, ſans ſonger combien, pour quelques incommodités dont elle le préſerve un moment, elle accumule au loin d'accidents & de périls ſur ſa tête, & combien c'eſt une précaution barbare de prolonger la foibleſſe de l'enfance ſous les fatigues des hommes faits. Thétis, pour rendre ſon fils invulnérable, le plongea, dit la fable, dans l'eau du Styx. Cette allégorie eſt belle & claire. Les meres cruelles dont je parle font autrement : à force de plonger leurs enfants dans la molleſſe, elles les préparent à la ſouffrance, elles ouvrent leurs pores aux maux de toute eſpece, dont ils ne manqueront pas d'être la proie étant grands.

Du devoir des meres de nourrir les enfants dépend tout l'ordre moral. Voulez-vous rendre chacun à ſes premiers devoirs ; commencez par les meres ; vous ſerez étonnés des changements que vous produirez. Tout vient ſucceſſivement de cette premiere dépravation : tout l'ordre moral s'altere ; le naturel s'éteint dans tous les cœurs ; l'intérieur des maiſons prend un air moins vivant, le ſpectacle touchant d'une famille naiſſante n'attache plus les maris, n'impoſe plus d'égards aux étrangers ; on reſpecte moins la mere dont on ne voit pas les enfants ; il n'y a point de réſi-

dence dans les familles ; l'habitude ne renforce plus les liens du sang ; il n'y a plus ni peres ni meres, ni enfants, ni freres, ni sœurs ; tous se connoissent à peine, comment s'aimeroient-ils ? chacun ne songe plus qu'à soi. Quand la maison n'est plus qu'une triste solitude, il faut bien aller s'égayer ailleurs.

Mais que les meres daignent nourrir leurs enfants, les mœurs vont se réformer d'elles-mêmes, les sentiments de la nature se reveiller dans tous les cœurs ; l'état va se repeupler ; ce premier point, ce point seul va tout réunir. L'attrait de la vie domestique est le meilleur contrepoison des mauvaises mœurs. Le tracas des enfants qu'on croit importun devient agréable ; il rend le pere & la mere plus nécessaires, plus chers l'un à l'autre, il resserre entr'eux le lien conjugal. Quand la famille est vivante & animée, les soins domestiques sont la plus chere occupation de la femme & le plus doux amusement du mari. Ainsi, de ce seul abus corrigé, résulteroit bientôt une réforme générale ; bientôt la nature auroit repris tous ses droits. Qu'une fois les femmes redeviennent meres, bientôt les hommes redeviendront peres & maris.



DEVOIR DES PERES.

COmme la véritable nourrice de l'enfant eſt la mere, le véritable précepteur eſt le pere. Qu'ils s'accordent dans l'ordre de leurs fonctions, ainſi que dans leur ſyſtême: que des mains de l'un l'enfant paſſe dans celles de l'autre. Il ſera mieux élevé par un pere judicieux & borné, que par le plus habile maître du monde; car le zele ſuppléera mieux au talent, que le talent au zele.

Un pere quand il engendre & nourrit des enfants ne fait en cela que le tiers de ſa tâche. Il doit des hommes à ſon eſpece, il doit à la ſociété des hommes ſociables, il doit des citoyens à l'Etat. Tout homme qui peut payer cette triple dette, & ne le fait pas, eſt coupable, & plus coupable peut-être quand il la paie à demi. Celui qui ne peut remplir les devoirs de pere, n'a point droit de le devenir. Il n'y a ni pauvreté, ni travaux, ni reſpect humain qui le diſpenſent de nourrir ſes enfants, & de les élever lui-même. Lecteurs, vous pouvez m'en croire. Je prédis à quiconque a des entrailles, & néglige de ſi ſaints devoirs, qu'il verſera long-temps ſur ſa

faute des larmes ameres, & n'en sera jamais consolé.

Mais que fait cet homme riche, ce pere de famille si affairé, & forcé selon lui de laisser ses enfants à l'abandon? Il paie un autre homme pour remplir ses soins qui lui sont à charge. Ame vénale! crois-tu donner à ton fils un autre pere avec de l'argent? Ne t'y trompe point; ce n'est pas même un maître que tu lui donnes, c'est un valet. Il en formera bientôt un second.

Un pere qui sentiroit tout le prix d'un bon gouverneur, prendroit le parti de s'en passer; car il mettroit plus de peine à l'acquérir, qu'à le devenir lui-même. Veut-il donc se faire un ami? Qu'il éleve son fils pour l'être; le voilà dispensé de le chercher ailleurs, & la nature a déjà fait la moitié de l'ouvrage.

ÉDUCATION.

NOus naissons foibles, nous avons besoin de forces: nous naissons dépourvus de tout, nous avons besoin de jugement. Tout ce que nous n'avons pas à notre naissance, & dont nous avons besoin étant grands, nous est donné par l'éducation.

Cette éducation nous vient de la nature, ou des hommes, ou des choſes. Le développement interne de nos facultés & de nos organes eſt l'éducation de la nature : l'uſage qu'on nous apprend à faire de ce développement eſt l'éducation des hommes ; & l'acquis de notre propre expérience ſur les objets qui nous affectent, eſt l'éducation des choſes.

Chacun de nous eſt donc formé par trois ſortes de maîtres. Le diſciple, dans lequel leurs diverſes leçons ſe contrarient, eſt mal élevé & ne ſera jamais d'accord avec lui-même : celui dans lequel elles tombent toutes ſur les mêmes points, & tendent aux mêmes fins, va ſeul à ſon but, & va conſéquemment. Celui-là ſeul eſt bien élevé.

L'éducation de l'enfance eſt celle qui importe le plus ; & cette premiere éducation appartient inconteſtablement aux femmes : ſi l'Auteur de la nature eût voulu qu'elle appartînt aux hommes, il leur eût donné du lait pour nourrir les enfants. Palrez donc toujours aux femmes par préférence, dans vos traités d'éducation ; car outre qu'elles ſont à portée d'y veiller de plus près que les hommes, & qu'elles y influent toujours davantage, le ſuccès les intéreſſe auſſi beaucoup plus, puiſque la plupart des veuves ſe trouvent preſque à la merci

de leurs enfants, & qu'alors ils leur font vivement sentir, en bien ou en mal, l'effet de la maniere dont elles les ont élevés. Les loix, toujours si occupées des biens & si peu des personnes, parce qu'elles ont pour objet la paix & non la vertu, ne donnent pas assez d'autorité aux meres. Cependant leur état est plus sûr que celui des peres; leurs devoirs sont plus pénibles; leurs soins importent plus au bon ordre de la famille; généralement elles ont plus d'attachement pour les enfants. Il y a des occasions où un fils qui manque de respect à son pere, peut, en quelque sorte, être excusé: mais si dans quelque occasion que ce fût, un enfant étoit assez dénaturé pour en manquer à sa mere, à celle qui l'a porté dans son sein, qui l'a nourri de son lait, qui durant des années, s'est oubliée elle-même, pour ne s'occuper que de lui, on devroit se hâter d'étouffer ce misérable, comme un monstre indigne de voir le jour.

Celui d'entre nous qui sait le mieux supporter les biens & les maux de cette vie est le mieux élevé: d'où il suit que la véritable éducation consiste moins en préceptes qu'en exercices.

Si les hommes naissoient attachés au sol d'un pays, si la même saison duroit toute l'année, si chacun tenoit à sa for-

: de maniere à n'en pouvoir jamais
ıger, la pratique d'éducation établie
it bonne à certains égards; l'enfant
é pour son état, n'en sortant jamais,
pourroit être exposé aux inconvé-
ıts d'un autre. Mais vu la mobilité
choses humaines; vu l'esprit inquiet
'emuant de ce siecle qui bouleverse
t à chaque génération, peut-on con-
ɔir une méthode plus insensée que
ever un enfant comme n'ayant ja-
s à sortir de sa chambre, comme de-
t être sans cesse entouré de ses gens?
e malheureux fait un seul pas sur la
'e, s'il descend d'un seul dégré, il est
du. Ce n'est pas lui apprendre à sup-
ter la peine; c'est l'exercer à la
tir.

'ouvenez-vous toujours que l'esprit
ne bonne institution n'est pas d'ensei-
:r à l'enfant beaucoup de choses,
is de ne laisser jamais entrer dans
cerveau que des idées justes &
ires.

La partie la plus essentielle de l'édu-
ion d'un enfant, celle dont il n'est
ıais question dans les éducations les
ıs éloignées, c'est de lui bien faire
tir sa misere, sa foiblesse, sa dépen-
ıce, & le pesant joug de la nécessité
: la nature impose à l'homme, & cela
n-seulement afin qu'il soit sensible à

ce qu'on fait pour lui alléger ce joug, mais sur-tout afin qu'il connoisse de bonne heure en quel rang l'a placé la Providence, qu'il ne s'éleve point au-dessus de sa portée, & que rien d'humain ne lui semble étranger à lui.

Appropriez l'éducation de l'homme à l'homme, & non pas à ce qui n'est point lui. Ne voyez-vous pas qu'en travaillant à le former exclusivement pour un état, vous le rendez inutile à tout autre, & que s'il plaît à la fortune, vous n'aurez travaillé qu'à le rendre malheureux.

Mettez toutes les leçons des jeunes gens en actions, plutôt qu'en discours. Qu'ils n'apprennent rien dans les livres de ce que l'expérience peut leur enseigner.

Le pédant & l'instituteur disent à peu près les mêmes choses; mais le premier les dit à tout propos; le second ne les dit que quand il est sûr de leur effet.

ENFANTS.

DAns le commencement de la vie où la mémoire & l'imagination sont encore inactives, l'enfant n'est attentif qu'à ce qui affecte actuellement ses sens. Ses sensations étant les premiers matériaux de ses connoissances, les lui offrir

dans un ordre convenable, c'eſt prépa-rer ſa mémoire à les fournir un jour dans le même ordre à ſon entendement: mais comme il n'eſt attentif qu'à ſes ſenſations, il ſuffit d'abord de lui montrer bien diſtinctement la liaiſon de ces mêmes ſenſations avec les objets qui les cauſent. Il veut tout toucher, tout manier; ne vous oppoſez point à cette inquiétude: elle lui ſuggere un apprentiſſage très-néceſſaire. C'eſt ainſi qu'il apprend à ſentir la chaleur, le froid, la dureté, la molleſſe, la peſanteur, la légéreté des corps, à juger de leur grandeur, de leur figure, & de toutes leurs qualités ſenſibles, en regardant, palpant, écoutant, ſur-tout en comparant la vue au toucher; en eſtimant à l'œil la ſenſation qu'ils feroient ſous ſes doigts.

Ce n'eſt que par le mouvement que nous apprenons qu'il y a des choſes qui ne ſont pas nous; & ce n'eſt que par notre propre mouvement que nous acquérons l'idée de l'étendue. C'eſt parce que l'enfant n'a point cette idée, qu'il tend indifféremment la main pour ſaiſir l'objet qui le touche, ou l'objet qui eſt à un pas de lui. Cet effort qu'il fait vous paroît un ſigne d'empire, un ordre qu'il donne à l'objet de s'approcher ou à vous de le lui apporter; & point du tout,

c'est seulement que les mêmes objets qu'il voyoit d'abord dans son cerveau, puis sur ses yeux, il les voit maintenant au bout de ses bras; & n'imagine d'étendue que celle où il peut atteindre. Ayez donc soin de le promener souvent, de le transporter d'une place à l'autre, de lui faire sentir le changement de lieu, afin de lui apprendre à juger des distances. Quand il commencera de les connoître, alors il faut changer de méthode, & ne le porter que comme il vous plaît; car si-tôt qu'il n'est plus abusé par les sens, son effort change de cause.

Le mal-aise des besoins s'exprime par des signes, quand le secours d'autrui est nécessaire pour y pourvoir. De-là, les cris des enfants. Ils pleurent beaucoup : cela doit être, puisque toutes leurs sensations sont affectives; quand elles sont agréables ils en jouissent en silence, quand elles sont pénibles, ils le disent dans leur langage, & demandent du soulagement. Or, tant qu'ils sont éveillés, ils ne peuvent presque rester dans un état d'indifférence; ils dorment ou sont affectés.

Toutes nos langues sont des ouvrages de l'art. On a long-temps cherché s'il y avoit une langue naturelle & commune à tous les hommes : sans doute, il y en a une; & c'est celle que les enfants

fants parlent avant de ſavoir parler. Cette langue n'eſt pas articulée, mais elle eſt accentuée, ſonore, intelligible. L'uſage des nôtres nous l'a fait négliger au point de l'oublier tout-à-fait. Etudions les enfants, & bientôt nous la rapprendrons auprès d'eux. Les nourrices ſont nos maîtres dans cette langue, elles entendent tout ce que diſent leurs nourriſſons, elles leur répondent, elles ont avec eux des dialogues très-bien ſuivis, & quoiqu'elles prononcent des mots, ces mots ſont parfaitement inutiles; ce n'eſt point le ſens du mot qu'ils entendent, mais l'accent dont il eſt accompagné.

Au langage de la voix ſe joint celui du geſte non moins énergique. Ce geſte n'eſt pas dans les foibles mains des enfants, il eſt ſur leurs viſages. Il eſt étonnant combien ces phyſionomies mal formées ont déjà d'expreſſion : leurs traits changent d'un inſtant à l'autre avec une inconcevable rapidité. Vous voyez le ſourire, le déſir, l'effroi naître & paſſer comme autant d'éclairs; à chaque fois vous croyez voir un autre viſage. Ils ont certainement les muſcles de la face plus mobiles que nous. En revanche leurs yeux ternes ne diſent preſque rien. Tel doit être le genre de leurs ſignes dans un âge où l'on n'a que des beſoins cor-

ge de toutes celles qu'elle leur donne & dont ils ne sauroient abuser. Premiere maxime.

Il faut les aider, & suppléer à ce qui leur manque, soit en intelligence, soit en force, dans tout ce qui est du besoin physique. Deuxieme maxime.

Il faut dans les secours qu'on leur donne se borner uniquement à l'utile réel, sans rien accorder à la fantaisie ou au désir sans raison; car la fantaisie ne les tourmentera point quand on ne l'aura pas fait naître, attendu qu'elle n'est pas de la nature. Troisieme maxime.

Il faut étudier avec soin leur langage & leurs signes, afin que dans un âge où ils ne savent pas dissimuler, on distingue dans leurs désirs ce qui vient immédiatement de la nature, & ce qui vient de l'opinion. Quatrieme maxime.

Quand les enfants commencent à parler, ils pleurent moins. Ce progrès est naturel; un langage est substitué à l'autre.

Il est bien étrange que depuis qu'on se mêle d'élever des enfants on n'ait imaginé d'autre instrument pour les conduire que l'émulation, la jalousie, l'envie, la vanité, l'avidité, la vile crainte, toutes les passions les plus dangereuses, les plus promptes à fermenter, & les plus propres à corrompre l'ame; même

avant que le corps soit formé. A chaque instruction précoce qu'on veut faire entrer dans leur tête, on plante un vice au fond de leur cœur ; d'insensés instituteurs pensent faire des merveilles en les rendant méchants pour leur apprendre ce que c'est que bonté ; & puis ils nous disent gravement, tel est l'homme. Oui, tel est l'homme que vous avez fait.

On a essayé tous les instruments, hors un : le seul précisément qui peut réussir ; la liberté bien réglée. Il ne faut point se mêler d'élever un enfant quand on ne sait pas le conduire où l'on veut par les seules loix du possible & de l'impossible. La sphere de l'un & de l'autre lui étoit également inconnue ; on l'étend, on la resserre autour de lui comme on veut. On l'enchaîne, on le pousse, on le retient avec le seul lien de la nécessité, sans qu'il en murmure : on le rend souple & docile par la seule force des choses, sans qu'aucun vice ait l'occasion de germer en lui ; car jamais les passions ne s'animent tant qu'elles sont de nul effet.

Les premiers mouvements naturels de l'homme étant de se mesurer avec tout ce qui l'environne, & d'éprouver dans chaque objet qu'il apperçoit toutes les qualités sensibles qui peuvent se rapporter à lui, sa premiere étude est une sorte

de physique expérimentale, relative à sa propre conservation, & dont on le détourne par des études spéculatives, avant qu'il ait reconnu sa place ici-bas. Tandis que ses organes délicats & flexibles peuvent s'ajuster aux corps sur lesquels ils doivent agir, tandis que ses sens encore purs sont exempts d'illusions, c'est le temps d'exercer les uns & les autres aux fonctions qui leur sont propres, c'est le temps d'apprendre à connoître les rapports sensibles que les choses ont avec nous. Comme tout ce qui entre dans l'entendement humain y vient par les sens, la premiere raison de l'homme est une raison sensitive; c'est elle qui sert de base à la raison intellectuelle : nos premiers maîtres de philosophie sont nos pieds, nos mains, nos yeux. Substituer des livres à tout cela, ce n'est pas nous apprendre à raisonner, c'est nous apprendre à nous servir de la raison d'autrui ; c'est nous apprendre à beaucoup croire, & à ne jamais rien sentir.

Les pensées les plus brillantes peuvent tomber dans le cerveau des enfants, ou plutôt les meilleurs mots dans leur bouche, comme les diamants du plus grand prix sous leurs mains, sans que pour cela ni les pensées, ni les diamants leur appartiennent ; il n'y a point de véritable

véritable propriété pour cet âge en aucun genre. Les choses que dit un enfant ne sont pas pour lui ce qu'elles sont pour nous, il n'y joint pas les mêmes idées. Ces idées, si tant est qu'il en ait, n'ont dans sa tête ni suite, ni liaison; rien de fixe, rien d'assuré dans tout ce qu'il pense. Examinez votre prétendu prodige. En de certains moments vous lui trouverez un ressort d'une extrême activité, une clarté d'esprit à percer les nues. Le plus souvent, ce même esprit vous paroîtra lâche, moite, & comme environné d'un épais brouillard. Tantôt il vous devance, & tantôt il reste immobile. Un instant, vous diriez c'est un génie, & l'instant d'après, c'est un sot: vous vous tromperiez toujours; c'est un enfant. C'est un aiglon qui fend l'air un instant & retombe l'instant d'après dans son aire.

Des enfants étourdis viennent les hommes vulgaires; je ne sache point d'observation plus générale & plus certaine que celle-là. Rien n'est plus difficile que de distinguer dans l'enfance la stupidité réelle, de cette apparente & trompeuse stupidité qui est l'annonce des ames fortes. Il paroît d'abord étrange que les deux extrêmes aient des signes si semblables, & cela doit pourtant être; car dans un âge où l'homme n'a encore

nulles véritables idées, toute la différence qui se trouve entre celui qui a du génie & celui qui n'en a pas, est que le dernier n'admet que de fausses idées, & que le premier n'en trouvant que de telles n'en admet aucune; il ressemble donc au stupide, en ce que l'un n'est capable de rien, & que rien ne convient à l'autre. Le seul signe qui peut les distinguer dépend du hazard qui peut offrir au dernier quelque idée à sa portée, au lieu que le premier est toujours le même par-tout. Le jeune Caton, durant son enfance, sembloit un imbécille dans la maison. Il étoit taciturne & opiniâtre. Voilà tout le jugement qu'on portoit de lui. Ce ne fut que dans l'antichambre de Sylla que son oncle apprit à le connoître. S'il ne fût point entré dans cette antichambre, peut-être eût-il passé pour une brute jusqu'à l'âge de raison : si César n'eût point vécu, peut-être eût-on traité de visionnaire ce même Caton, qui pénétra son funeste génie & prévit tous ses projets de si loin. O que ceux qui jugent si précipitamment les enfants sont sujets à se tromper! ils sont souvent plus enfants qu'eux.

L'apparente facilité d'apprendre est cause de la perte des enfants. On ne voit pas que cette facilité même est la preuve qu'ils n'apprennent rien. Leur cer-

veau lisse & poli, rend comme un miroir les objets qu'on lui présente ; mais rien ne reste, rien ne pénetre. L'enfant retient les mots, les idées se réfléchissent ; ceux qui l'écoutent les entendent, lui seul ne les entend point.

Il faut des observations plus fines qu'on ne pense, pour s'assurer du vrai génie & du vrai goût d'un enfant, qui montre bien plus ses désirs que ses dispositions, & qu'on juge toujours par les premiers, faute de savoir étudier les autres. Je voudrois qu'un homme judicieux nous donnât un traité de l'art d'observer les enfants. Cet art seroit très-important à connoître : les peres & les maîtres n'en ont pas encore les éléments.

A douze ou treize ans les forces de l'enfant se développent bien plus rapidement que ses besoins. Le plus violent, le plus terrible ne s'est pas encore fait sentir à lui ; l'organe même en reste dans l'imperfection, & semble pour en sortir que sa volonté l'y force. Peu sensible aux injures de l'air & des saisons, sa chaleur naissante lui tient lieu d'habit, son appétit lui tient lieu d'assaisonnement ; tout ce qui peut nourrir est bon à son âge ; s'il a sommeil, il s'étend sur la terre & dort ; il se voit par-tout entouré de tout ce qui lui est nécessai-

mure des paſſions naiſſantes : une fermentation ſourde avertit de l'approche du danger. Un changement dans l'humeur, des emportemens fréquents, une continuelle agitation d'eſprit, rendent l'enfant preſque indiſciplinable. Il devient ſourd à la voix qui le rendoit docile : c'eſt un lion dans ſa fievre : il méconnoît ſon guide, il ne veut plus être gouverné. Aux ſignes moraux d'une humeur qui s'altere, ſe joignent des changements ſenſibles dans la figure. Sa phyſionomie ſe développe & s'empreint d'un caractere ; le coton rare & doux qui croît au bas de ſes joues brunit, & prend de la conſiſtance. Sa voix mue, ou plutôt il la perd : il n'eſt ni enfant ni homme & ne peut prendre le ton d'aucun des deux. Ses yeux, les organes de l'ame, qui n'ont rien dit juſqu'ici, trouvent un langage & de l'expreſſion ; un feu naiſſant les anime, leurs regards plus vifs ont encore une ſainte innocence, mais ils n'ont plus leur premiere imbécillité : il ſent déjà qu'ils peuvent trop dire, il commence à ſavoir les baiſſer & rougir ; il devient ſenſible avant de ſavoir ce qu'il ſent ; il eſt inquiet ſans raiſon de l'être. Tout cela peut venir lentement & vous laiſſer du temps encore ; mais ſi ſa vivacité ſe rend trop impatiente, ſi ſon empor-

tement se change en fureur, s'il s'irrite & s'attendrit d'un instant à l'autre, s'il verse des pleurs sans sujets, si, près des objets qui commencent à devenir dangereux pour lui, son pouls s'éleve & son œil s'enflamme, si la main d'une femme se posant sur la sienne le fait frissonner, s'il se trouble ou s'intimide auprès d'elle : Ulysse, ô sage Ulysse ! prends garde à toi ; les outres que tu fermois avec tant de soin sont ouvertes : les vents sont déchaînés, ne quitte plus un moment le gouvernail, ou tout est perdu.

La puberté & la puissance du sexe sont toujours plus hâtives chez les peuples instruits & policés, que chez les peuples ignorants & barbares. Les enfants ont une sagacité singuliere pour démêler à travers toutes les singeries de la décence, les mauvaises mœurs qu'elle couvre. Le langage épuré qu'on leur dicte, les leçons d'honnêteté qu'on leur donne, le voile du mystere qu'on affecte de tendre devant leurs yeux, sont autant d'aiguillons à leur curiosité.

Les instructions de la nature sont tardives & lentes, celles des hommes sont presque toujours prématurées. Dans le premier cas, les sens éveillent l'imagination ; dans le second, l'imagination éveille les sens ; elle leur donne une

activité précoce qui ne peut manquer d'énerver, d'affoiblir d'abord les individus, puis l'espece même à la longue.

Le premier sentiment dont un jeune homme élevé soigneusement est susceptible n'est pas l'amour, c'est l'amitié. Le premier acte de son imagination naissance est de lui apprendre qu'il a des semblables, & l'espece l'affecte avant le sexe.

J'ai toujours vu que les jeunes gens corrompus de bonne heure, & livrés aux femmes & à la débauche, étoient inhumains & cruels; la fougue du tempérament les rendoit impatients, vindicatifs, furieux: leur imagination pleine d'un seul objet, se refusoit à tout le reste; ils ne connoissoient ni pitié, ni miséricorde; ils auroient sacrifié pere, mere & l'univers entier, au moindre de leurs plaisirs. Au contraire, un jeune homme élevé dans une heureuse simplicité, est porté par les premiers mouvements de la nature vers les passions tendres & affectueuses: son cœur compatissant s'émeut sur les peines de ses semblables; il tressaille d'aise quand il revoit ses camarades, ses yeux savent verser des larmes d'attendrissement; il est sensible à la honte de déplaire, au regret d'avoir offensé. Si l'ardeur d'un sang qui s'enflamme le rend vif, emporté, colere, on voit le moment d'a-

près toute la bonté de son cœur dans l'effusion de son repentir; il pleure, il gémit sur la blessure qu'il a faite, il voudroit au prix de son sang racheter celui qu'il a versé; tout son emportement s'éteint, toute sa fierté s'humilie devant le sentiment de sa fureur, un mot le désarme; il pardonne les torts d'autrui d'aussi bon cœur qu'il répare les siens. L'Adolescence n'est l'âge ni de la vengeance, ni de la haine, elle est celui de la commisération, de la clémence, de la générosité. Oui, je le soutiens, & je ne crains point d'être démenti par l'expérience, un enfant qui n'est pas mal né, & qui a conservé jusqu'à vingt ans son innocence, est, à cet âge, le plus généreux, le meilleur, le plus aimant & le plus aimable des hommes.

Introduisez un jeune homme de vingt ans dans le monde; bien conduit, il sera dans un an plus aimable & plus judicieusement poli que celui qui y aura été nourri dès son enfance; car le premier étant capable de sentir les raisons de tous les procédés rélatifs à l'âge, à l'état, au sexe qui constituent cet usage, les peut réduire en principes, & les étendre aux cas non prévus; au lieu que l'autre n'ayant que sa routine pour toute regle, est embarrassé si-tôt qu'on l'en sort. Les jeunes Demoiselles françaises

toute leur sérénité native ; de longs chagrins ne les ont point obscurcis, des pleurs sans fin n'ont point sillonné ses joues. Voyez dans ses mouvements prompts, mais sûrs, la vivacité de son âge, la fermeté de l'indépendance, l'expérience des exercices multipliés. Il a l'air ouvert & libre, mais non pas insolent, ni vain ; son visage qu'on n'a pas collé sur des livres ne tombe pas sur son estomach : on n'a pas besoin de lui dire, *levez la tête*, la honte ni la crainte ne la lui firent jamais baisser.

Faisons-lui place au milieu de l'assemblée ; Messieurs, examinez-le, interrogez-le en toute confiance ; ne craignez ni ses importunités, ni son babil, ni ses questions indiscrettes. N'ayez pas peur qu'il s'empare de vous, qu'il prétende vous occuper de lui seul, & que vous ne pussiez plus vous en défaire.

N'attendez pas non-plus de lui des propos agréables, ni qu'il vous dise ce que je lui aurai dicté ; n'en attendez que la vérité naïve & simple, sans ornement, sans apprêts, sans vanité. Il vous dira le mal qu'il a fait, ou celui qu'il pense, tout aussi librement que le bien, sans s'embarrasser en aucune sorte de l'effet que fera sur vous ce qu'il aura dit ; il usera de la parole dans toute la

simplicité de sa premiere institution.

L'on aime à bien augurer des enfants, & l'on a toujours regret à ce flux d'inepties qui vient presque toujours renverser les espérances qu'on voudroit tirer de quelque heureuse rencontre, qui par hazard leur tombe sur la langue. Si le mien donne rarement de telles espérances, il ne donnera jamais ce regret; car il ne dit jamais un mot inutile, & ne s'épuise pas sur un babil qu'il sait qu'on n'écoute point. Ses idées sont bornées, mais nettes; s'il ne sait rien par cœur, il sait beaucoup par expérience. S'il lit moins bien qu'un autre enfant dans nos livres, il lit mieux dans celui de la nature; son esprit n'est point dans sa langue, mais dans sa tête; il a moins de mémoire que de jugement; il ne sait parler qu'un langage, mais il entend ce qu'il dit, & s'il ne dit pas si bien que les autres disent, en revanche il fait mieux qu'ils ne font.

Il ne sait ce que c'est que routine, usage, habitude; ce qu'il fit hier n'influe point sur ce qu'il fait aujourd'hui: il ne suit jamais de formule, ne céde point à l'autorité ni à l'exemple, & n'agit ni ne parle que comme il lui convient. Ainsi n'attendez pas de lui des discours dictés ni des manieres étudiées; mais toujours l'expression fidelle de ses idées

est libre, il ne fait jamais rien par étourderie, & seulement pour faire un acte de pouvoir sur lui-même ; ne sait-il pas qu'il est toujours maître de lui ? Il est alerte, léger, dispos ; ses mouvements ont toute la vivacité de son âge, mais vous n'en voyez pas un qui n'ait une fin. Quoi qu'il veuille faire, il n'entreprendra jamais rien qui soit au-dessus de ses forces, car il les a bien éprouvées & les connoît ; ses moyens sont toujours appropriés à ses desseins, & rarement il agira sans être assuré du succès. Il aura l'œil attentif & judicieux ; il n'ira pas niaisement interrogeant les autres sur tout ce qu'il voit, mais il l'examinera lui-même, & se fatiguera pour trouver ce qu'il veut apprendre, avant de le demander. S'il tombe dans des embarras imprévus, il se troublera moins qu'un autre ; s'il y a du risque il s'effraiera moins aussi. Comme son imagination reste encore inactive, & qu'on n'a rien fait pour l'animer, il ne voit que ce qui est, n'estime les dangers que ce qu'ils valent, & garde toujours son sang froid. La nécessité s'appesantit trop souvent sur lui pour qu'il regimbe encore contre elle ; il en porte le joug dès sa naissance, l'y voilà bien accoutumé ; il est toujours prêt à tout.

Qu'il s'occupe ou qu'il s'amuse, l'un

&

& l'autre eſt égal pour lui ; ſes jeux ſont ſes occupations, il n'y ſent point de différence. Il met à tout ce qu'il fait un intérêt qui fait rire, & une liberté qui plaît, en montrant à la fois le tour de ſon eſprit & la ſphere de ſes connoiſſances. N'eſt-ce pas le ſpectacle de cet âge, un ſpectacle charmant & doux de voir un joli enfant, l'œil vif & gai, l'air content & ſerein, la phyſionomie ouverte & riante, faire en ſe jouant les choſes les plus ſérieuſes, ou profondément occupé des plus frivoles amuſements ?

Voulez-vous à préſent le juger par comparaiſon ? Mêlez-le avec d'autres enfants, & laiſſez-le faire. Vous verrez bientôt lequel eſt le plus vraiment formé, lequel approche le mieux de la perfection de leur âge. Parmi les enfants de la ville, nul n'eſt plus adroit que lui, mais il eſt plus fort qu'aucun autre. Parmi de jeunes payſans, il les égale en force & les paſſe en adreſſe. Dans tout ce qui eſt à portée de l'enfance, il juge, il raiſonne, il prévoit mieux qu'eux tous. Eſt-il queſtion d'agir, de courir, de ſauter, d'ébranler des corps, d'enlever des maſſes, d'eſtimer des diſtances, d'inventer des jeux, d'emporter des prix ? On diroit que la nature eſt à ſes ordres, tant il ſait aiſément plier toutes choſes,

à ſes volontés. Il eſt fait pour guider, pour gouverner ſes égaux : le talent, l'expérience lui tiennent lieu de droit & d'autorité. Donnez-lui l'habit & le nom qu'il vous plaira, peu importe ; il primera par-tout, il deviendra par-tout le chef des autres ; ils ſentiront toujours ſa ſupériorité ſur eux. Sans vouloir commander, il ſera le maître ; ſans croire obéir, ils obéiront.

Il eſt parvenu à la maturité de l'enfance, il a vécu de la vie d'un enfant, il n'a point acheté ſa perfection aux dépens de ſon bonheur : au contraire, ils ont concouru l'un à l'autre. En acquérant toute la raiſon de ſon âge, il a été heureux & libre autant que ſa conſtitution lui permet de l'être. Si la fatale faulx vient moiſſonner en lui la fleur de nos eſpérances, nous n'avons point à pleurer à la fois ſa vie & ſa mort, nous n'aigrirons pas nos douleurs du ſouvenir de celles que nous lui aurons cauſées ; nous nous dirons : au moins il a joui de ſon enfance ; nous ne lui avons rien fait perdre de ce que la nature lui avoit donné.



Portrait & caractere du même Eleve dans un âge plus avancé; de son entrée dans le monde, & comment il s'y comporte.

DAns quelque rang qu'il puisse être né, dans quelque société qu'il commence à s'introduire, son début sera simple & sans éclat; à Dieu ne plaise qu'il soit assez malheureux pour y briller: les qualités qui frappent au premier coup d'œil ne sont pas les siennes, il ne les a ni les veut avoir. Il met trop peu de prix aux jugements des hommes pour en mettre à leurs préjugés, & ne se soucie point qu'on l'estime avant que de le connoître. Sa maniere de se présenter n'est ni modeste, ni vaine, elle est naturelle & vraie; il ne connoît ni gêne, ni déguisement, & il est au milieu d'un cercle, ce qu'il est seul & sans témoin. Sera-t-il pour cela grossier, dédaigneux, sans attention pour personne? Tout au contraire, si seul il ne compte pas pour rien les autres hommes, pourquoi les compteroit-il pour rien vivant avec eux? Il ne les préfere point à lui dans ses manieres, parce qu'il ne les préfere point à lui dans son cœur; mais il ne montre pas non-plus

une indifférence qu'il est bien éloigné d'avoir : s'il n'a pas les formules de la politesse, il a les soins de l'humanité. Il n'aime à voir souffrir personne, il n'offrira pas sa place à un autre par simagrée, mais il la lui cédera volontiers par bonté, si le voyant oublié, il juge que cet oubli le mortifie ; car il en coûtera moins à mon jeune homme de rester debout volontairement, que de voir l'autre y rester par force.

Quoiqu'en général Emile n'estime pas les hommes ; il ne leur montrera point de mépris, parce qu'il les plaint & s'attendrit sur eux. Ne pouvant leur donner le goût des biens réels, il leur laisse les biens de l'opinion dont ils se contentent, de peur que les leur ôtant à pure perte, il ne les rendît plus malheureux qu'auparavant. Il n'est donc pas disputeur, ni contredisant ; il n'est pas non-plus complaisant & flatteur ; il dit son avis sans combattre celui de personne, parce qu'il aime la liberté pardessus toute chose, & que la franchise en est un des plus beaux droits. Il parle peu, parce qu'il ne se soucie guere qu'on s'occupe de lui ; par la même raison, il ne dit que des choses utiles ; autrement, qu'est-ce qui l'engageroit à parler ? Emile est trop instruit pour être jamais babillard.

Loin de choquer les manieres des autres, Emile s'y conforme assez volontiers, non pour paroître instruit des usages, ni pour affecter les airs d'un homme poli, mais au contraire, de peur qu'on ne le distingue, pour éviter d'être apperçu ; & jamais il n'est plus à son aise que quand on ne prend pas garde à lui.

Quoiqu'entrant dans le monde, il en ignore absolument les manieres : il n'est pas pour cela timide & craintif ; s'il se dérobe, ce n'est point par embarras, c'est que pour bien voir il faut n'être pas vu : car ce qu'on pense de lui, ne l'inquiete guere, & le ridicule ne lui fait pas la moindre peur. Cela fait qu'étant toujours tranquille & de sang froid, il ne se trouble point par la mauvaise honte. Soit qu'on le regarde ou non, il fait toujours de son mieux ce qu'il fait ; & toujours tout à lui pour bien observer les autres, il saisit les usages avec une aisance que ne peuvent avoir les esclaves de l'opinion. On peut dire qu'il prend plutôt l'usage du monde, précisément parce qu'il en fait peu de cas.

Ne vous trompez pas cependant, sur sa contenance, & n'allez pas la comparer à celle de vos jeunes agréables. Il est ferme, & non suffisant, ses

touché d'une careſſe, que de mille éloges. Par les mêmes raiſons, il ne négligera ni ſes manieres, ni ſon maintien, il pourra même avoir quelque recherche dans ſa parure, non pour paroître un homme de goût, mais pour rendre ſa figure plus agréable.

Aimant les hommes parce qu'ils ſont ſes ſemblables, il aimera ſur-tout ceux qui lui reſſemblent le plus, parce qu'il ſe ſentira bon; & jugeant de cette reſſemblance par la conformité des goûts dans les choſes morales, dans tout ce qui tient au bon caractere, il ſera fort aiſe d'être approuvé. Il ne ſe dira pas préciſément, je me réjouis parce qu'on m'approuve; mais je me réjouis parce qu'on approuve ce que j'ai fait de bien; je me réjouis de ce que les gens qui m'honorent ſe font honneur; tant qu'ils jugeront auſſi ſainement, il ſera beau d'obtenir leur eſtime.

Portrait & Caractere de SOPHIE, ou de la compagne future d'EMILE.

SOphie eſt bien née, elle eſt d'un bon naturel; elle a le cœur très-ſenſible, & cette extrême ſenſibilité lui donne quelquefois une activité d'imagination difficile à modérer. Elle a l'eſprit moins juſte

juste que pénétrant, l'humeur facile & pourtant inégale, la figure commune, mais agréable, une physionomie qui promet une ame & qui ne ment pas; on peut l'aborder avec indifférence; mais non pas la quitter sans émotion. D'autres ont de bonnes qualités qui lui manquent; d'autres ont à plus grande mesure celles qu'elle a : mais nulle n'a des qualités mieux assorties pour faire un heureux caractere. Elle sait tirer parti de ses défauts mêmes, & si elle étoit plus parfaite elle plairoit beaucoup moins.

Sophie n'est pas belle, mais auprès d'elle les hommes oublient les belles femmes, & les belles femmes sont mécontentes d'elles-mêmes. A peine est-elle jolie au premier aspect, mais plus on la voit & plus elle s'embellit; elle gagne où tant d'autres perdent, & ce qu'elle gagne elle ne le perd plus. On peut avoir de plus beaux yeux, une plus belle bouche, une figure plus imposante; mais on ne sauroit avoir une taille mieux prise, un plus beau teint, une main plus blanche, un pied plus mignon, un regard plus doux, une physionomie plus touchante. Sans éblouir, elle intéresse, elle charme, & l'on ne sauroit dire pourquoi.

Sophie aime la parure & s'y connoît;

ſa mere n'a point d'autre femme de chambre qu'elle : elle à beaucoup de goût pour ſe mettre avec avantage, mais elle hait les riches habillements; on voit toujours dans le ſien la ſimplicité jointe à l'élégance ; elle n'aime point ce qui brille, mais ce qui ſied. Elle ignore quelles ſont les couleurs à la mode, mais elle ſait à merveille celles qui lui ſont favorables. Il n'y a pas une jeune perſonne qui paroiſſe miſe avec moins de recherche, & dont l'ajuſtement ſoit plus recherché ; pas une piece du ſien n'eſt priſe au hazard, & l'art ne paroît dans aucune. Sa parure eſt très-modeſte en apparence & très-coquette en effet; elle n'étale pas ſes charmes, elle les couvre, mais en les couvrant elle ſait les faire imaginer. En la voyant, on dit: voilà une fille modeſte & ſage; mais tant qu'on reſte auprès d'elle, les yeux & le cœur errent ſur toute ſa perſonne, ſans qu'on puiſſe les en détacher, & l'on diroit que tout cet ajuſtement ſi ſimple n'eſt mis à ſa place, que pour en être ôté piece à piece par l'imagination.

Sophie a des talents naturels ; elle les ſent & ne les a pas négligés ; mais n'ayant pas été à portée de mettre beaucoup d'art à leur culture, elle s'eſt contentée d'exercer ſa jolie voix à chan-

ter juste & avec goût, ses petits pieds à marcher légérement, facilement, avec grace; à faire la révérence en toutes sortes de situations sans gêne & sans mal-adresse.

Ce que Sophie sait le mieux & qu'on lui a fait apprendre avec le plus de soin, ce sont les travaux de son sexe, même ceux dont on ne s'avise point, comme de tailler & coudre ses robes. Il n'y a pas un ouvrage à l'aiguille qu'elle ne sache faire & qu'elle ne fasse avec plaisir, mais le travail qu'elle préfere à tout autre est la dentelle, parce qu'il n'y en a pas un qui donne une attitude plus agréable, & où les doigts s'exercent avec plus de grace & de légéreté. Elle s'est appliquée aussi à tous les détails du ménage. Elle entend la cuisine & l'office; elle sait le prix des denrées, elle en connoît les qualités; elle sait fort bien tenir les comptes, elle sert de maître d'hôtel à sa mere. Faite pour être un jour mere de famille elle-même, en gouvernant la maison paternelle, elle apprend à gouverner la sienne; elle peut suppléer aux fonctions des domestiques & le fait toujours volontiers. On ne sait jamais bien commander que ce qu'on sait exécuter soi-même: c'est la raison de sa mere pour l'occuper ainsi; pour Sophie, elle ne

va pas ſi loin. Son premier devoir eſt celui de fille, & c'eſt maintenant le ſeul qu'elle ſonge à remplir. Son unique vue eſt de ſervir ſa mere & de la ſoulager d'une partie de ſes ſoins.

Sophie a l'eſprit agréable ſans être brillant, & ſolide ſans être profond ; un eſprit dont on ne dit rien, parce qu'on ne lui en trouve jamais ni plus ni moins qu'à ſoi. Elle a toujours celui qui plaît aux gens qui lui parlent, quoiqu'il ne ſoit pas fort orné, ſelon l'idée que nous avons de la culture de l'eſprit des femmes : car le ſien ne s'eſt pas formé par la lecture ; mais ſeulement par les converſations de ſon pere & de ſa mere, par ſes propres réflexions, & par les obſervations qu'elle a faites dans le peu de monde qu'elle a vu. Sophie a naturellement de la gaieté ; elle étoit même folâtre dans ſon enfance ; mais peu à peu ſa mere a pris ſoin de réprimer ſes airs évaporés, de peur que bientôt un changement trop ſubit n'inſtruiſît du moment qui l'avoit rendu néceſſaire. Elle eſt donc devenue modeſte & réſervée même avant le temps de l'être ; & maintenant que ce temps eſt venu, il lui eſt plus aiſé de garder le ton qu'elle a pris, qu'il ne lui ſeroit de le prendre, ſans indiquer la raiſon de ce changement ; c'eſt une choſe plaiſante

de la voir se livrer quelquefois par un reste d'habitude à des vivacités de l'enfance, puis tout d'un coup rentrer en elle-même, se taire, baisser les yeux & rougir : il faut bien que le terme intermédiaire entre les deux âges, participe un peu de chacun des deux.

Sophie est d'une sensibilité trop grande pour conserver une parfaite égalité d'humeur, mais elle a trop de douceur pour que cette sensibilité soit fort importune aux autres ; c'est à elle seule qu'elle fait du mal. Qu'on dise un seul mot qui la blesse, elle ne boude pas, mais son cœur se gonfle ; elle tâche de s'échapper pour aller pleurer. Qu'au milieu de ses pleurs son pere ou sa mere la rappelle & dise un seul mot, elle vient à l'instant jouer & rire en s'essuyant adroitement les yeux, & tâchant d'étouffer ses sanglots.

Elle n'est pas non plus tout-à-fait exempte de caprice. Son humeur, un peu trop poussée, dégénere en mutinerie, & alors elle est sujette à s'oublier. Mais laissez-lui le temps de revenir à elle, & sa maniere d'effacer son tort lui en fera presque un mérite. Si on la punit, elle est docile & soumise, & l'on voit que sa honte ne vient pas tant du châtiment que de la faute. Si on ne lui dit rien, jamais elle ne manque de la

aimable française, froide par tempérament & coquette par vanité, voulant plutôt briller que plaire, cherchant l'amusement & non le plaisir. Le seul besoin d'aimer la dévore, il vient la distraire & troubler son cœur dans les fêtes; elle a perdu son ancienne gaieté; les folâtres jeux ne sont plus faits pour elle : loin de craindre l'ennui de la solitude, elle le cherche : elle y pense à celui qui doit la lui rendre douce; tous les indifférents l'importunent; il ne lui faut pas une cour, mais un amant; elle aime mieux plaire à un seul honnête homme, & lui plaire toujours, que d'élever en sa faveur le cri de la mode qui dure un jour, & le lendemain se change en huée.

Les femmes sont les juges naturels du mérite des hommes, comme ils le sont du mérite des femmes; cela est de leur droit réciproque, & ni les uns ni les autres ne l'ignorent. Sophie connoît ce droit & en use, mais avec la modestie qui convient à sa jeunesse, à son inexpérience, à son état; elle ne juge que des choses qui sont à sa portée, & elle n'en juge que quand cela sert à développer quelque maxime utile. Elle ne parle des absents qu'avec la plus grande circonspection, sur-tout si ce sont des femmes. Elle pense que ce qui les rend médisan-

tes & satyriques, est de parler de leur sexe : tant qu'elles se bornent à parler du nôtre, elles ne sont qu'équitables. Sophie s'y borne donc. Quant aux femmes, elle n'en parle jamais que pour en dire le bien qu'elle sait : c'est un honneur qu'elle croit devoir à son sexe ; & pour celles dont elle ne sait aucun bien à dire, elle n'en dit rien du tout, & cela s'entend.

Sophie a peu d'usage du monde ; mais elle est obligeante, attentive & met de la grace à tout ce qu'elle fait. Un heureux naturel la sert mieux que beaucoup d'art. Elle a une certaine politesse à elle qui ne tient point aux formules, qui n'est point asservie aux modes, qui ne change point avec elles, qui ne fait rien par usage, mais qui vient d'un vrai désir de plaire, & qui plaît. Elle ne sait point les compliments triviaux & n'en invente point de plus recherchés ; elle ne dit pas qu'elle est très-obligée, qu'on lui fait beaucoup d'honneur, qu'on ne prenne pas la peine, &c. Elle s'avise encore moins de tourner des phrases. Pour une attention, pour une politesse établie, elle répond par une révérence ou par un simple *je vous remercie* : mais ce mot dit de sa bouche en vaut bien un autre. Pour un vrai service elle laisse parler son cœur, & ce n'est pas un com-

pliment qu'il trouve. Elle n'a jamais souffert que l'usage français l'asservît au joug des simagrées, comme d'étendre sa main en passant d'une chambre à l'autre sur un bras sexagénaire qu'elle auroit grande envie de soutenir. Quand un galant musqué lui offre cet impertinent service, elle laisse l'officieux bras sur l'escalier & s'élance en deux sauts dans la chambre, en disant qu'elle n'est pas boiteuse. En effet, quoiqu'elle ne soit pas grande, elle n'a jamais voulu de talons hauts : elle a les pieds assez petits pour s'en passer.

Non-seulement elle se tient dans le silence & dans le respect avec les femmes, mais même avec les hommes mariés, ou beaucoup plus âgés qu'elle; elle n'acceptera jamais de place au-dessus d'eux que par obéissance, & reprendra la sienne au-dessous si-tôt qu'elle le pourra; car elle sait que les droits de l'âge vont avant ceux du sexe, comme ayant pour eux le préjugé de la sagesse, qui doit être honorée avant tout.

Avec les jeunes gens de son âge, c'est autre chose; elle a besoin d'un ton différent pour leur en imposer, & elle sait le prendre sans quitter l'air modeste qui lui convient. S'ils sont modestes & réservés eux-mêmes, elle gardera volontiers avec eux l'aimable fa-

miliarité de la jeunesse ; leurs entretiens pleins d'innocence seront badins, mais décents ; s'ils deviennent sérieux, elle veut qu'ils soient utiles ; s'ils dégénerent en fadeurs, elle les fera bientôt cesser ; car elle méprise sur-tout le petit jargon de la galanterie, comme très-offensant pour son sexe. Elle sait bien que l'homme qu'elle cherche n'a pas ce jargon-là, & jamais elle ne souffre volontiers d'un autre ce qui ne convient pas à celui dont elle a le caractere empreint au fond du cœur. La haute opinion qu'elle a des droits de son sexe, la fierté d'ame que lui donne la pureté de ses sentiments, & cette énergie de la vertu qu'elle sent en elle-même, & qui la rend respectable à ses propres yeux, lui font écouter avec indignation les propos doucereux dont on prétend l'amuser. Elle ne les reçoit point avec une colere apparente, mais avec un ironique applaudissement qui déconcerte, ou d'un ton froid, auquel on ne s'attend point. Qu'un beau Phébus lui débite ses gentillesses, la loue avec esprit sur le sien, sur sa beauté, sur ses graces, sur le prix du bonheur de lui plaire, elle est fille à l'interrompre en lui disant poliment : » Monsieur, j'ai grand » peur de savoir ces choses-là mieux » que vous ; si nous n'avons rien de plus

» curieux à dire, je crois que nous pou-
» vons finir ici l'entretien. « Accompagner ces mots d'une grande révérence, & puis se trouver à vingt pas de lui, n'est pour elle que l'affaire d'un instant. Demandez à vos agréables, s'il est aisé d'étaler son caquet avec un esprit aussi rebours que celui-là.

Ce n'est pas pourtant qu'elle n'aime fort à être louée, pourvu que ce soit tout de bon, & qu'elle puisse croire qu'on pense en effet le bien qu'on lui dit d'elle. Pour paroître touché de son mérite, il faut commencer par en montrer. Un hommage fondé sur l'estime, peut flatter son cœur altier, mais tout galant persiflage est toujours rebuté; Sophie n'est pas faite pour exercer les petits talents d'un baladin.





PENSÉES MORALES.

ON ne peut réfléchir ſur les mœurs qu'on ne ſe plaiſe à ſe rappeller l'image de la ſimplicité des premiers temps. C'eſt un beau rivage paré des ſeules mains de la nature, vers lequel on tourne inceſſamment les yeux, & dont on ſe ſent éloigner à regret.

La ſeule leçon de Morale qui convienne à l'enfance & la plus importante à tout âge, eſt de ne jamais faire de mal à perſonne. Le précepte même de faire du bien, s'il n'eſt ſubordonné à celui-là, eſt dangereux, faux, contradictoire. Qui eſt-ce qui ne fait pas du bien? Tout le monde en fait, le méchant comme les autres; il fait un heureux aux dépens de cent miſérables, & de là viennent toutes nos calamités. Les plus ſublimes vertus ſont négatives: elles ſont auſſi les plus difficiles, parce qu'elles ſont ſans oſtentation, & au-deſſus même de ce plaiſir ſi doux au cœur de l'homme, d'en renvoyer un autre content de nous. O quel bien fait néceſſairement à ſes ſemblables celui d'entre eux, s'il en eſt un, qui ne leur fait jamais de mal! de quelle intrépidité d'ame,

de quelle vigueur de caractere il a besoin pour cela ! ce n'est pas en raisonnant sur cette maxime, c'est en tâchant de la pratiquer, qu'on sent combien il est grand & pénible d'y réussir.

Le précepte de ne jamais nuire à autrui emporte celui de tenir à la société humaine le moins qu'il est possible ; car dans l'état social le bien de l'un fait nécessairement le mal de l'autre. Ce rapport est dans l'essence de la chose, & rien ne sauroit le changer ; qu'on cherche sur ce principe lequel est le meilleur de l'homme social ou du solitaire. Un Auteur illustre dit qu'il n'y a que le méchant qui soit seul ; moi je dis qu'il n'y a que le bon qui soit seul ; si cette proposition est moins sentencieuse, elle est plus vraie & mieux raisonnée que la précédente. Si le méchant étoit seul, quel mal feroit-il ? C'est dans la société qu'il dresse ses machines pour nuire aux autres.

Il faut étudier la société par les hommes, & les hommes par la société : ceux qui voudront traiter séparément la politique & la morale, n'entendront jamais rien à aucune des deux. En s'attachant d'abord aux relations primitives, on voit comment les hommes en

doivent être affectés, & quelles passions en doivent naître. On voit que c'est réciproquement par le progrès des passions que ces relations se multiplient & se resserrent. C'est moins la force des bras que la modération des cœurs, qui rend les hommes indépendants & libres. Quiconque désire peu de choses tient à peu de gens; mais confondant toujours nos vains désirs avec nos besoins physiques, ceux qui ont fait de ces derniers les fondements de la société humaine, ont toujours pris les effets pour les causes, & n'ont fait que s'égarer dans tous leurs raisonnements.

C'est l'abus de nos facultés qui nous rend malheureux & méchants. Nos chagrins, nos soucis, nos peines nous viennent de nous. Le mal moral est incontestablement notre ouvrage, & le mal physique ne seroit rien sans nos vices qui nous l'ont rendu sensible.

Homme, ne cherche plus l'auteur du mal, cet auteur c'est toi-même. Il n'existe point d'autre mal que celui que tu fais ou que tu souffres, & l'un & l'autre te vient de toi. Le mal général ne peut être que dans le désordre, & je vois dans le systême du monde un ordre qui ne se dément point. Le mal parti-

culier n'eſt que dans le ſentiment de l'être qui ſouffre ; & ce ſentiment, l'homme ne l'a pas reçu de la Nature, il ſe l'eſt donné. La douleur a peu de priſe ſur quiconque, ayant peu réfléchi, n'a ni ſouvenir, ni prévoyance. Otez nos funeſtes progrès, ôtez nos erreurs & nos vices, ôtez l'ouvrage de l'homme, & tout eſt bien.

S'il exiſtoit un homme aſſez miſérable pour n'avoir rien fait en toute ſa vie dont le ſouvenir le rendît content de lui-même, & bien-aiſe d'avoir vécu, cet homme ſeroit incapable de jamais ſe connoître, & faute de ſentir quelle bonté convient à ſa nature, il reſteroit méchant par force & ſeroit éternellement malheureux.

Il n'y a point de connoiſſance morale qu'on ne puiſſe acquérir par l'expérience d'autrui ou par la ſienne. Dans le cas où cette expérience eſt dangereuſe, au lieu de la faire ſoi-même, on tire ſa leçon de l'hiſtoire.

N'allons pas chercher dans les livres des principes & des regles que nous trouverons plus sûrement au-dedans de nous. Laiſſons-là toutes ces vaines diſputes des Philoſophes ſur le bonheur & ſur la vertu; employons à nous rendre bons

bons & heureux le temps qu'ils perdent à chercher comment on doit l'être, & proposons-nous de grands exemples à imiter, plutôt que de vains systêmes à suivre.

Celui qui a tâché de vivre de maniere à n'avoir pas besoin de songer à la mort, la voit venir sans effroi. Qui s'endort dans le sein d'un pere, n'est pas en souci du réveil.

On diroit, aux murmures des impatients mortels, que Dieu leur doit la récompense avant le mérite, & qu'il est obligé de payer leur vertu d'avance. O! soyons bons, premiérement, & puis nous serons heureux. N'exigeons pas le prix avant la victoire, ni le salaire avant le travail. Ce n'est point dans la lice, disoit Plutarque, que les vainqueurs de nos jeux sacrés sont couronnés, c'est après qu'ils l'ont parcourue. Le premier prix de la justice est de sentir qu'on la pratique.

La paix de l'ame consiste dans le mépris de tout ce qui peut la troubler.

Hommes, soyez humains, c'est votre premier devoir : soyez-le pour tous les états, pour tous les âges, pour tout ce qui n'est point étranger à l'homme. Quelle sagesse y a-t-il pour vous hors de l'humanité?

L'occaſion de faire des heureux eſt plus rare qu'on ne penſe : la punition de l'avoir manquée, eſt de ne la plus retrouver.

Malheur à qui ne ſait pas ſacrifier un jour de plaiſir aux devoirs de l'humanité.

Ce n'eſt pas d'argent ſeulement qu'ont beſoin les infortunés, & il n'y a que les pareſſeux de bien faire qui ne ſachent faire du bien que la bourſe à la main.

Quiconque veut être homme en effet, doit ſavoir redeſcendre. L'humanité coule comme une eau pure & ſalutaire, & va fertiliſer les lieux bas; elle cherche toujours le niveau, elle laiſſe à ſec ces roches arides qui menacent la campagne & ne donnent qu'une ombre inutile ou des éclats pour écraſer leurs voiſins.

Si c'eſt la raiſon qui fait l'homme, c'eſt le ſentiment qui le conduit.

Les grandeurs du monde corrompent l'ame, l'indigence l'avilit.

Si la triſteſſe attendrit l'ame, une profonde affliction l'endurcit.

On perd tout le temps qu'on peut mieux employer.

C'eſt un ſecond crime de tenir un ſerment criminel.

Un état permanent eſt-il fait pour l'homme ? Non, quand on a tout acquis, il faut perdre ; ne fût-ce que le plaiſir de la poſſeſſion qui s'uſe par elle.

Les chagrins & les peines peuvent être comptés pour des avantages, en ce qu'ils empêchent le cœur de s'endurcir aux malheurs d'autrui. On ne ſait pas quelle douceur c'eſt de s'attendrir ſur ſes propres maux & ſur ceux des autres. La ſenſibilité porte toujours dans l'ame un certain contentement de ſoi-même indépendant de la fortune & des événements.

Le pays des chimeres eſt en ce monde le ſeul digne d'être habité ; & tel eſt le néant des choſes humaines, que hors l'être exiſtant par lui-même, il n'y a rien de beau que ce qui n'eſt pas.

La pure morale eſt ſi chargée de devoirs ſeveres, que ſi on la ſurcharge encore de formes indifférentes, c'eſt preſque toujours aux dépens de l'eſſentiel. On dit que c'eſt le cas de la plupart des Moines, qui ſoumis à mille regles inutiles, ne ſavent ce que c'eſt qu'honneur & vertu.

Nul ne peut être heureux s'il ne jouit de ſa propre eſtime.

Si la véritable jouiſſance de l'ame eſt dans la contemplation du beau, comment le méchant peut-il l'aimer dans autrui, ſans être forcé de ſe haïr lui-même?

Il n'y a d'aſyle sûr que celui où l'on peut échapper à la honte & au repentir.

Les mauvaiſes maximes ſont pires que les mauvaiſes actions. Les paſſions déréglées inſpirent les mauvaiſes actions; mais les mauvaiſes maximes corrompent la raiſon même, & ne laiſſent plus de reſſource pour revenir au bien.

L'amour-propre eſt un inſtrument utile, mais dangereux; ſouvent il bleſſe la main qui s'en ſert, & fait rarement du bien ſans mal.

L'abus du ſavoir produit l'incrédulité. Tout ſavant dédaigne le ſentiment vulgaire; chacun en veut avoir un à ſoi. L'orgueilleuſe philoſophie mene à l'eſprit fort, comme l'aveugle dévotion au fanatiſme.

L'intérêt particulier nous trompe; il n'y a que l'eſprit du juſte qui ne trompe point.

Tel est le sort de l'humanité, la raison nous montre le but, & les passions nous en écartent.

Tout est source du mal au-delà du nécessaire physique. La nature ne nous donne que trop de besoins; & c'est au moins une très-haute imprudence de les multiplier sans nécessité, & mettre ainsi son ame dans une plus grande dépendance.

Le premier pas vers le vice est de mettre du mystere aux actions innocentes, & quiconque aime à se cacher, a tôt ou tard raison de se cacher. Un seul précepte de morale peut tenir lieu de tous les autres; c'est celui-ci: » Ne fais » ni ne dis jamais rien que tu ne veuilles » que tout le monde voie & entende; « & pour moi j'ai toujours regardé comme le plus estimable des hommes ce Romain qui vouloit que sa maison fût construite de maniere qu'on vît tout ce qui s'y faisoit.

C'est le dernier dégré de l'opprobre de perdre avec l'innocence le sentiment qui la faisoit aimer.

Il y a des objets si odieux qu'il n'est pas même permis à l'homme d'honneur de les voir. L'indignation de la vertu

térêt qui nous fait haïr les méchants ; s'ils ne nous faisoient aucun mal, nous aurions pour eux plus de pitié que de haine. Le mal que nous font les méchants, nous fait oublier celui qu'ils se font à eux-mêmes. Nous leur pardonnerions plus aisément leurs vices, si nous pouvions connoître combien leur propre cœur les en punit. Nous sentons l'offense, & nous ne voyons pas le châtiment ; les avantages sont apparents, la peine est intérieure. Celui qui croit jouir du fruit de ses vices n'est pas moins tourmenté que s'il n'eût point réussi, l'objet est changé, l'inquiétude est la même : ils ont beau montrer leur fortune & cacher leur cœur, leur conduite le montre en dépit d'eux : mais pour le voir il n'en faut pas avoir un semblable.

Les passions que nous partageons nous séduisent ; celles qui choquent nos intérêts nous révoltent, & par une inconséquence qui nous vient d'elles, nous blâmons dans les autres ce que nous voudrions imiter. L'aversion & l'illusion sont inévitables, quand on est forcé de souffrir de la part d'autrui le mal qu'on feroit si l'on étoit à sa place.

PENSÉES DIVERSES.

LEs plaisirs exclusifs sont la mort du plaisir.

S'abstenir pour jouir, c'est l'épicuréisme de la raison.

Jamais les cœurs sensibles n'aimerent les plaisirs bruyants ; vain & stérile bonheur des gens qui ne sentent rien, & qui croient qu'étourdir la vie c'est en jouir.

La variété des désirs vient de celle des connoissances, & les premiers plaisirs qu'on connoît sont long-temps les seuls qu'on recherche.

La suprême jouissance est dans le contentement de soi-même.

Les vrais amusements sont ceux qu'on partage avec le peuple ; ceux qu'on veut avoir à soi seul, on ne les a plus.

Le plaisir qu'on veut avoir aux yeux des autres, est perdu pour tout le monde ; on ne l'a ni pour eux, ni pour soi.

Le ridicule que l'opinion redoute ſur toute choſe, eſt toujours à côté d'elle pour la tyranniſer & pour la punir. On n'eſt jamais ridicule que par des formes déterminées ; celui qui ſait varier ſes ſituations & ſes plaiſirs, efface aujourd'hui l'impreſſion d'hier ; il eſt comme nul dans l'eſprit des hommes, mais il jouit ; car il eſt tout entier à chaque heure & à chaque choſe.

Changeons de goût avec les années : ne déplaçons pas plus les âges que les ſaiſons : il faut être ſoi dans tous les temps, & ne point lutter contre la nature, ces vains efforts uſent la vie, & nous empêchent d'en uſer.

On voit rarement les penſeurs ſe plaire beaucoup au jeu, qui ſuſpend cette habitude ou la tourne ſur d'arides combinaiſons ; auſſi l'un des biens, & peut-être le ſeul qu'ait produit le goût des ſciences, eſt d'amortir un peu cette paſſion ſordide : on aimera mieux s'exercer à prouver l'utilité du jeu que de s'y livrer.

On n'eſt curieux qu'à proportion qu'on eſt inſtruit.

L'ignorance n'eſt un obſtacle ni au

bien ni au mal ; elle est seulement l'état naturel de l'homme.

L'ignorance n'a jamais fait de mal, l'erreur seule est funeste, & on ne s'égare point parce qu'on ne sait pas, mais parce qu'on croit savoir.

Naturellement l'homme ne pense guere. Penser est un art qu'il apprend comme tous les autres & même plus difficilement.

L'esprit, non-plus que le corps, ne porte que ce qu'il peut porter. Quand l'entendement s'approprie les choses avant de les déposer dans la mémoire, ce qu'il en tire ensuite est à lui. Au lieu qu'en surchargeant la mémoire à son insu, on s'expose à n'en jamais rien retirer qui lui soit propre.

L'abus des livres tue la science ; croyant savoir ce qu'on a lu, on se croit dispensé de l'apprendre.

Les livres n'apprennent qu'à parler de ce qu'on ne sait pas.

Rien ne conserve mieux l'habitude de réfléchir que d'être plus content de soi que de sa fortune.

Un ſot peut réfléchir quelquefois ; mais ce n'eſt jamais qu'après la ſottiſe.

Il n'y a qu'un géometre & un ſot qui puiſſent parler ſans figure.

C'eſt peu de choſe d'apprendre les langues pour elles-mêmes, leur uſage n'eſt pas ſi important qu'on croit ; mais l'étude des langues mene à celle de la grammaire générale. Il faut apprendre le latin pour ſavoir le français, il faut étudier & comparer l'un & l'autre, pour entendre les regles de l'art de parler.

Il n'y a point de vrai progrès de raiſon dans l'eſpece humaine, parce que tout ce qu'on gagne d'un côté, on le perd de l'autre ; que tous les eſprits partent toujours du même point, & que le temps qu'on emploie à ſavoir ce que d'autres ont penſé, étant perdu pour apprendre à penſer ſoi-même, on a plus de lumieres acquiſes & moins de vigueur d'eſprit. Nos eſprits ſont comme nos bras exercés à tout faire avec des outils, & rien par eux-mêmes.

C'eſt une choſe bien commode que la critique ; car où l'on attaque avec un mot, il faut des pages pour ſe défendre.

Il y a peu de phraſes qu'on ne puiſſe rendre abſurdes en les iſolant. Cette manœuvre a toujours été le talent des critiques ſubalternes ou envieux.

Il y a une gentilleſſe de ſtyle, qui n'étant point naturelle, ne vient d'elle-même à perſonne, & marque la prétention de celui qui s'en ſert.

Tout obſervateur qui ſe pique d'eſprit eſt ſuſpect. Sans y ſonger il peut ſacrifier la vérité des choſes à l'éclat des penſées, & faire jouer ſa phraſe aux dépens de la juſtice.

Il y a un certain uniſſon d'ames qui s'apperçoit au premier inſtant & qui produit bientôt la familiarité.

Le penſer mâle des ames fortes leur donne un idiome particulier ; & les ames communes n'ont pas la grammaire de cette langue.

La véritable politeſſe conſiſte à marquer de la bienveillance aux hommes.

Le plus lent à promettre eſt toujours le plus fidele à tenir.

C'eſt un excellent moyen de bien voir les conſéquences des choſes que de ſentir vivement tous les riſques qu'elles nous font courir.

Quelquefois le myſtere a ſu tendre ſon voile au ſein de la turbulente joie & du fracas des feſtins.

Plus le corps eſt foible, plus il commande; plus il eſt fort, plus il obéit. Toutes les paſſions ſenſuelles logent dans des corps efféminés; ils s'en irritent d'autant plus qu'ils peuvent moins les ſatisfaire.

La gourmandiſe eſt le vice des cœurs qui n'ont point d'étoffe.

L'ingratitude ſeroit plus rare, ſi les bienfaits à uſure étoient moins communs. On aime ce qui nous fait du bien; c'eſt un ſentiment ſi naturel! l'ingratitude n'eſt pas dans le cœur de l'homme, mais l'intérêt y eſt: il y a moins d'obligés ingrats, que de bienfaicteurs intéreſſés. Si vous me vendez vos dons, je marchanderai ſur le prix; mais ſi vous feignez de donner, pour vendre à votre mot, vous uſez de fraude. C'eſt d'être

gratuits qui les rend ineſtimables.

Le cœur ne reçoit de loix que de lui-même ; en voulant l'enchaîner on le dégage ; on l'enchaîne en le laiſſant libre.

On peut réſiſter à tout hors à la bienveillance, & il n'y a pas de moyen plus ſûr d'acquérir l'affection des autres que de leur donner la ſienne.

Que ceux qui nous exhortent à faire ce qu'ils diſent, & non ce qu'ils font, diſent une grande abſurdité ! qui ne fait pas ce qu'il dit, ne le dit jamais bien, car le langage du cœur qui touche & perſuade y manque.

Les cœurs qu'échauffe un feu céleſte trouvent dans leurs propres ſentiments une ſorte de jouiſſance pure & délicieuſe indépendante de la fortune & du reſte de l'univers.

Il n'eſt pas dans le cœur humain de ſe mettre à la place des gens qui ſont plus heureux que nous, mais ſeulement de ceux qui ſont plus à plaindre.

On ne plaint jamais dans autrui que des maux dont on ne ſe croit pas exempt ſoi-même.

Les consolations indiscrettes ne font qu'aigrir les violentes afflictions.

C'est sur-tout la continuité des maux qui rend leur poids insupportable, & l'ame résiste bien plus aisément aux vives douleurs qu'à la tristesse prolongée.

Un cœur malade ne peut guere écouter la raison que par l'organe du sentiment.

Quand l'amour s'est insinué trop avant dans la substance de l'ame il est bien difficile de l'en chasser ; il en renforce & pénetre tous les traits comme une eau forte & corrosive.

Le jargon fleuri de la galanterie est beaucoup plus éloigné du sentiment que le ton le plus simple qu'on puisse prendre.

Louer quelqu'un en face, à moins que ce ne soit sa maîtresse, qu'est-ce faire autre chose, sinon le taxer de vanité ?

Tout est plein de ces poltrons adroits qui cherchent, comme on dit, à tâter leur homme ; c'est-à-dire à découvrir quelqu'un qui soit encore plus poltron

qu'eux & aux dépens duquel ils puissent se faire valoir.

L'opinion reine du monde n'est point soumise au pouvoir des Rois ; ils sont eux-mêmes ses premiers esclaves.

Pour ne rien donner à l'opinion, il ne faut rien donner à l'autorité, & la plupart de nos erreurs nous viennent bien moins de nous que des autres.

Rien ne rend plus insensible à la raillerie que d'être au-dessus de l'opinion.

On ne s'ennuie jamais de son état, quand on n'en connoît point de plus agréable. De tous les hommes du monde, les sauvages sont les moins curieux ; tout leur est indifférent : ils ne jouissent pas des choses, mais d'eux ; ils passent leur vie à ne rien faire, & ne s'ennuient jamais.

L'homme du monde est tout entier dans son masque. N'étant presque jamais en lui-même, il y est toujours étranger & mal à son aise, quand il est forcé d'y rentrer. Ce qu'il est n'est rien, ce qu'il paroît est tout pour lui.

L'honnête homme du monde n'est

point celui qui fait de bonnes actions ; mais celui qui dit de belles choses.

C'est dans les appartements dorés qu'un écolier va prendre les airs du monde ; mais le sage en apprend les mysteres dans la chaumiere du pauvre.

Une des choses qui rendent les prédications le plus inutiles, est qu'on les fait indifféremment à tout le monde, sans discernement & sans choix. Comment peut-on penser que le même sermon convienne à tant d'auditeurs si diversement disposés, si différents d'esprits, d'humeurs, d'âges, de sexes, d'états & d'opinions ? Il n'y en a peut-être pas deux auxquels ce qu'on dit à tous puisse être convenable ; & toutes nos affections ont si peu de constance, qu'il n'y a peut-être pas deux moments dans la vie de chaque homme, où le même discours fît sur lui la même impression.

Les récompenses sont prodiguées au bel esprit, & la vertu reste sans honneurs. Il y a mille prix pour les beaux discours, aucun pour les belles actions.

Les anciens politiques parloient sans cesse de mœurs & de vertus ; les nôtres ne

parlent que de commerce & d'argent.

La liberté n'eſt dans aucune forme de gouvernement, elle eſt dans le cœur de l'homme libre, il la porte par-tout avec lui, l'homme vil porte par-tout la ſervitude.

Être pauvre ſans être libre, c'eſt le pire état où l'homme puiſſe tomber.

Le démon de la propriété infecte tout ce qu'il touche.

Il n'y a point d'aſſociation plus commune que celle du faſte & de la léſine.

Par-tout où l'on ſubſtitue l'utile à l'agréable, l'agréable y gagne preſque toujours.

Quiconque jouit de la ſanté & ne manque pas du néceſſaire, s'il arrache de ſon cœur les biens de l'opinion, eſt aſſez riche : c'eſt l'*aurea mediocritas* d'Horace.

Jamais homme ſans défauts eut-il de grandes vertus?

Dans le Nord les hommes conſomment beaucoup ſur un ſol ingrat; dans

le Midi ils consomment peu sur un sol fertile. Delà naît une différence qui rend les uns laborieux, & les autres contemplatifs. La société nous offre en même lieu l'image de ces différences entre les pauvres & les riches. Les premiers habitent le sol ingrat & les autres le pays fertile.

Je n'ai jamais vu d'homme ayant de la fierté dans l'ame en montrer dans son maintien. Cette affectation est bien plus propre aux ames viles & vaines.

Le meilleur mariage expose à des hazards; & comme une eau pure & calme commence à se troubler aux approches de l'orage, un cœur timide & chaste ne voit point sans quelque alarme le prochain changement de son état.

Une bonne mere s'amuse pour amuser ses enfants, comme la colombe amollit dans son estomac le grain dont elle veut nourrir ses petits.

Il y a de la peine & non du dégoût à troubler l'ordre de la nature, à lui arracher des productions involontaires, qu'elle donne à regret dans sa malédiction, & qui n'ayant ni qualité, ni sa-

veür, ne peuvent ni nourrir l'eſtomac, ni flatter le palais. Rien n'eſt plus inſipide que les primeurs ; ce n'eſt qu'à grands frais que tel riche de Paris, avec ſes fourneaux & ſes ſerres chaudes, vient à bout de n'avoir ſur ſa table que de mauvais légumes & de mauvais fruits. Si j'avois des ceriſes quand il gele, & des melons ambrés au cœur de l'hiver, avec quel plaiſir les gouterois-je, quand mon palais n'a beſoin d'être humecté ni rafraîchi ? Dans les ardeurs de la canicule le lourd maron me ſeroit-il fort agréable ? Le préférerois-je ſortant de la poële, à la groſeille, à la fraiſe, & aux fruits déſaltérants qui me ſont offerts ſur la terre ſans tant de ſoins ? Couvrir ſa cheminée au mois de janvier de végétations forcées, de fleurs pâles & ſans odeur, c'eſt moins parer l'hiver que déparer le printemps ; c'eſt s'ôter le plaiſir d'aller dans les bois chercher la premiere violette, épier le premier bourgeon, & s'écrier dans un ſaiſiſſement de joie : mortels, vous n'êtes pas abandonnés, la nature vit encore !

Combien d'illuſtres portes ont des ſuiſſes ou portiers qui n'entendent que par geſtes, & dont les oreilles ſont dans leurs mains ?

La Comédie doit repréſenter au naturel les mœurs du peuple pour lequel elle eſt faite, afin qu'il s'y corrige de ſes vices & de ſes défauts, comme on ôte devant un miroir les taches de ſon viſage.

Le ſpectacle du monde, diſoit Pithagore, reſſemble à celui des jeux olympiques. Les uns y tiennent boutique, & ne ſongent qu'à leur profit ; les autres y paient de leur perſonne, & cherchent la gloire ; d'autres ſe contentent de voir les jeux, & ceux-là ne ſont pas les pires.

Les Orientaux, bien que très-voluptueux, ſont tous logés & meublés ſimplement. Ils regardent la vie comme un voyage, & leur maiſon comme un cabaret. Cette raiſon prend peu ſur nous autres riches, qui nous arrangeons pour vivre toujours.

La chaſſe endurcit le cœur auſſi-bien que le corps ; elle accoutume au ſang, à la cruauté. On a fait Diane ennemie de l'amour, & l'allégorie eſt très-juſte : les langueurs de l'amour ne naiſſent que dans un doux repos ; un violent exercice étouffe les ſentiments tendres. Dans

les bois, dans les lieux champêtres, l'amant, le chaſſeur ſont ſi diverſement affectés, que ſur les mêmes objets ils portent des images toutes différentes. Les ombrages frais, les bocages, les doux aſyles du premier, ne ſont pour l'autre que des viandis, des forts, des remiſes; où l'un n'entend que roſſignols, que ramages, l'autre ſe figure les cors, & les cris des chiens; l'un n'imagine que dryades & nymphes, l'autre piqueurs, meutes & chevaux.

L'abus de la toilette n'eſt pas ce qu'on penſe, il vient bien plus d'ennui que de vanité. Une femme qui paſſe ſix heures à ſa toilette, n'ignore point qu'elle n'en ſort pas mieux miſe que celle qui n'y paſſe qu'une demi-heure; mais c'eſt autant de pris ſur l'aſſommante longueur du temps, & il vaut mieux s'amuſer de ſoi que de s'ennuyer de tout.

La langue françaiſe eſt, dit-on, la plus chaſte des langues; je la crois, moi, la plus obſcene; car il me ſemble que la chaſteté d'une langue ne conſiſte pas à éviter avec ſoin les tours déshonnêtes, mais à ne les pas avoir. En effet, pour les éviter, il faut qu'on y penſe, & il n'y a point de langue où il ſoit plus difficile de parler purement en tout ſens

que la françaiſe. Le lecteur toujours plus habile à trouver des ſens obſcenes, que l'auteur à les écarter, ſe ſcandaliſe & s'effarouche de tout. Comment ce qui paſſe par des oreilles impures ne contracteroit-il pas leur ſouillure ? Au contraire, un peuple de bonnes mœurs a des termes propres pour toutes choſes; & ces termes ſont toujours honnêtes, parce qu'ils ſont toujours employés honnêtement.

Conſultez le goût des femmes dans les choſes phyſiques, & qui tiennent au jugement des ſens; celui des hommes dans les choſes morales, & qui dépendent plus de l'entendement. Quand les femmes ſeront ce qu'elles doivent être, elles ſe borneront aux choſes de leur compétence & jugeront toujours bien; mais depuis qu'elles ſe ſont établies les arbitres de la littérature; depuis qu'elles ſe ſont miſes à juger les livres, & à en faire à toute force, elles ne ſe connoiſſent plus à rien. Les auteurs qui conſultent les ſavantes ſur leurs ouvrages, ſont toujours ſûrs d'être mal conſeillés; les galants qui les conſultent ſur leurs parures, ſont toujours ridiculement mis.

La meilleure maniere d'apprendre à bien juger, eſt celle qui tend le plus à ſimplifier

ſimplifier nos expériences, & à pouvoir même nous en paſſer ſans tomber dans l'erreur. D'où il ſuit qu'après avoir long-temps vérifié les rapports des ſens l'un par l'autre, il faut encore apprendre à vérifier les rapports de chaque ſens par lui-même, ſans avoir beſoin de recourir à un autre ſens ; alors chaque ſenſation deviendra pour nous une idée, & cette idée ſera toujours conforme à la vérité.

On croit que la phyſionomie n'eſt qu'un ſimple développement des traits déjà marqués par la nature. Pour moi je penſerois qu'outre ce développement, les traits du viſage d'un homme viennent inſenſiblement à ſe former & prendre de la phyſionomie par l'impreſſion fréquente & habituelle de certaines affections de l'ame. Ces affections ſe marquent ſur le viſage, rien n'eſt plus certain ; & quand elles tournent en habitudes, elles y doivent laiſſer des impreſſions durables. Voilà comment je conçois que la phyſionomie annonce le caractere, & qu'on peut quelquefois juger de l'un par l'autre, ſans aller chercher des explications myſtérieuſes, qui ſuppoſent des connoiſſances que nous n'avons pas.

Pour vivre dans le monde il faut ſa-voir traiter avec les hommes, il faut connoître les inſtruments qui donnent priſe ſur eux ; il faut calculer l'action & réaction de l'intérêt particulier dans la ſociété civile, & prévoir ſi juſte les événements qu'on ſoit rarement trompé dans ſes entrepriſes, ou qu'on ait du moins toujours pris les meilleurs moyens pour réuſſir.

L'attrait de l'habitude vient de la pareſſe naturelle à l'homme, & cette pareſſe augmente en s'y livrant : on fait plus aiſément ce qu'on a déjà fait, la route étant frayée devient plus facile à ſuivre. Auſſi peut-on remarquer que l'empire de l'habitude eſt très-grand ſur les vieillards & ſur les gens indolents, très-petit ſur la jeuneſſe & ſur les gens vifs. Ce régime n'eſt bon qu'aux ames foibles, & les affoiblit davantage de jour en jour. La ſeule habitude utile aux enfants eſt de s'aſſervir ſans peine à la néceſſité des choſes, & la ſeule habitude utile aux hommes c'eſt de s'aſſervir ſans peine à la raiſon. Toute autre habitude eſt un vice.

L'exiſtence des êtres finis eſt ſi par-

vre & si bornée, que quand nous ne voyons que ce qui est, nous ne sommes jamais émus. Ce sont les chimeres qui ornent les objets réels, & si l'imagination n'ajoute un charme à ce qui nous frappe, le stérile plaisir qu'on y prend se borne à l'organe, & laisse toujours le cœur froid.

FIN



TABLE DES ARTICLES.

Fin de la Table.

